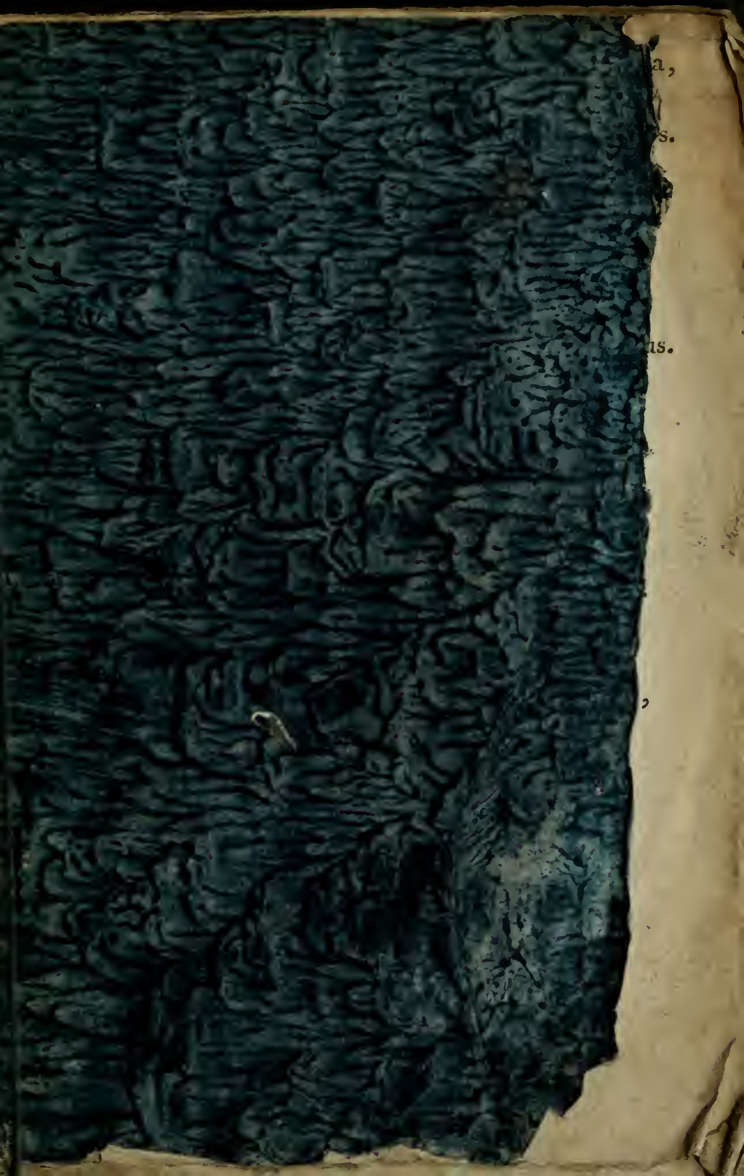


ÉLÉGIE V.

LES JARDINS,

OU

L'ART D'EMBELLIR LES PAYSAGES;

POËME

EN QUATRE CHANTS.

A Paris, chez Levrault, frères, quai Malaquai.

A Strasbourg, chez les mêmes.

A Bale, chez Decker.

A Berlin, chez le même.

A Londres, chez Deboffe.

Chant I.er Pag. 9.



Mais l'art subjugue tout: le feu, vainqueur de l'air,
De Flore dans ces lieux entretient la couronne,
Et Vulcain y présente un hospice à Pomone.

A. Monciau Del.t *P.P. Choffard Sculp.t*

LES JARDINS,

POËME

PAR JACQUES DELILLE;

NOUVELLE ÉDITION,

CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE.

A PARIS,

CHEZ LEVRAULT, FRÈRES, LIBRAIRES.

AN XI. — 1803.

PRÉFACE.

Plusieurs personnes d'un grand mérite ont écrit en prose sur les jardins. L'auteur de ce poëme leur a emprunté quelques préceptes, et même quelques descriptions : dans plusieurs endroits, il a eu le bonheur de se rencontrer avec elles; car son poëme a été commencé avant que leurs ouvrages parussent. Il ne dissimulera pas que c'est avec la plus grande défiance qu'il livre à l'impression cet ouvrage, trop attendu, et sur-tout trop loué. L'indulgence extrême de ceux qui l'ont entendu, lui est un garant trop sûr de la rigueur de ceux qui le liront.

Ce poëme d'ailleurs a un très-grand inconvénient, celui d'être un poëme didactique. Ce genre est nécessairement un peu froid, et doit le paraître encore davantage à une nation qui ne supporte guère, comme on l'a souvent remarqué, que les vers composés pour le théâtre, et qui sont la peinture des passions ou des ridicules. Peu de personnes, je dirais même peu de gens de lettres lisent les Géorgiques de Virgile; et tous ceux qui connaissent la langue latine, savent par cœur le quatrième livre de l'Énéide.

Dans le premier de ces deux poëmes, le poëte paraît regretter que les bornes de son sujet ne lui permettent pas de chanter les jardins. Après avoir lutté long-temps contre les détails un peu ingrats de la culture générale des champs, il semble desirer de se

reposer sur des objets plus rians ; mais resserré dans les limites de son sujet, il s'en est dédommagé par une esquisse rapide et charmante des jardins, et par ce touchant épisode d'un vieillard heureux dans son petit enclos cultivé par ses mains.

Ce que le poëte romain regrettait de ne pouvoir faire, le P. Rapin l'a exécuté : il a écrit, dans la langue et quelquefois dans le style de Virgile, un poëme en quatre chants sur les jardins, qui eut un grand succès, dans un temps où on lisait encore les vers latins modernes. Son ouvrage n'est pas sans élégance; mais on y desirerait plus de précision, et des épisodes plus heureux.

Le plan de son poëme manque d'ailleurs d'intérêt et de variété. Un chant tout entier est consacré aux eaux, un aux arbres, un

aux fleurs. On devine d'avance ce long catalogue, et cette énumération fastidieuse qui appartient plus à un botaniste qu'à un poëte; et cette marche méthodique, qui serait un mérite dans un traité en prose, est un très-grand défaut dans un ouvrage en vers, où l'esprit demande qu'on le mène par des routes un peu détournées, et qu'on lui présente des objets inattendus.

De plus, il a chanté les jardins du genre régulier; et la monotonie attachée à la grande régularité, a passé du sujet dans le poëme. L'imagination, naturellement amie de la liberté, tantôt se promène péniblement dans les dessins contournés d'un parterre, tantôt va expirer au bout d'une longue allée droite. Partout elle regrette la beauté un peu désor-

donnée, et la piquante irrégularité de la nature.

Enfin, il n'a traité que la partie mécanique de l'art des jardins : il a entièrement oublié la partie la plus essentielle, celle qui cherche dans nos sensations, dans nos sentimens, la source des plaisirs que nous causent les scènes champêtres et les beautés de la nature perfectionnées par l'art. En un mot, ses jardins sont ceux de l'architecte ; les autres sont ceux du philosophe, du peintre et du poëte.

Ce genre a beaucoup gagné depuis quelques années ; et si c'est encore un effet de la mode, il faut lui rendre grâces. L'art des jardins, qu'on pourrait appeler le luxe de l'agriculture, me paraît un des amusemens les plus convenables, je dirais presque les

plus vertueux, des personnes riches. Comme culture, il les ramène à l'innocence des occupations champêtres; comme décoration, il favorise sans danger ce goût de dépenses qui suit les grandes fortunes; enfin il a pour cette classe d'hommes le double avantage de tenir à-la-fois aux goûts de la ville et à ceux de la campagne.

Ce plaisir des particuliers s'est trouvé joint à l'utilité publique : il a fait aimer aux personnes opulentes le séjour de leurs terres. L'argent, qui aurait entretenu les artisans du luxe, va nourrir les cultivateurs; et la richesse retourne à sa véritable source. De plus, la culture s'est enrichie d'une foule de plantes ou d'arbres étrangers ajoutés aux productions de notre sol, et cela vaut bien tout le marbre que nos jardins ont perdu.

Heureux, si ce poëme peut répandre encore davantage ces goûts simples et purs! car, comme l'auteur de ce poëme l'a dit ailleurs,

Qui fait aimer les champs, fait aimer la vertu.

Tel était l'avertissement mis à la tête des premières éditions de cet ouvrage. L'auteur a cru devoir y ajouter ce qui suit:

« Quelques littérateurs anglais ont pensé que j'avais pris l'idée et plusieurs détails de ce poëme dans celui qu'a composé sur le même sujet M. Mason, digne ami de M. Gray. C'est avec plaisir que je rends justice à quantité de beaux vers qui distinguent cet ouvrage; mais je déclare que, long-temps avant d'avoir lu le poëme de M. Mason, j'avais composé le mien, et l'avais récité dans plusieurs séances publiques de l'aca-

démie française et du collége royal, auxquels j'avais l'honneur d'appartenir.

Cette nouvelle édition a été retardée par des obstacles imprévus dont le détail est inutile. La faiblesse de mes yeux et de mes moyens m'ayant empêché de visiter, comme je me l'étais promis, les plus beaux jardins d'Angleterre, je n'en ai cité qu'un petit nombre, célèbres par leur beauté ou par les souvenirs qu'ils rappellent : tels sont Bleinheim, Stow, et le jardin de Pope, si heureux d'appartenir à un homme plein de goût, qui, en conservant religieusement la demeure et les jardins de ce grand poëte, rend à sa mémoire l'hommage à-la-fois le plus simple et le plus honorable. Les premiers monumens d'un écrivain fameux sont la maison qu'il a bâtie, les jardins qu'il a

plantés, la bibliothèque qu'il a formée : c'est là, si l'on croyait encore aux ombres, qu'il faudrait chercher la sienne.

Je ne dois pas oublier d'avertir que ce poëme ayant été publié en 1782, cette époque, à laquelle se rapportent des morceaux les plus distingués de l'ouvrage, m'a imposé la loi de ne rien admettre qui lui fût postérieur dans les additions que j'y ai faites. Ainsi, quand j'ai parlé des jardins d'Allemagne, tout ce que j'en ai dit, a dû s'y rapporter. Je ne me suis permis que deux exceptions à cette unité d'époque, mais sans les blesser : elles se trouvent dans l'épisode des religieux de la Trappe, et dans quelques vers sur le charmant jardin de la Colline. Dans ces deux passages, j'ai usé de ce privilége d'esprit prophétique, qu'on attribuait

autrefois aux poëtes, et j'ai présenté les faits qu'ils rappellent, non comme avenus, mais comme pouvant arriver; et par là, l'unité d'époque se trouve conservée, autant qu'elle pouvait l'être.

Je crois que c'est ici le lieu de rapporter la réponse que j'ai faite, dans la préface de l'Homme des Champs, à M. de M., qui a regardé comme peu intéressant le sujet du Poëme des Jardins. Cette allégation est tellement importante, que je ne dois pas perdre l'occasion de reproduire les réflexions qu'elle a occasionnées. M. de M. veut-il dire que ce genre de poésie ne peut exciter ces secousses fortes et ces impressions profondes réservées à d'autres genres de poésie? Je suis de son avis; Mais n'y a-t-il que ce genre d'intérêt? Eh quoi! cet art charmant, le plus doux, le plus

naturel et le plus vertueux de tous, cet art que j'ai appelé ailleurs le luxe de l'agriculture, que les poëtes eux-mêmes ont peint comme le premier plaisir du premier homme, ce doux et brillant emploi de la richesse des saisons et de la fécondité de la terre, qui charme la solitude vertueuse, qui amuse la vieillesse détrompée, qui présente la campagne et les beautés agrestes avec des couleurs plus brillantes, des combinaisons plus heureuses, et change en tableaux enchanteurs les scènes de la nature sauvage et négligée, serait sans intérêt! Milton, le Tasse, Homère, ne pensaient pas ainsi, lorsque, dans leurs poëmes immortels, ils épuisaient sur ce sujet les trésors de leur imagination. Ces morceaux, lorsqu'on les lit, retrouvent ou réveillent dans nos cœurs le besoin des plaisirs

simples et naturels. Virgile, dans ses Géorgiques, a fait d'un vieillard qui cultive au bord du Galèse le plus modeste des jardins, un épisode charmant, qui ne manque jamais son effet sur les bons esprits et les ames sensibles aux véritables beautés de l'art et de la nature.

Ajoutons qu'il y a dans tout ouvrage de poésie deux sortes d'intérêt, celui du sujet, et celui de la composition. C'est dans les poëmes du genre de celui que je donne au public que doit se trouver, au plus haut degré, l'intérêt de la composition. Là, vous n'offrez au lecteur ni une action qui excite vivement la curiosité, ni des passions qui ébranlent fortement l'ame. Il faut donc suppléer cet intérêt par les détails les plus soignés, et par les agrémens du style le plus brillant et le

plus pur. C'est là qu'il faut que la justesse des idées, la vivacité du coloris, l'abondance des images, le charme de la variété, l'adresse des contrastes, une harmonie enchanteresse, une élégance soutenue, attachent et réveillent continuellement le lecteur; mais ce mérite demande l'organisation la plus heureuse, le goût le plus exquis, le travail le plus opiniâtre : aussi les chefs-d'œuvre en ce genre sont-ils rares. L'Europe compte deux cents bonnes tragédies : les Géorgiques et le poëme de Lucrèce, chez les anciens, sont les seuls monumens du second genre; et tandis que les tragédies d'Ennius, de Pacuvius, la Médée même d'Ovide, ont péri, l'antiquité nous a transmis ces deux Poëmes; et il semble que le génie de Rome ait encore veillé sur sa gloire, en nous conser-

vant ces chefs-d'œuvre. Parmi les modernes, nous ne connaissons guère que les deux Poëmes des Saisons, anglais et français, l'Art poétique de Boileau, et l'admirable Essai sur l'Homme, de Pope, qui aient obtenu et conservé une place distinguée parmi les ouvrages de ce genre de poésie.

Un auteur justement célèbre, dans une épître imprimée long-temps après des lectures publiques de quelques parties de cet ouvrage, a paru vouloir déprécier ce genre de composition : il nous apprend que le sauvage lui-même chante sa maîtresse, ses montagnes, son lac, ses forêts, sa pêche, et sa chasse. Quel rapport, bon Dieu ! entre la chanson informe de ce sauvage, et le talent de l'homme qui sait voir les beautés de la nature avec l'œil exercé de l'observateur, et

les rendre avec la palette de l'imagination ; les peindre, tantôt avec les couleurs les plus riches, tantôt avec les nuances les plus fines ; saisir cette correspondance secrète, mais éternelle, qui existe entre la nature physique et la nature morale, entre les sensations de l'homme et les ouvrages d'un Dieu ; quelquefois sortir heureusement de son sujet par des épisodes qui s'élèvent jusqu'à l'intérêt de la tragédie, ou jusqu'à la majesté de l'épopée ! C'est ici le lieu de répondre à quelques critiques, au moins rigoureuses, qu'on a faites du Poëme des Jardins. Peut-être est-il permis, après quinze ans de silence, de chercher à détruire l'impression fâcheuse que ces critiques ont pu faire.

Les uns lui ont reproché le défaut de plan. Tout homme de goût sent d'abord qu'il était

impossible de présenter un plan parfaitement régulier, en traçant des jardins, dont l'irrégularité pittoresque et le savant désordre font un des premiers charmes. Lorsque Rapin a écrit un poëme latin sur les jardins réguliers, il lui a été facile de présenter dans les quatre chants qui le composent, 1°. les fleurs, 2°. les vergers, 3°. les eaux, 4°. les forêts. Il n'y a à cela aucun mérite, parce qu'il n'y a aucune difficulté. Mais, dans les jardins pittoresques et libres, où tous ces objets sont souvent mêlés ensemble, où il a fallu remonter aux causes philosophiques du plaisir qu'excite en nous la vue de la nature embellie, et non pas tourmentée par l'art, où il a fallu exclure les alignemens, les distributions symmétriques, les beautés compassées, un autre plan était nécessaire.

L'auteur a donc montré dans le 1.er chant l'art d'emprunter à la nature, et d'employer heureusement les riches matériaux de la décoration pittoresque des jardins irréguliers; de changer les paysages en tableaux; avec quel soin il faut choisir l'emplacement et le site, profiter de ses avantages, corriger ses inconvéniens; ce qui, dans la nature, se prête ou résiste à l'imitation; enfin, la distinction des différens genres de jardins et de paysages, des jardins libres et des jardins réguliers.

Après ces leçons générales, viennent les différentes parties de la composition pittoresque des jardins: ainsi, le second chant a tout entier pour objet les plantations, la partie la plus importante du paysage, et la beauté des perspectives et des vues étran-

gères qui dépendent de l'artifice des plantations.

Le troisième renferme des objets dont chacun n'aurait pu remplir un chant, sans tomber dans la stérilité et la monotonie : tels sont les gazons, les fleurs, les rochers et les eaux.

Le quatrième chant enfin contient la distribution des différentes scènes majestueuses ou touchantes, voluptueuses ou sévères, mélancoliques ou riantes, l'artifice avec lequel doivent être tracés les sentiers qui y conduisent ; enfin ce que les autres arts, et particuliérement l'agriculture et la sculpture, peuvent ajouter à l'art des paysages. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que, sans que l'auteur se le soit proposé, ce plan, accusé de désordre, se trouve être parfaitement le même que celui de l'Art poétique, si vanté

pour sa régularité. En effet, Boileau, dans son premier chant, traite des talens du poëte, et des règles générales de la poésie; dans le second et le troisième, des différens genres de poésie, de l'ydille, de l'ode, de la tragédie, de l'épopée, etc., en donnant, comme j'ai eu soin de le faire, à chaque objet, une étendue proportionnée à son importance; enfin, le quatrième chant a pour objet la conduite et les mœurs du poëte, et le but moral de la poésie.

Des critiques plus sévères encore ont reproché à ce poëme le défaut de sensibilité. Je remarquerai d'abord que plusieurs poëtes ont été cités comme sensibles pour en avoir imité différens morceaux. Des personnes plus indulgentes ont cru trouver de la sensibilité dans les regrets que le poëte a donnés

à la destruction de l'ancien parc de Versailles, auquel il a attaché des souvenirs de tout ce qu'offrait de plus touchant et de plus majestueux un siècle à jamais mémorable; dans la peinture des impressions que fait sur nous l'aspect des ruines, morceau alors absolument neuf dans la poésie française, et plusieurs fois imité, depuis, en prose et en vers; elles ont cru en trouver dans la peinture de la mélancolie, naturellement amenée par celle de la dégradation de la nature vers la fin de l'automne; elles ont cru en trouver dans cette plantation sentimentale qui a su faire des arbres jusqu'alors sans vie, et pour ainsi dire sans mémoire, des monumens d'amour, d'amitié, du retour d'un ami, de la naissance d'un fils, idée également neuve à l'époque où le poëme des Jardins a été com-

posé, et également imitée depuis par plusieurs écrivains; elles ont cru en trouver dans l'hommage que l'auteur a rendu à la mémoire du célèbre et malheureux Cook ; elles en ont trouvé enfin dans l'épisode touchant de cet Indien qui, regrettant au milieu des pompes de Paris les beautés simples des lieux qui l'avaient vu naître, à l'aspect imprévu d'un bananier offert tout-à-coup à ses yeux dans le jardin des plantes, s'élance, l'embrasse en fondant en larmes, et par une douce illusion de la sensibilité, se croit un moment transporté dans sa patrie.

D'ailleurs, il est deux espèces de sensibilité : l'une nous attendrit sur le malheur de nos égaux, puise son intérêt dans les rapports du sang, de l'amitié ou de l'amour, et peint les plaisirs ou les peines des grandes passions

qui font ou le bonheur ou le malheur des hommes : voilà la seule sensibilité que veulent reconnaître plusieurs écrivains. Il en est une beaucoup plus rare et non moins précieuse : c'est celle qui se répand, comme la vie, sur toutes les parties d'un ouvrage ; qui doit rendre intéressantes les choses les plus étrangères à l'homme ; qui nous intéresse au destin, au bonheur, à la mort d'un animal, et même d'une plante, aux lieux que l'on a habités, où l'on a été élevé, qui ont été témoins de nos peines ou de nos plaisirs, à l'aspect mélancolique des ruines. C'est elle qui inspirait Virgile, lorsque, dans la description d'une peste qui moissonnait tous les animaux, il nous attendrit presque également et sur le taureau qui pleure la mort de son frère et de son compagnon de travail,

et sur le laboureur qui laisse en soupirant ses travaux imparfaits.

C'est elle encore qui l'inspire, lorsqu'au sujet d'un jeune arbuste qui prodigue imprudemment la luxuriance prématurée de son jeune feuillage, il demande grâce au fer pour sa frêle et délicate enfance. Ce genre de sensibilité est rare, parce qu'il n'appartient pas seulement à la tendresse des affections sociales, mais à une surabondance de sentiment qui se répand sur tout, qui anime tout, qui s'intéresse à tout; et tel poëte, qui a rencontré des vers tragiques assez heureux, ne pourrait pas écrire six lignes de ce genre.

Des personnes, d'ailleurs très-estimables, ont fait à ce poëme un reproche peut-être encore plus sérieux; c'est de n'avoir été écrit que pour les riches. Ainsi, l'on s'est armé

contre cet ouvrage de l'intérêt qu'inspire la pauvreté, et on a prétendu que l'auteur avait donné des préceptes inexécutables pour elle. S'il s'agit de la pauvreté absolue, elle a autre chose à faire que d'embellir des paysages : s'il s'agit de la médiocrité, je répondrai que j'ai vu des jardins charmans, du genre que je recommande, dont la dépense était très-inférieure à celle qu'ont nécessitée des jardins beaucoup plus magnifiques et moins agréables. La plus grande partie de ces préceptes, ayant pour objet le plus heureux emploi des beautés de la nature, peut être exécutée avec les moyens les plus médiocres, lorsque la situation et les accidens du paysage favorisent le goût du propriétaire. D'ailleurs, comment peut-on imaginer qu'un poëte, pour qui la campagne a eu tant d'at-

traits, qu'elle a été l'objet de ses trois premiers ouvrages, ait dédaigné les hommes utiles à qui l'on doit ses richesses? Au reste, il suffirait, pour toute réponse, de citer ces vers du premier chant :

Mais ce grand art exige un artiste qui pense,
Prodigue de génie et non pas de dépense.

On m'a accusé aussi d'avoir exigé du décorateur des jardins l'imitation des grands effets de la nature, et particulièrement des montagnes, et l'on a oublié que j'ai dit, en parlant des montagnes factices :

Un humble monticule
Veut être pittoresque, et n'est que ridicule.

A l'égard des rochers, on trouvera ma réponse dans ces vers :

Du haut des vrais rochers, sa demeure sauvage,
La nature se rit de ces rocs contrefaits,
D'un travail impuissant avortons imparfaits.

S'il s'agit de ce qu'on appelle des bâtimens ou des fabriques, le grand luxe des jardins d'aujourd'hui, on peut se rappeler les vers suivans :

Mais j'en permets l'usage, et j'en proscris l'abus.
Bannissez des jardins tout cet amas confus
D'édifices divers prodigués par la mode,
Obélisque, rotonde, et kiosk, et pagode,
Ces bàtimens romains, grecs, arabes, chinois,
Chaos d'architecture, et sans but et sans choix,
Dont la profusion, stérilement féconde,
Enferme en un jardin les quatre parts du monde.

J'avais également proscrit une manie plus ridicule, celle des ruines factices, en disant :
Mais loin ces monumens, dont la ruine feinte
Imite mal du temps l'inimitable empreinte,
Tous ces temples anciens récemment contrefaits,
Ces débris d'un château qui n'exista jamais,

Ces vieux ponts nés d'hier, et cette tour gothique
Ayant l'air délabré sans avoir l'air antique;
Simulacre hideux, artifice grossier!
Je crois voir cet enfant tristement grimacier,
Qui, jouant la vieillesse et ridant son visage,
Perd, sans paraître vieux, les grâces du jeune âge.

Pour ce qui regarde les ruines véritables, on sait qu'il n'y a qu'à laisser faire au temps, qui les dessine et qui les perfectionne mieux que tous les efforts de l'art.

Enfin, la manie dispendieuse des fleurs, et de la propriété exclusive des plus rares, a trouvé une leçon dans ces vers :

Je sais que dans Harlem plus d'un triste amateur
Au fond d'un cabinet s'enferme avec sa fleur;
Pour voir sa renoncule, avant l'aube s'éveille;
D'une anémone unique adore la merveille;
Et, d'un rival heureux enviant le secret,

Achète au poids de l'or les taches d'un œillet.
Laissez-lui sa manie et son amour bizarre :
Qu'il possède en jaloux, et jouisse en avare.

Je pourrais donc appliquer à ces critiques qui ont prétendu être d'un avis différent du mien, en disant en prose ce que j'ai dit en vers, ce vers heureux de l'Epître des Disputes :

Soutenant contre vous ce que vous avez dit.

Mais, si j'ai dû proscrire les fantaisies coûteuses et de mauvais goût, je n'ai pas dû exclure ce que la richesse peut ajouter à la décoration des jardins, pourvu qu'on l'emploie avec goût et avec sobriété. J'ai donc donné des préceptes pour les fortunes médiocres comme pour les grandes ; et j'ai laissé à tout le monde le droit de faire un jardin agréable, sans statue, sans fabrique, et sans

tout ce luxe qui n'est point à la portée de la médiocrité, mais qui donne à l'opulence la facilité d'employer les artistes d'une manière utile pour eux, et honorable pour elle.

Enfin, vingt éditions de ce poëme, des traductions allemandes, polonaises, italiennes, deux anglaises, en vers, répondent plus que suffisamment aux critiques les plus sévères. L'auteur ne s'est pas dissimulé la défectuosité de plusieurs transitions froides ou parasites : il a corrigé ces défauts dans cette édition, qu'il a augmentée de plusieurs morceaux et de plusieurs épisodes intéressans, qui donneront un nouveau prix à cet ouvrage, C'est sur-tout pour annoncer cette édition avec quelqu'avantage, qu'il a tâché de réfuter les critiques trop rigoureuses que ce poëme a essuyées.

On a vu que, dans la préface de l'Homme des Champs, j'avais déjà réfuté quelques-unes de ces critiques : qu'il me soit permis de répondre aux principales objections que l'on a faites sur cette nouvelle production.

On m'a reproché, comme une chose fort grave, de n'avoir pas annoncé dans les premiers vers le plan de cet ouvrage. On pourrait réfuter d'un mot cette critique, en observant que le législateur de la poésie française, dans le plus régulier et le plus justement célèbre des poëmes didactiques, n'a présenté aucun plan. Cette autorité est tellement respectable, que je n'en connais pas qu'on puisse lui opposer : mais ce qui est bien plus extraordinaire, c'est que des censeurs bien plus sévères encore ont prétendu que ce plan n'existait pas, parce qu'il n'était

pas annoncé. Je me crois donc obligé de rappeler ici que le poëme a pour objet, 1°. l'art de se rendre heureux à la campagne, et de répandre le bonheur autour de soi par tous les moyens possibles; 2°. de cultiver la campagne de cette culture que j'ai appelée merveilleuse, et qui s'élève au-dessus de la routine ordinaire; 3. de voir la campagne et les phénomènes de la nature avec des yeux observateurs; 4°. enfin de répandre et d'entretenir le goût de ces occupations et de ces plaisirs champêtres en les peignant d'une manière intéressante. Ainsi, le sage, l'agriculteur, le naturaliste, le paysagiste, sont les quatre divisions de ce poëme. Cette seule exposition doit suffire à ceux qu'il n'est pas impossible de contenter.

On a prétendu que ces divisions ne tenaient

pas essentiellement les unes aux autres. Si on a voulu dire que chacune pouvait être traitée séparément, on a eu raison, sans rien prouver contre le plan de l'auteur. Virgile aurait pu faire un poëme sur les vignes, un autre sur les moissons, d'autres encore sur les vergers et sur les abeilles. Quoique ces objets puissent se séparer, cela ne prouve point qu'il ait eu tort de les réunir dans ses Géorgiques.

C'est sur-tout du quatrième chant que l'on a dit qu'il était étranger à l'ouvrage : mais quand on a intitulé un poëme l'*Homme des Champs*, on a le droit d'y rassembler tout ce que le titre peut admettre; et le poëte champêtre ne devait pas y être oublié. Si j'avais omis cette dernière partie, n'entendez-vous pas les critiques s'écrier : Quoi! vous parlez de l'art de se rendre heureux dans les

champs, d'en perfectionner la culture, d'en observer les beautés et les richesses, et vous oubliez celui de les chanter! vous oubliez les Virgile, les Thomson, les Gesner, qui ont fait des peintures si intéressantes et si délicieuses, que sans elles il semblerait manquer quelque chose à la nature! C'est faire injure à-la-fois à la campagne et à la poésie.

Au lieu de multiplier ainsi ces sortes de critiques, dont je crois avoir prouvé l'injustice, sans être aigri contre leurs auteurs, peut-être eut-il été plus équitable et plus naturel de remarquer que tous les chants de ce poëme sont parfaitement distincts les uns des autres, et que le sujet en est absolument neuf dans toutes les langues, et particulièrement dans la nôtre.

Au reste, je ne suis pas étonné de la sévérité avec laquelle cet ouvrage a été traité par une partie de la société. On sait que les derniers ouvrages d'un auteur sont toujours l'objet de la critique ; mais, par une sorte de compensation, les premiers obtiennent alors un degré d'estime qu'on leur avait refusé à leur première apparition. Ce n'est point un effet de la justice ni de la bienveillance ; c'est la malveillance au contraire, qui, des premiers ouvrages d'un écrivain, fait les accusateurs des derniers. Il semble que, dans l'empire des lettres, les premières productions naissent déshéritées, jusqu'à ce qu'un nouvel ouvrage leur ait rendu le droit d'aînesse. Lorsque la traduction des Géorgiques parut, elle fut accueillie par une foule de critiques. La publication du poëme des Jardins rendit

à cet ouvrage une estime qu'on ne lui accordait que pour la refuser au poëme qui le suivit. L'envie aime à trouver la dégénération et l'affaiblissement du talent dans les nouveaux écrits d'un auteur qui a quelque célébrité. L'Homme des Champs, à son tour, valut au poëme, qui l'avait précédé, cette sorte d'indulgence malveillante. Lui-même a besoin d'être suivi d'un autre ouvrage, condamné, par sa nouveauté, à réunir sur lui toute la sévérité des critiques.

On a souvent observé qu'un des grands malheurs de la littérature, et de ceux qui la cultivent, c'est l'animosité qui marche toujours à leur suite. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est qu'on la rencontre le plus souvent dans ceux qui courent la même carrière. Malheur à ceux dont l'imagination peut

descendre des objets les plus élevés aux tracas des petites passions, indignes d'un homme de lettres ! je crois voir ces mouches brillantes de toutes les couleurs de la lumiere, qui, après s'être jouées aux rayons du soleil, descendent dans la fange, et salissent elles-mêmes tout ce qu'elles touchent. L'abeille ne fait que de la cire et du miel, et ne se repose que sur des fleurs.

Au reste, si l'on a pu diminuer le faible mérite de cet ouvrage, on n'a pu me priver du plaisir extrême que j'ai goûté en le composant. Mon imagination, entourée de tout ce que la nature a de plus doux, de plus brillant et de plus riche, s'est reposée avec délices sur les idées consolantes qu'elle inspire. Voilà la jouissance que tout le monde m'envie, et la seule qu'on ne puisse m'ôter.

On pardonnera cette justification de l'Homme des Champs au souvenir des ressources et des consolations que je lui ai dues dans l'adversité. La plupart des autres arts qui se montrent comme un luxe et un amusement, se présentent dans un jour de malheur avec moins de décence. La poésie est amusante dans les temps de prospérité, vertueuse dans les temps de dépravation, et consolante dans les temps de tyrannie; d'ailleurs, à ces époques malheureuses, des distractions ordinaires ne suffisent pas, il faut des occupations passionnées qui s'emparent fortement des facultés de l'esprit et de l'ame: la poésie a cet avantage; elle a encore celui de s'élever par les charmes de l'imagination au-dessus des scènes de la vie ordinaire, et du spectacle affligeant d'un siècle dépravé: elle crée à

son gré d'autres mondes, en choisit les habitans, et place cette population imaginaire, ces meilleurs mondes, entre elle et le malheur ou le crime; sur-tout elle ramène ceux qui la cultivent dans la solitude et la retraite, les asyles les plus sûrs contre la tyrannie: c'est là seulement qu'on peut retenir quelques restes de liberté, et qu'on peut du moins espérer l'oubli. Ce moyen n'a pas toujours réussi: à l'époque horrible dont je parle, l'obscurité et la solitude elle-même avaient leurs dangers. Mais mon existence dépose en leur faveur; et c'est aux délices inexprimables de la poésie que je dois le goût de la vie retirée à laquelle je suis tant redevable. Cet art charmant avait été mon amusement: il est devenu ma consolation et mon asyle.

Je ne puis finir ces observations sans re-

mercier M. David, qui, sans avoir aucune liaison avec moi, m'a dédommagé de la sévérité des critiques par les réponses pleines de goût, d'esprit et d'élégance, qu'il a bien voulu y faire. De nombreuses éditions sont venues à l'appui du jugement qu'il a porté de cet ouvrage, et cette réponse est d'un genre à ne pouvoir être réfutée. Je dois les mêmes remercîmens à ceux qui, dans des vers charmans, ont exprimé tant d'indulgence pour mon ouvrage, et tant de bienveillance pour ma personne. C'est par le plus doux des sentimens, celui de la reconnaissance, qu'ils m'ont ramené, au moins en imagination, dans ma patrie, dont j'ai vivement senti les malheurs, et qui m'a laissé un profond souvenir de ses délices et de ses bienfaits.

LES JARDINS.

POËME.

CHANT PREMIER.

Le doux printemps revient, et ranime à-la-fois
Les oiseaux, les zéphirs, et les fleurs, et ma voix.
Pour quel sujet nouveau dois-je monter ma lyre ?
Ah ! lorsque d'un long deuil la terre enfin respire;
Dans les champs, dans les bois, sur les monts d'alentour,
Quand tout rit de bonheur, d'espérance et d'amour;
Qu'un autre ouvre aux grands noms les fastes de la gloire;
Sur son char foudroyant qu'il place la victoire;
Que la coupe d'Atrée ensanglante ses mains :
Flore a souri; ma voix va chanter les Jardins.

Je dirai comment l'art embellit les ombrages,
L'eau, les fleurs, les gazons, et les rochers sauvages,
Des sites, des aspects sait choisir la beauté,
Donne aux scènes la vie et la variété :
Enfin l'adroit ciseau, la noble architecture,
Des chefs-d'œuvre de l'art vont parer la nature.

Toi donc qui, mariant la grâce à la vigueur,
Sais du chant didactique animer la langueur,
O muse! si jadis, dans les vers de Lucrèce,
Des austères leçons tu polis la rudesse;
Si par toi, sans flétrir le langage des dieux,
Son rival a chanté le soc laborieux;
Viens orner un sujet plus riche, plus fertile,
Dont le charme autrefois avait tenté Virgile.
N'empruntons point ici d'ornement étranger;
Viens, de mes propres fleurs mon front va s'ombrager;
Et, comme un rayon pur colore un beau nuage,
Des couleurs du sujet je teindrai mon langage.

L'art innocent et doux que célèbrent mes vers,
Remonte aux premiers jours de l'antique univers.

Dès que l'homme eut soumis les champs à la culture,
D'un heureux coin de terre, il soigna la parure;
Et plus près de ses yeux, il rangea sous ses lois
Des arbres favoris et des fleurs de son choix.
Du simple Alcinoüs, le luxe encor rustique
Décorait un verger. D'un art plus magnifique,
Babylone éleva des jardins dans les airs.
Quand Rome au monde entier eut envoyé des fers,
Les vainqueurs, dans des parcs ornés par la victoire,
Allaient calmer leur foudre et reposer leur gloire.
La Sagesse autrefois habitait les jardins,
Et d'un air plus riant instruisait les humains.
Et quand les dieux offraient un Elysée aux sages,
Etaient-ce des palais? c'étaient de verds bocages;
C'étaient des prés fleuris, séjour des doux loisirs,
Où d'une longue paix ils goûtaient les plaisirs.

Ouvrons donc, il est temps, ma carrière nouvelle,
PHILIPPE m'encourage, et mon sujet m'appelle.

Pour embellir les champs simples dans leurs attraits,
Gardez-vous d'insulter la nature à grands frais.

Ce noble emploi demande un artiste qui pense,
Prodigue de génie et non pas de dépense.
Moins pompeux qu'élégant, moins décoré que beau,
Un jardin, à mes yeux, est un vaste tableau.
Soyez peintre. Les champs, leurs nuances sans nombre,
Les jets de la lumière et les masses de l'ombre,
Les heures, les saisons variant tour-à-tour
Le cercle de l'année et le cercle du jour,
Et des prés émaillés les riches broderies,
Et des rians coteaux les vertes draperies,
Les arbres, les rochers, et les eaux et les fleurs,
Ce sont là vos pinceaux, vos toiles, vos couleurs :
La nature est à vous; et votre main féconde
Dispose, pour créer, des élémens du monde.

Mais avant de planter, avant que du terrein
Votre bêche imprudente ait entamé le sein,
Pour donner aux jardins une forme plus pure,
Observez, connaissez, imitez la nature.
N'avez-vous pas souvent, aux lieux infréquentés,
Rencontré tout-à-coup ces aspects enchantés

Qui suspendent vos pas, dont l'image chérie
Vous jette en une douce et longue rêverie ?
Saisissez, s'il se peut, leurs traits les plus frappans,
Et des champs apprenez l'art de parer les champs.

Voyez aussi les lieux qu'un goût savant décore ;
Dans ces tableaux choisis, vous choisirez encore.
Dans sa pompe élégante admirez Chantilli,
De héros en héros, d'âge en âge embelli.
Belœil, tout à-la-fois magnifique et champêtre,
Chanteloup, fier encor de l'exil de son maître,
Nous plairont tour-à-tour. Tel que ce frais bouton,
Timide avant-coureur de la belle saison,
L'aimable Tivoli d'une forme nouvelle
Fit le premier en France entrevoir le modèle.
Les Grâces en riant, dessinèrent Montreuil.
Maupertuis, le Désert, Rincy, Limours, Auteuil,
Que dans vos frais sentiers doucement on s'égare !
L'ombre du grand Henri chérit encor Navarre.
Semblable à son auguste et jeune déité,
Trianon joint la grâce avec la majesté.

Pour elle il s'embellit, et s'embellit par elle.
Et toi, d'un prince aimable ô l'asile fidèle,
Dont le nom trop modeste est indigne de toi,
Lieu charmant! offre-lui tout ce que je lui doi,
Un fortuné loisir, une douce retraite.
Bienfaiteur de mes vers, ainsi que du poëte,
C'est lui qui, dans ce choix d'écrivains enchanteurs,
Dans ce jardin paré de poétiques fleurs,
Daigne accueillir ma muse. Ainsi du sein de l'herbe,
La violette croît auprès du lis superbe.
Compagnon inconnu de ces hommes fameux,
Ah! si ma faible voix pouvait chanter comme eux,
Je peindrais tes jardins, le dieu qui les habite,
Les arts et l'amitié qu'il y mène à sa suite.
Beau lieu, fais son bonheur! et moi, si quelque jour,
Grâce à lui, j'embellis un champêtre séjour,
De mon illustre appui j'y placerai l'image.
De mes premières fleurs je lui promets l'hommage :
Pour elle je cultive et j'enlace en festons
Le myrte et le laurier, tous deux chers aux Bourbons;

Et si l'ombre, la paix, la liberté m'inspire,
A l'auteur de ces dons je dévouerai ma lyre.

Riche de ses forêts, de ses prés, de ses eaux,
Le Germain offre encor des modèles nouveaux.
Qui ne connaît Rhinsberg qu'un lac immense arrose,
Où se plaisent les arts, où la valeur repose;
Potzdam, de la victoire héroïque séjour,
Potzdam, qui, pacifique et guerrier tour-à-tour,
Par la paix et la guerre a pesé sur le monde;
Bellevue, où, sans bruit, roule aujourd'hui son onde.
Ce fleuve dont l'orgueil aimait à marier
A ses tresses de jonc des festons de laurier;
Gosow, fier de ses plants, Cassel, de ses cascades;
Et du charmant Vorlitz les fraiches promenades?
L'eau, la terre, les monts, les valons et les bois,
Jamais d'aspects plus beaux n'ont présenté le choix.

Dans les champs des Césars la maîtresse du monde
Offre sous mille aspects sa ruine féconde:
Par-tout entremêlés d'arbres pyramidaux,
Marbres, bronzes, palais, urnes, temples, tombeaux,

Parlent de Rome antique; et la vue abusée
Croit, au lieu d'un jardin, parcourir un musée.

L'Ibère avec orgueil dans leur luxe royal
Vante son Aranjuez, son vieil Escurial,
Toi sur-tout, Idelphonse, et tes fraîches délices.
Là ne sont point ces eaux dont les sources factices,
Se fermant tout-à-coup, par leur morne repos
Attristent le bocage, et trompent les échos :
Sans cesse résonnant dans ces jardins superbes,
D'intarissables eaux, en colonnes, en gerbes,
S'élancent, fendent l'air de leurs rapides jets,
Et des monts paternels égalent les sommets;
Lieu superbe où Philippe, avec magnificence,
Défiait son aïeul, et retraçait la France.

Le Batave à son tour par un art courageux
Sut changer en jardins son sol marécageux.
Mais dans le choix des fleurs une recherche vaine,
Des bocages couvrant une insipide plaine,
Sont leur seule parure; et notre œil attristé
Y regrette des monts la sauvage âpreté :

Mais ses riches canaux et leur rive féconde,
De ses moulins dans l'air, de ses barques sur l'onde,
Des troupeaux dans ses prés les mobiles lointains,
Ses fermes, ses hameaux, voilà ses vrais jardins.

Des arbres résineux la robuste verdure,
Les mousses, les lichens qui bravent la froidure,
Du Russe, presque seuls, parent le long hiver;
Mais l'art subjugue tout : le feu, vainqueur de l'air,
De Flore dans ces lieux, entretient la couronne,
Et Vulcain y présente un hospice à Pomone.
Par ses hardis travaux, tel le plus grand des czars
Sut chez un peuple inculte acclimater les arts.
Heureux si des méchans l'absurde frénésie
Ne vient pas en poison changer leur ambrosie ;
Et si de Pierre, un jour, quelque heureux successeur,
Sans craindre leur danger, sait goûter leur douceur !

Le Chinois offre aux yeux des beautés pittoresques,
Des contrastes frappans, et quelquefois grotesques,
Ses temples, ses palais richement colorés,
Leurs murs de porcelaine, et leurs globes dorés.

Vous dirai-je quel luxe, aux rives ottomanes,
Charme dans leurs jardins les beautés musulmanes ?
Là, les arts enchanteurs prodiguent les berceaux,
Le marbre des bassins, le murmure des eaux,
Les kiosks élégans, les fleurs toujours écloses;
L'empire d'Orient est l'empire des roses.

Sous un ciel moins heureux, le Sarmate, à son tour,
Présente aux yeux ravis plus d'un riant séjour.
Tel brille ce superbe et riche paysage
Qui fut de Radzivil l'ingénieux ouvrage :
Là tout plaît à nos yeux, le coteau, le vallon ;
Et la belle Arcadie a mérité son nom.

Et pourrais-je oublier ta pompe enchanteresse,
Toi, dans qui l'élégance est jointe à la richesse,
Fortuné Pulhavi, qui seul obtins des dieux
Les charmes que le ciel partage à d'autres lieux ?
Quel tableau ravissant présentent tes campagnes !
De quel cadre pompeux l'entourent ces montagnes
Où du grand Casimir, seul, sans garde et sans cour,
Le palais règne encor sur les champs d'alentour !

Détours mystérieux, magnifiques allées,
Bois charmans, verds coteaux, agréables vallées,
Les aspects étrangers, et tes propres trésors,
Tout enchante au-dedans, tout invite au-dehors.
Dirai-je les forêts dont tes monts se couronnent,
Où ce chêne, géant des bois qui l'environnent,
Où ce beau peuplier de qui l'énorme tronc,
Lorsque de cent hivers il a bravé l'affront,
Se festonnant de nœuds d'où sort un verd feuillage,
Semble orné par le temps, et rajeuni par l'âge ?
Pour mieux charmer les yeux, au pied de tes coteaux,
La Vistule pour toi roule ses vastes eaux;
Pour toi son sein blanchit sous des barques agiles;
Elle baigne tes bois, elle embrasse tes îles.
Quel plaisir, quand le soir jette ses derniers feux,
De voir, peints à la-fois dans ses flots radieux
Qu'un beau pourpre colore, et qu'un blanc pur argente,
Le soleil expirant et la lune naissante !
Là, d'un chemin public c'est l'aspect animé;
Du plus loin qu'il te voit, le voyageur charmé

S'arrête, admire, et part emportant ton image;
Le fleuve, le ruisseau, la forêt, le bocage,
Les arcs lointains des ponts, la flèche des clochers,
Me frappent tour-à-tour; tes grottes, tes rochers,
Sont de vastes palais voûtés par la nature;
D'autres, enfans de l'art, ont chacun leur parure.
Là, les fleurs, l'oranger, les myrtes toujours verds,
Jouissent du printemps, et trompent les hivers;
D'un portique pompeux leur abri se décore,
Et leur parfum trahit la retraite de Flore.

Ailleurs, c'est un musée, asyle studieux;
Livres, bronzes, tableaux, là, tout charme les yeux;
Là, même après Mérope, Athalie et Zaïre,
Mes faibles vers peut-être obtiennent un sourire.

Rome, Athène, en ces lieux, quel art vous imita?
Je reconnais de loin le temple de Vesta.
Voici la roche auguste où tonnait la Sibylle;
Sa main n'y trace plus sur la feuille mobile
Ces arrêts fugitifs, tableaux de l'avenir;
Ici, c'est le passé qui parle au souvenir.

Ses nombreux monumens enrichissent l'histoire,
Et ce temple est pour nous le temple de mémoire;
J'y trouve le bon roi, l'usurpateur cruel,
Et les traits de Henri près de ceux de Cromwell,
La chaîne de Stuart, ce livre d'Antoinette,
Par qui montait vers Dieu sa prière secrète.
Ah! couple infortuné, sujet de tant de pleurs,
Vos noms seuls prononcés attendrissent les cœurs.

Au sortir de ce temple où revivent les âges,
Un autre va des lieux me montrer les images;
Imagination, pouvoir que j'ai chanté,
Conduis-moi, porte-moi dans ce temple enchanté,
Où des murs byzantins, d'un temple où le Druide
Souillait de sang humain son autel homicide;
D'un palais de l'Écosse, et d'un fort de Paris,
S'assemblent les fragmens, l'un de l'autre surpris.
Rome, Rome elle-même, en ravages féconde,
Mêle ici sa ruine aux ruines du monde:
Un roc du Capitole y venge l'univers;
Mais un temple est formé de ces débris divers;

Il peint le monde entier, il orne le bocage,
Et le temps destructeur méconnaît son ouvrage.

Au fond de ce bosquet, vers ce lieu retiré,
J'avance, et je découvre un débri plus sacré.
Venez ici, vous tous dont l'ame recueillie
Vit des tristes plaisirs de la mélancolie;
Voyez ce mausolée, où le bouleau pliant,
Lugubre imitateur du saule d'Orient,
Avec ses longs rameaux, et sa feuille qui tombe,
Triste, et les bras pendans, vient pleurer sur la tombe.

Et toi, dont le génie orna ce lieu charmant,
Que ce lieu pour toi-même est un doux monument!
Il te vit, fille heureuse, adorer un bon père,
Te vit heureuse épouse, et bienheureuse mère.
Ta fille à ces beautés prête un charme nouveau:
Elle embellit les fleurs, le bosquet, le ruisseau,
Te rend plus chers les bois chéris de tes ancêtres.
Là, vos plus doux plaisirs sont des plaisirs champêtres;
Là, communs sont vos vœux, votre bonheur commun,
Vos parcs sont séparés, et vos cœurs ne sont qu'un.

Et moi, peintre des champs, moi, qui ferai peut-être
Vivre ces beaux jardins que vos mains ont fait naître,
Mon nom du moins, mon nom habite donc ces lieux ?
La pierre qui l'honore est donc chère à vos yeux ?
Des groupes de bergers et des chœurs de bergères
Viennent donc quelquefois, de leurs danses légères,
Animer la prairie où git modestement,
Au bord d'un clair ruisseau, mon humble monument ?
Ah ! que ne peut ma voix s'y faire un jour entendre !
Mes chants vous rendraient grâce; et, pour une ame tendre,
Quels sons harmonieux, quels accords ravissans,
De la reconnaissance égalent les accens !
Entendez donc sa voix; et que son doux langage
Pour moi soit un plaisir, et pour vous un hommage.

Enfin, je viens à toi, florissante Albion,
Au bel art des jardins instruite par Bâcon;
De Pope, de Milton, les chants le secondèrent;
A leurs voix, des vieux parcs les terrasses tombèrent,
Le niveau fut brisé, tout fut libre, et tes mains
Ont, comme tes cités, affranchi tes jardins.

Un goût plus pur orna, dessina les bocages;
Eh ! qui pourrait compter les parcs, les paysages,
Les sites enchanteurs qu'arrose, dans son cours,
Ce fleuve impérieux qui, dans ses longs détours,
Parmi des prés fleuris, des campagnes fécondes,
Marche vers l'Océan, en souverain des ondes,
Plus riche que l'Hermus, plus vaste que le Rhin,
Et dont l'urne orgueilleuse est l'urne du destin?

Combien j'aime Parkplace, où, content d'un bocage,
L'ambassadeur des rois se plaît à vivre en sage;
Leasowe, de Shenstone autrefois le séjour,
Où tout parle de vers, d'innocence et d'amour;
Hagley, déployant son élégance agreste,
Et Pain'shill, si charmant dans sa beauté modeste,
Et Bowton et Foxly, que le bon goût planta,
Fier d'obéir lui-même aux lois qu'il nous dicta;
Tous deux voisins, tous deux aimés des dieux champêtres,
Et, malgré leur contraste, amis comme leurs maîtres !

Toi-même viens enfin prendre place en mes chants,
Chiswick, plein des trésors de la ville et des champs;

Soit que, dans tes bosquets, j'admire la nature,
Soit que ton élégante et noble architecture,
Dans ce beau pavillon, dont l'œil est amoureux,
Du grand Palladio m'offre l'ouvrage heureux;
Soit que, dans ce salon où la toile respire,
La Flandre et l'Ausonie offrent à Devonshire
D'innombrables beautés, qu'efface un de ses traits.
Charmez donc ses loisirs, beaux lieux, asyle frais;
Et quand son goût vous prête une grâce nouvelle,
Croissez, ombragez-vous, et fleurissez pour elle.

J'ai dit les lieux charmans que l'art peut imiter;
Mais il est des écueils que l'art doit éviter.
L'esprit imitateur trop souvent nous abuse.
Ne prêtez point au sol des beautés qu'il refuse.
Avant tout, connaissez votre site; et du lieu,
Adorez le Génie, et consultez le Dieu.
Ses lois impunément ne sont pas offensées.
Cependant, moins hardi qu'étrange en ses pensées;
Tous les jours, dans les champs, un artiste sans goût,
Change, mêle, déplace, et dénature tout;

Et par l'absurde choix des beautés qu'il allie,
Revient gâter en France un site d'Italie.
Ce que votre terrein adopte avec plaisir,
Sachez le reconnaître, osez vous en saisir.
C'est mieux que la nature, et cependant c'est elle;
C'est un tableau parfait qui n'a point de modèle.
Ainsi savaient choisir les Berghems, les Poussins.
Voyez, étudiez leurs chefs-d'œuvre divins :
Et ce qu'à la campagne emprunta la peinture,
Que l'art reconnaissant le rende à la nature.
Maintenant des terreins examinons le choix,
Et quels lieux se plairont à recevoir vos lois.
Il fut un temps funeste où, tourmentant la terre,
Aux sites les plus beaux l'art déclarait la guerre;
Et, comblant les vallons, et rasant les coteaux,
D'un sol heureux formait d'insipides plateaux.
Par un contraire abus, l'art, tyran des campagnes,
Aujourd'hui veut créer des vallons, des montagnes.
Evitez ces excès : vos soins infructueux
Vainement combattraient un terrein montueux;

Et dans un sol égal un humble monticule
Veut être pittoresque, et n'est que ridicule.

Desirez-vous un lieu propice à vos travaux?
Loin des champs trop unis, des monts trop inégaux,
J'aimerais ces hauteurs où, sans orgueil, domine
Sur un riche vallon une belle colline.
Là, le terrein est doux sans insipidité,
Élevé sans roideur, sec sans aridité.
Vous marchez : l'horizon vous obéit : la terre
S'élève ou redescend, s'étend ou se resserre.
Vos sites, vos plaisirs, changent à chaque pas.

Qu'un obscur arpenteur, armé de son compas,
Au fond d'un cabinet, d'un jardin symmétrique,
Confie au froid papier le plan géométrique;
Vous, venez sur les lieux. Là, le crayon en main,
Dessinez ces aspects, ces coteaux, ce lointain;
Devinez les moyens, pressentez les obstacles :
C'est des difficultés que naissent les miracles.
Le sol le plus ingrat connaîtra la beauté.
Est-il nud? que des bois parent sa nudité :

Couvert? portez la hache en ses forêts profondes :
Humide? en lacs pompeux, en rivières fécondes,
Changez cette onde impure; et, par d'heureux travaux,
Corrigez à-la-fois l'air, la terre et les eaux :
Aride, enfin? cherchez, sondez, fouillez encore;
L'eau, lente à se trahir, peut-être est près d'éclore.
Ainsi, d'un long effort moi-même rebuté,
Quand j'ai d'un froid détail maudit l'aridité,
Soudain un trait heureux jaillit d'un fond stérile,
Et mon vers ranimé coule enfin plus facile.

Il est des soins plus doux, un art plus enchanteur.
C'est peu de charmer l'œil, il faut parler au cœur.
Avez-vous donc connu ces rapports invisibles
Des corps inanimés et des êtres sensibles?
Avez-vous entendu des eaux, des prés, des bois,
La muette éloquence et la secrète voix?
Rendez-nous ces effets. Que du riant au sombre,
Du noble au gracieux, les passages sans nombre
M'intéressent toujours. Simple et grand, fort et doux,
Unissez tous les tons pour plaire à tous les goûts.

Là, que le peintre vienne enrichir sa palette;
Que l'inspiration y trouble le poëte;
Que le sage du calme y goûte les douceurs;
L'heureux, ses souvenirs; le malheureux, ses pleurs.

Mais l'audace est commune, et le bon sens est rare.
Au lieu d'être piquant, souvent on est bizarre.
Gardez que, mal unis, ces effets différens
Ne forment qu'un chaos de traits incohérens.
Les contradictions ne sont pas des contrastes.

D'ailleurs, à ces tableaux, il faut des toiles vastes.
N'allez pas resserrer dans des cadres étroits,
Des rivières, des lacs, des montagnes, des bois.
On rit de ces jardins, absurde parodie,
Des traits que jette en grand la nature hardie;
Où l'art, invraisemblable à-la-fois et grossier,
Enferme en un arpent un pays tout entier.

Au lieu de cet amas, de ce confus mêlange,
Variez les sujets, ou que leur aspect change:
Rapprochés, éloignés, entrevus, découverts,
Qu'ils offrent tour-à-tour vingt spectacles divers.

Que de l'effet qui suit, l'adroite incertitude
Laisse à l'œil curieux sa douce inquiétude;
Qu'enfin les ornemens avec goût soient placés,
Jamais trop imprévus, jamais trop annoncés.

Sur-tout du mouvement : sans lui, sans sa magie,
L'esprit désoccupé retombe en léthargie;
Sans lui, sur vos champs froids, mon œil glisse au hasard.
Des grands peintres encor faut-il attester l'art?
Voyez-les prodiguer de leur pinceau fertile
De mobiles objets sur la toile immobile,
L'onde qui fuit, le vent qui courbe les rameaux,
Les globes de fumée exhalée des hameaux,
Les troupeaux, les pasteurs, et leurs jeux et leur danse;
Saisissez leur secret, plantez en abondance
Ces souples arbrisseaux, et ces arbres mouvans,
Dont la tête obéit à l'haleine des vents;
Quels qu'ils soient, respectez leur flottante verdure,
Et défendez au fer d'outrager la nature.
Voyez-la dessiner ces chênes, ces ormeaux;
Voyez comment sa main, du tronc jusqu'aux rameaux,

Des rameaux au feuillage, augmentant leur souplesse,
Des ondulations leur donna la mollesse.
Mais les ciseaux cruels..... Prévenez ce forfait,
Nymphes des bois, courez. Que dis-je ? c'en est fait :
L'acier a retranché leur cime verdoyante ;
Je n'entends plus au loin sur leur tête ondoyante
Le rapide Aquilon légèrement courir,
Frémir dans leurs rameaux, s'éloigner, et mourir :
Froids, monotones, morts du fer qui les mutile,
Ils semblent avoir pris la raideur immobile.

Vous donc, dans vos tableaux, amis du mouvement,
A vos arbres laissez leur doux balancement.
Qu'en mobiles objets la perspective abonde :
Faites courir, tomber et rejaillir cette onde.
Vous voyez ces vallons et ces coteaux déserts ;
Des différens troupeaux dans les sites divers,
Envoyez, répandez les peuplades nombreuses.
Là, du sommet lointain des roches buissonneuses,
Je vois la chèvre pendre ; ici de mille agneaux
L'écho porte les cris de coteaux en coteaux.

Dans ces prés, abreuvés des eaux de la colline,
Couché sur ses genoux le bœuf pesant rumine;
Tandis qu'impétueux, fier, inquiet, ardent,
Cet animal guerrier qu'enfanta le trident
Déploie, en se jouant dans un gras pâturage,
Sa vigueur indomptée et sa grâce sauvage.
Que j'aime et sa souplesse et son port animé;
Soit que dans le courant du fleuve accoutumé,
En frissonnant il plonge, et, luttant contre l'onde,
Batte du pied le flot qui blanchit et qui gronde;
Soit qu'à travers les prés il s'échappe par bonds;
Soit que, livrant aux vents ses longs crins vagabonds,
Superbe, l'œil en feu, les narines fumantes,
Beau d'orgueil et d'amour, il vole à ses amantes:
Quand je ne le vois plus, mon œil le suit encor.

Ainsi de la nature épuisant le trésor,
Le terrein, les aspects, les eaux et les ombrages
Donnent le mouvement, la vie aux paysages.

Voulez-vous mieux encor fixer l'œil enchanté?
Joignez au mouvement un air de liberté;

Et laissant des jardins la limite indécise,
Que l'artiste l'efface, ou du moins la déguise.
Où l'œil n'espère plus, le charme disparaît.
Aux bornes d'un beau lieu nous touchons à regret :
Bientôt il nous ennuie, et même nous irrite :
Au-delà de ces murs, importune limite,
On imagine encor de plus aimables lieux ;
Et l'esprit inquiet désenchante les yeux.

Quand toujours guerroyant vos gothiques ancêtres
Transformaient en champ clos leurs asyles champêtres,
Chacun dans son donjon, de murs environné,
Pour vivre sûrement, vivait emprisonné.
Mais que fait aujourd'hui cette ennuyeuse enceinte
Que conserve l'orgueil et qu'inventa la crainte ?
A ces murs qui gênaient, attristaient les regards,
Le goût préférerait ces verdoyans remparts,
Ces murs tissus d'épine, où votre main tremblante
Cueille ou la rose inculte, ou la mûre sanglante.

Mais les jardins bornés m'importunent encor.
Loin de ce cercle étroit prenons enfin l'essor

Vers un genre plus vaste et des formes plus belles,
Dont seul Ermenonville offre encor des modèles.
Les jardins appelaient les champs dans leur séjour;
Les jardins dans les champs vont entrer à leur tour.

Du haut de ces coteaux, de ces monts d'où la vue
D'un vaste paysage embrasse l'étendue,
La Nature au Génie a dit : « Ecoute-moi.
» Tu vois tous ces trésors ; ces trésors sont à toi.
» Dans leur pompe sauvage et leur brute richesse,
» Mes travaux imparfaits implorent ton adresse. »
Elle dit. Il s'élance ; il va de tous côtés
Fouiller dans cette masse où dorment cent beautés;
Des vallons aux coteaux, des bois à la prairie,
Il retouche en passant le tableau qui varie;
Il sait, au gré des yeux, réunir, détacher,
Eclairer, rembrunir, découvrir ou cacher.
Il ne compose pas; il corrige, il épure,
Il achève les traits qu'ébaucha la nature.
Le front des noirs rochers a perdu sa terreur;
La forêt égayée adoucit son horreur;

Un ruisseau s'égarait, il dirige sa course;
Il s'empare d'un lac, s'enrichit d'une source.
Il veut, et des sentiers courent de toutes parts
Chercher, saisir, lier tous ces membres épars,
Qui, surpris, enchantés du nœud qui les rassemble,
Forment de cent détails un magnifique ensemble.
Ces grands travaux peut-être épouvantent votre art.
Rentrez dans nos vieux parcs, et voyez d'un regard
Ces riens dispendieux, ces recherches frivoles,
Ces treillages sculptés, ces bassins, ces rigoles,
Avec bien moins de frais qu'un art minutieux
N'orna ce seul réduit qui plaît un jour aux yeux,
Vous allez embellir un paysage immense.
Tombez devant cet art, fausse magnificence;
Et qu'un jour transformée en un nouvel Eden
La France à nos regards offre un vaste jardin.
Dans mes leçons encor je voudrais vous apprendre
L'art d'avertir les yeux, et l'art de les surprendre.
Mais avant de dicter des préceptes nouveaux,
Deux genres, dès long-temps ambitieux rivaux,

Se disputent nos vœux. L'un à nos yeux présente
D'un dessin régulier l'ordonnance imposante,
Prête aux champs de beautés qu'ils ne connaissaient pas,
D'une pompe étrangère embellit leurs appas,
Donne aux arbres des lois, aux ondes des entraves,
Et, despote orgueilleux, brille entouré d'esclaves;
Son air est moins riant et plus majestueux.
L'autre, de la nature amant respectueux,
L'orne sans la farder, traite avec indulgence
Ses caprices charmans, sa noble négligence,
Sa marche irrégulière, et fait naître avec art
Des beautés du désordre, et même du hasard.

Chacun d'eux a ses droits; n'excluons l'un ni l'autre;
Je ne décide point entre Kent et le Nôtre.
L'un, content d'un verger, d'un bocage, d'un bois,
Dessine pour le sage, et l'autre pour les rois.
Les rois sont condamnés à la magnificence:
On attend autour d'eux l'effort de la puissance;
On y veut admirer, enivrer ses regards
Des prodiges du luxe, et du faste des arts.

L'art peut donc subjuguer la nature rebelle ;
Mais c'est toujours en grand, qu'il doit triompher d'elle.
Son éclat fait ses droits ; c'est un usurpateur
Qui doit obtenir grâce à force de grandeur.
Loin donc ces froids jardins, colifichet champêtre,
Insipides réduits, dont l'insipide maître
Vous vante, en s'admirant, ses arbres bien peignés ;
Ses petits salons verds bien tondus, bien soignés ;
Son plan bien symmétrique, où, jamais solitaire,
Chaque allée a sa sœur, chaque berceau son frère ;
Ses sentiers ennuyés d'obéir au cordeau ;
Son parterre brodé ; son maigre filet d'eau ;
Ses buis tournés en globe, en pyramide, en vase,
Et ses petits bergers bien guindés sur leur base.
Laissez-le s'applaudir de son luxe mesquin ;
Je préfère un champ brut à son triste jardin.

Loin de ces vains apprêts, de ces petits prodiges,
Venez, suivez mon vol au pays des prestiges,
A ce pompeux Versaille, à ce riant Marli,
Que Louis, la nature, et l'art, ont embelli.

C'est là que tout est grand, que l'art n'est point timide;
Là, tout est enchanté, c'est le palais d'Armide;
C'est le jardin d'Alcine, ou plutôt d'un héros
Noble dans sa retraite, et grand dans son repos;
Qui cherche encore à vaincre, à dompter des obstacles,
Et ne marche jamais qu'entouré de miracles.
Voyez-vous et les eaux, et la terre, et les bois,
Subjugués à leur tour, obéir à ses lois;
A ces douze palais d'élégante structure
Ces arbres marier leur verte architecture;
Ces bronzes respirer; ces fleuves suspendus,
En gros bouillons d'écume à grand bruit descendus,
Tomber, se prolonger dans des canaux superbes,
Là, s'épancher en nappe, ici, monter en gerbes,
Et, dans l'air s'enflammant aux feux d'un soleil pur,
Pleuvoir en gouttes d'or, d'émeraude, et d'azur?
Si j'égare mes pas dans ces bocages sombres,
Des Faunes, des Sylvains, en ont peuplé les ombres;
Et Diane et Vénus enchantent ce beau lieu;
Tout bosquet est un temple, et tout marbre est un dieu:

Et Louis, respirant du fracas des conquêtes,
Semble avoir invité tout l'Olympe à ses fêtes.
C'est dans ces grands effets que l'art doit se montrer.
Mais l'esprit aisément se lasse d'admirer.
J'applaudis l'orateur dont les nobles pensées
Roulent pompeusement avec soin cadencées :
Mais ce plaisir est court. Je quitte l'orateur
Pour chercher un ami qui me parle du cœur.
Du marbre, de l'airain, qu'un vain luxe prodigue,
Des ornemens de l'art, l'œil bientôt se fatigue ;
Mais les bois, mais les eaux, mais les ombrages frais,
Tout ce luxe innocent ne fatigue jamais.
Aimez donc des jardins la beauté naturelle ;
Dieu lui-même aux mortels en traça le modèle.
Regardez dans Milton, quand ses puissantes mains
Préparent un asyle au premier des humains,
Le voyez-vous tracer des routes régulières,
Contraindre dans leur cours des ondes prisonnières ?
Le voyez-vous parer d'étrangers ornemens
L'enfance de la terre et son premier printemps ?

Sans contrainte, sans art, de ses douces prémices
La nature épuisa les plus pures délices.
Des plaines, des coteaux le mélange charmant,
Les ondes à leur choix errantes mollement;
Des sentiers sinueux les routes indécises,
Le désordre enchanteur, les piquantes surprises,
Des aspects où les yeux hésitaient à choisir,
Variaient, suspendaient, prolongeaient leur plaisir.
Sur l'émail velouté d'une fraîche verdure,
Mille arbres, de ces lieux ondoyante parure,
Charme de l'odorat, du goût et des regards,
Élégamment groupés, négligemment épars,
Se fuyaient, s'approchaient, quelquefois à leur vue
Ouvraient dans le lointain une scène imprévue;
Ou tombant jusqu'à terre, et recourbant leurs bras,
Venaient d'un doux obstacle embarrasser leurs pas;
Ou pendaient sur leur tête en festons de verdure,
Et de fleurs, en passant, semaient leur chevelure.
Dirai-je ces forêts d'arbustes, d'arbrisseaux,
Entrelaçant en voûte, en alcove, en berceaux,

Leurs bras voluptueux et leurs tiges fleuries?
  C'est-là que les yeux pleins de tendres rêveries,
Eve à son jeune époux abandonna sa main,
Et rougit comme l'aube aux portes du matin.
Tout les félicitait dans toute la nature;
Le ciel par son éclat, l'onde par son murmure.
La terre en tressaillant ressentit leurs plaisirs;
Zéphyre aux antres verds redisait leurs soupirs;
Les arbres frémissaient, et la rose inclinée
Versait tous ses parfums sur le lit d'hyménée.
O bonheur ineffable! ô fortunés époux!
Heureux dans ses jardins, heureux qui, comme vous,
Vivrait loin des tourmens où l'orgueil est en proie,
Riche de fruits, de fleurs, d'innocence et de joie!
  Ah! si la paix des champs, si leurs heureux loisirs
N'étaient pas le plus pur, le plus doux des plaisirs,
D'où viendrait sur nos cœurs leur secrète puissance?
Tout regrette ou chérit leur paisible innocence.
Le sage à son jardin destine ses vieux ans;
Un grand fuit son palais pour sa maison des champs;

Le poëte recherche un bosquet solitaire;
A son triste bureau le marchand sédentaire,
Lassé de ses calculs, lassé de son comptoir,
D'avance se promet un champêtre manoir,
Rêve ses boulingrins, ses arbres, son bocage,
Et d'un verger futur se peint déjà l'image;
Que dis-je? au doux repos invitant de grands cœurs,
Un jardin quelquefois fut le prix des vainqueurs.
Là, le terrible Mars, sans glaive, sans tonnerre,
Las de l'ensanglanter, fertilise la terre;
Au lieu de ses soldats, il compte ses troupeaux;
Au chêne du bocage il suspend ses drapeaux:
Sur ses foudres éteints je vois s'asseoir Pomone;
Palès ceint en riant les lauriers de Bellone,
Et l'airain, désormais fatal aux daims légers,
A rendu les échos aux chansons des bergers.

Tel est Bleinheim, Bleinheim la gloire de ses maîtres,
Plein des pompes de Mars et des pompes champêtres;
En vain ce nom fameux atteste nos revers,
Monument d'un grand homme, il a droit à mes vers.

Si des arts créateurs j'y cherche les prodiges,
Par-tout l'œil est charmé de leurs brillans prestiges,
Et l'on doute, à l'aspect de ces nobles travaux,
Qui doit frapper le plus du peuple ou du héros.
Si j'y viens des vieux temps retrouver la mémoire,
Je songe, ô Rosamonde ! à ta touchante histoire;
De Rose, mieux que toi, qui mérita le nom ?
En vain de la beauté le ciel t'avait fait don,
Tendre et fragile fleur, flétrie en ton jeune âge,
Tu ne vécus qu'un jour, ce fut un jour d'orage.
Dans ce nouveau dédale, où te cacha Merlin,
Ta rivale en fureur pénètre, un fil en main;
Et, livrant Rosamonde à sa rage inhumaine,
Ce qui servit l'amour fait triompher la haine.

Ah ! malheureux objet et de haine et d'amour,
Tu n'es plus; mais ton ombre habite ce séjour :
Chacun vient t'y chercher de tous les coins du monde,
Chacun grossit de pleurs le puits de Rosamonde;
Ton nom remplit encor ce bosquet enchanté;
Et, pour comble de gloire, Addisson t'a chanté.

Mais ces tendres amours et ce récit antique,
Qu'ont-ils de comparable au vœu patriotique
Qui, gravé sur l'airain par un don glorieux,
Acquitta de Malbrough les faits victorieux?

Je ne décrirai point ce palais qui présente
La solide beauté de sa masse imposante,
Et promet de porter aux siècles à venir
D'un bienfait immortel l'immortel souvenir;
Ni ces riches tapis, où combattent entre elles
La palme de Bleinheim et la palme d'Arbelles;
Ni du triomphateur le bronze colossal,
Du prodige de Rhode audacieux rival;
Ni ce pont, monument de tendresse et de gloire,
Que l'hyménée en deuil offrit à la victoire;
Ce pont digne de Rome, et tel que dans son sein
Aurait pu s'épancher l'urne immense du Rhin.

Ah! dans cette héroïque et riante retraite,
O champs! d'autres beautés frappent votre poëte.
Assez long-temps de l'art les fastueux apprêts,
Et le bronze immobile, et les marbres muets,

De tant d'autres vainqueurs furent la paix vulgaire;
Il faut d'autres honneurs à ce foudre de guerre.
Par un don plus nouveau, mais non moins solennel,
Grand comme ses desseins, et comme eux éternel,
La nature elle-même, avec magnificence,
Consacre le bienfait et la reconnaissance :
Dans un jardin superbe, à fêter un héros,
Elle-même elle invite et la terre et les flots :
Pour chanter ses exploits les bois ont leurs Orphées;
Leur ombrage est son dais; leurs festons, ses trophées.
Le ciel à son triomphe enchaîne les saisons;
De leurs fruits tous les ans son char reçoit les dons;
Tous les ans de leurs fleurs les brillantes prémices
Reviennent de son front parer les cicatrices :
L'été conte à l'été, le printemps au printemps,
Sa journée immortelle et ses faits éclatans :
La veillée en redit l'histoire triomphante :
Le hameau les apprend, la bergère les chante;
Point de terme au bienfait, un peuple généreux
Paiera le sang du père à ses derniers neveux;

Et, sur eux étendant sa longue bienfaisance,
Comme le ciel punit, Albion récompense.

Ah! pour comble d'honneur, puisse un Spencer nouveau
Par un chant de famille honorer son tombeau!
Malbrough! Spencer! l'honneur du moderne Élysée!
Malbrough en est l'Achille; et Spencer, le musée:
Mais, dans la douce paix des bois élysiens,
Malbrough, heureux Bleinheim, regrette encor les tiens;
Tant ce prix glorieux fut cher à sa grande ame!
Vous donc, fiers de leurs noms, vous que leur gloire enflamme,
Vous serez dignes d'eux, vous serez les Spencers
Qui chérissent les arts, et commandent aux mers:
Bienfaitrice sévère, Albion vous contemple;
Salaire des vertus, Bleinheim en doit l'exemple:
Oui, s'il ne reproduit un exemple si beau,
Le temple de la gloire en devient le tombeau.
Mais, que dis-je? aux talens, au vieil honneur fidèle,
Bleinheim au monde encore en offre le modèle;
L'immortelle Uranie en habite les tours;
Là, de plus d'une étoile, Herschel traça le cours,

Herschel qui, de Newton, agrandit l'héritage.
Un jour peut-être, un jour, par un nouvel hommage,
Malbrough, astre nouveau, prendra sa place aux cieux;
Herschel lui marquera son chemin radieux.
Jadis craint sur la terre, aujourd'hui sur les ondes,
Ses feux à vos vaisseaux montreront les deux mondes :
Mais quels lieux verront-ils ? quel climat reculé,
Où du fameux Malbrough le nom n'ait pas volé,
Et ne se mêle pas, sur ces plages lointaines,
Aux grands noms des Condés, aux grands noms des Turennes ?
A ces noms mon cœur bat, des pleurs mouillent mes yeux :
O France ! ô doux pays, berceau de nos aïeux !
Si je puis t'oublier, si tu n'es pas sans cesse
Le sujet de mes chants, l'objet de ma tendresse,
Que de te voir jamais je perde le bonheur,
Que mon nom soit sans gloire, et mes chants sans honneur !
Adieu, Bleinheim : Chambord à son tour me rappelle,
Chambord qu'obtint, pour prix de sa palme immortelle,
Ce Saxon, ce héros adopté par mon roi,
Par qui Bleinheim peut-être envia Fontenoi.

Là, ne s'élèvent point des tours si magnifiques,
D'aussi riches palais, d'aussi vastes portiques :
Mais sa gloire l'y suit; mais à de feints combats
Lui-même, en se jouant, conduit ses vieux soldats.
Tels, au bord du Léthé, les héros du vieil âge
De la guerre, dit-on, aiment toujours l'image;
Et dans ces lieux de paix, trouvant les champs de Mars,
Dardent encor la lance, et font voler des chars.

FIN DU PREMIER CHANT.

LES JARDINS,

POËME.

CHANT SECOND.

Oh ! si j'avais ce luth dont le charme autrefois
Entraînait sur l'Hémus les rochers et les bois,
Je le ferais parler; et sur les paysages
Les arbres tout-à-coup déploieraient leurs ombrages;
Le chêne, le tilleul, le cèdre et l'oranger,
En cadence viendraient dans mes champs se ranger.
Mais l'antique harmonie a perdu ses merveilles :
La lyre est sans pouvoir, les rochers sans oreilles;
L'arbre reste immobile aux sons les plus flatteurs,
Et l'art et le travail sont les seuls enchanteurs.

Apprenez donc de l'art quel soin et quelle adresse
Prête aux arbres divers la grâce ou la richesse.

Par ses fruits, par ses fleurs, par son beau vêtement,
L'arbre est de nos jardins le plus bel ornement:
Pour mieux plaire à nos yeux combien il prend de formes !
Là, s'étendent ses bras pompeusement informes;
Sa tige ailleurs s'élance avec légèreté.
Ici, j'aime sa grâce; et là, sa majesté:
Il tremble au moindre souffle, ou contre la tempête
Roidit son tronc noueux et sa robuste tête;
Rude ou poli, baissant ou dressant ses rameaux,
Véritable Protée entre les végétaux,
Il change incessamment, pour orner la nature,
Sa taille, sa couleur, ses fruits, et sa verdure.

Ces effets variés sont les trésors de l'art,
Que le goût lui défend d'employer au hasard.
Des divers plants encor la forme et l'étendue
Sous des aspects divers viennent charmer la vue.
Tantôt un bois profond, sauvage, ténébreux,
Epanche une ombre immense; et tantôt moins nombreux,

Un plant d'arbres choisis forme un riant bocage :
Plus loin, distribués dans un frais paysage,
Des groupes élégans frappent l'œil enchanté ;
Ailleurs se confiant à sa propre beauté,
Un arbre seul se montre, et seul orne la terre.
Tels, si la paix des champs peut rappeler la guerre,
Une nombreuse armée étale à nos regards
Des bataillons épais, des pelotons épars ;
Et là, fier de sa force et de sa renommée,
Un héros seul avance, et vaut seul une armée.
Tous ces plants différens suivent diverses lois.

Dans les jardins de l'art, notre luxe, autrefois,
Des arbres isolés dédaignait la parure :
Ils plaisent aujourd'hui dans ceux de la nature.
Par un caprice heureux, par des savans hasards,
Leurs plants désordonnés charmeront nos regards.
Qu'ils diffèrent d'aspect, de forme, de distance ;
Que toujours la grandeur, ou du moins l'élégance
Distingue chaque tige, ou que l'arbre honteux
Se cache dans la foule et disparaisse aux yeux.

Mais lorsqu'un chêne antique, ou lorsqu'un vieil érable,
Patriarche des bois, lève un front vénérable,
Que toute sa tribu, se rangeant à l'entour,
S'écarte avec respect, et compose sa cour;
Ainsi l'arbre isolé plaît aux champs qu'il décore.
Avec bien plus de choix et plus de goût encore
Les groupes offriront mille tableaux heureux.
D'arbres plus ou moins forts, et plus ou moins nombreux,
Formez leur masse épaisse ou leurs touffes légères :
De loin l'œil aime à voir tout ce peuple de frères.
C'est par eux que l'on peut varier ses dessins,
Rapprocher, et tantôt repousser les lointains,
Séparer, réunir, et sur les paysages
Etendre ou replier le rideau des ombrages.
Vos groupes sont formés : il est temps que ma voix
A connaître un peu d'art accoutume les bois.
Bois augustes, salut! Vos voûtes poétiques
N'entendent plus le Barde et ses affreux cantiques;
Un délire plus doux habite vos déserts;
Et vos antres encor nous instruisent en vers.

Vous inspirez les miens, ombres majestueuses !
Souffrez donc qu'aujourd'hui mes mains respectueuses
Viennent vous embellir, mais sans vous profaner ;
C'est de vous que je veux apprendre à vous orner.
Les bois peuvent s'offrir sous des aspects sans nombre :
Ici, des troncs pressés rembruniront leur ombre ;
Là, de quelques rayons égayant ce séjour,
Formez un doux combat de la nuit et du jour ;
Plus loin, marquant le sol de leurs feuilles légères,
Quelques arbres épars joueront dans les clairières,
Et, flottant l'un vers l'autre, et n'osant se toucher,
Paraîtront à-la-fois se fuir et se chercher.
Ainsi, le bois par vous perd sa rudesse austère :
Mais n'en détruisez pas le grave caractère ;
De détails trop fréquens, d'objets minutieux,
N'allez pas découper son ensemble à nos yeux ;
Qu'il soit un, simple et grand, et que votre art lui laisse
Avec toute sa pompe un peu de sa rudesse.
Montrez ces troncs brisés ; je veux de noirs torrens
Dans les creux des ravins suivre les flots errans.

Du temps, des eaux, de l'air, n'effacez point la trace;
De ces rochers pendans respectez la menace;
Et qu'enfin dans ces lieux empreints de majesté
Tout respire une mâle et sauvage beauté.

Mais tel est des humains l'instinct involontaire,
Le désert les effraie. En ce bois solitaire
Placez donc, s'il se peut, pour consoler le cœur,
L'asyle du travail ou celui du malheur.

Il est des temps affreux où des champs de leur pères
Des proscrits sont jetés aux terres étrangères :
Ah ! plaignez leur destin, mais félicitez-vous;
De vos riches tableaux le tableau le plus doux,
A ces infortunés vous le devrez peut-être;
Que dans l'immensité de votre enclos champêtre
Un coin leur soit gardé; donnez à leurs débris,
Au fond de vos forêts, de tranquilles abris;
A vos palais pompeux opposez leurs cabanes;
Peuplés par eux, vos bois ne seront plus profanes,
Et leur touchant aspect consacrera ces lieux.

Mais sur-tout, si l'exil de leur cloître pieux

Chant II. Page 47.



Vous-même, abandonnant pour leurs âpres forêts
Et vos salons dorés et vos ombrages frais,
Viendrez au milieu d'eux dans une paix profonde
Désenchanter vos cœurs des voluptés du monde;

Monciau Del! B. L. Prevost Sculp!

A banni ces reclus qui sous des lois austères
Dérobent aux humains leurs tourmens volontaires,
Ces enfans de Bruno, ces enfans de Rancé,
Qui tous, morts au présent, expiant le passé,
Entre le repentir et la douce espérance,
Vers un monde à venir prennent leur vol immense,
Accueillez leur malheur, et que sous d'humbles toits,
Paisible colonie, ils habitent vos bois.
A peine on aura su le sort qui les exile,
Vos soins hospitaliers, et leur modeste asyle,
Des hameaux d'alentour femmes, enfans, vieillards,
Vers ces hôtes sacrés courront de toutes parts :
La richesse y viendra visiter l'indigence ;
L'orgueil, l'humilité ; le plaisir, la souffrance :
Vous-même, abandonnant pour leurs âpres forêts
Et vos salons dorés et vos ombrages frais,
Viendrez au milieu d'eux dans une paix profonde
Désenchanter vos cœurs des voluptés du monde ;
Loin de ce monde où règne un air contagieux,
Vous aimerez ce bois sombre et religieux,

Ses pâles habitans, leur rigide abstinence,
Leur saint recueillement, leur éternel silence,
Et, la bêche à la main, la pénitence en deuil
Anticipant la mort, et creusant son cercueil.
La terre sentira leur présence féconde :
Pour vous, pour vos moissons, vers le maître du monde
Ils leveront leurs mains ; vous devrez à leurs vœux
Et les biens d'ici-bas, et les trésors des cieux ;
Et, lorsqu'à la lueur des lampes sépulcrales,
De silences profonds, coupés par intervalles,
Du sein de la forêt leurs nocturnes concerts
En sons lents et plaintifs monteront dans les airs,
Peut-être à ces accens vous trouverez des charmes ;
Vous envierez leurs pleurs, vous y joindrez vos larmes ;
Et, le corps sur la terre, et l'esprit dans le ciel,
Vos vœux iront ensemble aux pieds de l'Éternel.
Ainsi votre forêt prend un aspect moins rude ;
Vous charmez son effroi, peuplez sa solitude,
Animez son silence, et goûtez à-la-fois
Les charmes d'un bienfait et le charme des bois ;

Mais, sans nuire à sa pompe, égayez sa tristesse.

Le bocage moins fier, avec plus de mollesse,
Déploie à nos regards des tableaux plus rians,
Veut un site agréable et des contours lians,
Fuit, revient, et s'égare en routes sinueuses,
Promène entre des fleurs des eaux voluptueuses;
Et j'y crois voir encore, ivre d'un doux loisir,
Épicure dicter les leçons du plaisir.

Mais c'est peu qu'en leur sein le bois ou le bocage
Renferment leur richesse élégante ou sauvage;
Dans l'art d'orner les champs, comme dans nos écrits,
A la variété le goût donne le prix:
Cette variété, séduisante déesse,
Qui, flattant de nos cœurs l'inconstante faiblesse,
Un prisme dans les mains, colore l'univers,
Et fait, d'un seul tableau, mille tableaux divers.
Dans vos heureux travaux rendez-lui donc hommage;
Le chef-d'œuvre des dieux vous en offre l'image.
Regardez cette tête où la divinité
Semble imprimer ses traits; quelle variété!

Des sentimens du cœur majestueux théâtre,
Le front s'épanouit en ovale d'albâtre;
Et, doublant son éclat par un contraste heureux,
S'entoure et s'embellit de l'ombre des cheveux:
L'œil ardent réunit des faisceaux de lumière,
Deux noirs sourcils en arc protégent sa paupière,
Et la lèvre, où s'empreint la rougeur du corail,
De la blancheur des dents relève encor l'émail;
Le nez, dans sa longueur dessinant le visage,
Par une ligne droite avec art le partage;
Tandis que, déployant ses contours gracieux,
La joue au teint vermeil s'arrondit à nos yeux.
Voyez le pied, la main, dont la structure étale
De ses doigts variés la longueur inégale;
Voilà votre modèle. Heureux imitateur,
Suivez dans ses dessins la main du Créateur;
Et d'objets en objets promené dans l'espace,
Que l'œil toujours jouisse, et jamais ne se lasse.

N'allez donc pas des bois, symétrisant les bords,
D'un coup-d'œil uniforme attrister les dehors.

Que vos murs de verdure et vos tristes charmilles
Ne cachent point aux yeux leurs nombreuses familles :
Je veux les voir ; je veux, dans ces bocages verds ,
Sous leurs divers aspects voir ces arbres divers :
Les uns tout vigoureux , et tout frais de jeunesse,
D'autres tout décrépits, tout noueux de vieillesse ;
Ceux-ci rampans, ceux-là, fiers tyrans des forêts,
Des tributs de la sève épuisant leurs sujets :
Vaste scène où des mœurs, de la vie et des âges,
L'esprit avec plaisir reconnaît les images.

Près de ces grands effets que sont ces verds remparts
Dont la forme importune attriste les regards ?
Forme toujours la même , et jamais imprévue !
Riche variété, délices de la vue,
Accours ; viens rompre enfin l'insipide niveau ,
Brise la triste équerre et l'ennuyeux cordeau :
Par un mélange heureux de golfes, de saillies ,
Les lisières des bois veulent être embellies.
L'œil, qui des plants tracés par l'uniformité
Se fatigue et s'élance à leur extrémité,

Se plaît à parcourir, dans sa vaste étendue,
De ces bords ondoyans la forme inattendue ;
Il s'égare, il se joue en ces replis nombreux ;
Tour-à-tour il s'enfonce, il ressort avec eux ;
Sur les tableaux divers que leur chaîne compose
De distance en distance avec plaisir repose :
Le bois s'en agrandit, et, dans ses longs retours,
Varie à chaque pas son charme et ses détours.
Dessinez donc sa forme, et d'abord qu'on choisisse
Les arbres dont le goût prescrit le sacrifice ;
Mais ne vous hâtez point ; condamnez à regret,
Avant d'exécuter, un rigoureux arrêt.
Ah ! songez que du temps ils sont le lent ouvrage,
Que tout votre or ne peut racheter leur ombrage,
Que de leur frais abri vous goûtiez la douceur.

Quelquefois cependant un ingrat possesseur,
Sans besoin, sans remords, les livre à la cognée.
Renversés sur le sein de la terre indignée,
Ils meurent : de ces lieux s'exilent pour toujours
La douce rêverie et les discrets amours.

Ah! par ces bois sacrés dont le feuillage sombre
Aux danses du hameau prêta souvent son ombre,
Par ces dômes touffus qui couvraient vos aïeux,
Profanes! respectez ces troncs religieux;
Et, quand l'âge leur laisse une tige robuste,
Gardez-vous d'attenter à leur vieillesse auguste!
Trop tôt le jour viendra que ces bois languissans,
Pour céder leur empire à de plus jeunes plants,
Tomberont sous le fer, et de leur tête altière
Verront l'antique honneur flétri dans la poussière.

O Versaille! ô regrets! ô bosquets ravissans,
Chefs-d'œuvre d'un grand roi, de le Nôtre, et des ans!
La hache est à vos pieds, et votre heure est venue.
Ces arbres, dont l'orgueil s'élançait dans la nue,
Frappés dans leur racine, et balançant dans l'air
Leurs superbes sommets ébranlés par le fer,
Tombent, et de leurs troncs jonchent au loin ces routes
Sur qui leurs bras pompeux s'arrondissaient en voûtes:
Ils sont détruits ces bois dont le front glorieux
Ombrageait de Louis le front victorieux;

Ces bois où, célébrant de plus douces conquêtes,
Les arts voluptueux multipliaient les fêtes!
Amour, qu'est devenu cet asile enchanté
Qui vit de Montespan soupirer la fierté?
Qu'est devenu l'ombrage où, si belle et si tendre,
A son amant surpris et charmé de l'entendre,
La Valière apprenait le secret de son cœur,
Et, sans se croire aimée, avouait son vainqueur?
Tout périt, tout succombe: au bruit de ce ravage
Voyez-vous point s'enfuir les hôtes du bocage?
Tout ce peuple d'oiseaux, fiers d'habiter ces bois,
Qui chantaient leurs amours dans l'asyle des rois,
S'exilent à regret de leurs berceaux antiques.
Ces dieux, dont le ciseau peupla ces verds portiques,
D'un voile de verdure autrefois habillés,
Tout honteux aujourd'hui de se voir dépouillés,
Pleurent leur doux ombrage; et, redoutant la vue,
Vénus même une fois s'étonna d'être nue.
Croissez, hâtez votre ombre, et repeuplez ces champs,
Vous, jeunes arbrisseaux: et vous, arbres mourans,

Consolez-vous ; témoins de la faiblesse humaine ,
Vous avez vu périr et Corneille et Turenne :
Vous comptez cent printemps, hélas ! et nos beaux jours
S'envolent les premiers , s'envolent pour toujours.
Mais , tandis que ma voix déplorait ces ravages ,
Quel bruit vient consoler l'ami des vieux ombrages ?
Que béni soit ton art, toi qui dans leur langueur
Sus des plants décrépits ranimer la vigueur !
A peine un frais enduit couvre un bois sans écorce,
Le suc régénéré reprend toute sa force ;
Il court, il pousse en l'air de nouveaux rejetons ;
Rend aux bosquets leur ombre, au printemps ses festons :
Des arbres long-temps nuds admirent leur parure ;
Leur front chauve a repris sa verte chevelure ,
Et joint avec orgueil, grâce à tes soins puissans,
Les charmes du jeune âge et l'honneur des vieux ans.
Heureux donc qui jouit d'un bois formé par l'âge !
Mais plus heureux celui qui créa son bocage !
Ces arbres , dont le temps prépare la beauté !
Il dit comme Cyrus , « C'est moi qui les plantai. »

De leur premier printemps il goûte les délices,
De leur premier bouton il bénit les prémices;
Ainsi naquit Pearfield, tel de ses bois nouveaux
Le feuillage naissant se pencha sur les eaux:
Telle, au sortir des mains dont est sorti le monde,
Jadis Eve se vit, et s'admira dans l'onde.
Le jeune plant courut ombrager les vallons,
Habiller les rochers, et flotter sur les monts;
Et, fier de sa beauté, content de son ouvrage,
Son heureux créateur rêva sous son ombrage.

Au lieu de vous traîner sur les dessins d'autrui,
Voulez-vous donc créer et jouir comme lui?
Suspendez vos travaux impatiens d'éclore;
Méditez-les long-temps, méditez-les encore:
Tel qu'un peintre, arrêtant ses indiscrets pinceaux,
D'avance en sa pensée ébauche ses tableaux,
Ainsi de vos dessins méditez l'ordonnance.
Des sites, des aspects, connaissez la puissance,
Et le charme des bois aux coteaux suspendus,
Et la pompe des bois dans la plaine étendus.

Ainsi que les couleurs et les formes amies,
Connaissez les couleurs, les formes ennemies.
Le frêne aux longs rameaux dans les airs élancés
Repousserait le saule aux longs rameaux baissés;
Le verd du peuplier combat celui du chêne :
Mais l'art industrieux peut adoucir leur haine,
Et, de leur union médiateur heureux,
Un arbre mitoyen les concilie entr'eux.
Ainsi, par une teinte avec art assortie,
Vernet de deux couleurs éteint l'antipathie.
Tu connus ce secret, ô toi dont le coteau,
Dont la verte colline offre un si doux tableau,
Qui, des bois par degrés nuançant la verdure,
Surpassas le Lorrin, et vainquis la nature.
Toi qui, de ce bel art nous enseignant les lois,
As donné le précepte et l'exemple à la-fois :
Ah! puisses-tu long-temps jouir de tes ouvrages,
Et garder dans ton cœur la paix de tes ombrages!
Je ne sais quel instinct me dit que, quelque jour,
Entraîné malgré toi de tes champs à la cour,

Tes mains cultiveront une plante plus chère.
Puisse être cet enfant l'image de son père,
Et que jamais n'arrive à cette tendre fleur
Le souffle de la haine et le vent du malheur !
Achève cependant d'embellir tes bocages.
Et vous qu'il instruisit dans l'art des paysages,
Observez comme lui tous ces différens verds,
Plus sombres ou plus gais, plus foncés ou plus clairs.
Remarquez-les sur-tout lorsque la pâle automne,
Près de la voir flétrir, embellit sa couronne;
Que de variété ! que de pompe et d'éclat!
Le pourpre, l'oranger, l'opâle, l'incarnat,
De leurs riches couleurs étalent l'abondance.
Hélas ! tout cet éclat marque leur décadence.
Tel est le sort commun. Bientôt les Aquilons
Des dépouilles des bois vont joncher les vallons :
De moment en moment la feuille sur la terre,
En tombant, interrompt le rêveur solitaire.
Mais ces ruines même ont pour moi des attraits.
Là, si mon cœur nourrit quelques profonds regrets,

Si quelque souvenir vient rouvrir ma blessure,
J'aime à mêler mon deuil au deuil de la nature;
De ces bois desséchés, de ces rameaux flétris,
Seul, errant, je me plais à fouler les débris.
Ils sont passés les jours d'ivresse et de folie:
Viens, je me livre à toi, tendre mélancolie;
Viens, non le front chargé de nuages affreux
Dont marche enveloppé le chagrin ténébreux,
Mais l'œil demi-voilé, mais telle qu'en automne
A travers des vapeurs un jour plus doux rayonne:
Viens, le regard pensif, le front calme, et les yeux
Tout prêts à s'humecter de pleurs délicieux.

Ainsi, je nourrissais mes tristes rêveries,
Quand de mille arbrisseaux les familles fleuries
Tout-à-coup m'ont offert leur plant voluptueux:
Adieu, vastes forêts, cèdres majestueux,
Adieu, pompeux ormeaux, et vous chênes augustes.
Moins fiers, plus élégans, ces modestes arbustes
M'appellent à leur tour. Venez, peuple enchanteur!
Vous êtes la nuance entre l'arbre et la fleur;

De vos traits délicats venez orner la scène.
Oh ! que si, moins pressé du sujet qui m'entraîne,
Vers le but qui m'attend je ne hâtais mes pas,
Que j'aurais de plaisir à diriger vos bras !
Je vous reproduirais sous cent formes fécondes ;
Ma main sous vos berceaux ferait rouler les ondes ;
En dômes, en lambris, j'unirais vos rameaux ;
Mollement enlacés autour de ces ormeaux
Vos bras serpenteraient sur leur robuste écorce,
Emblême de la grâce unie avec la force :
Je fondrais vos couleurs, et du blanc le plus pur,
Du plus tendre incarnat, jusqu'au plus sombre azur.
De l'œil rassasié variant les délices,
Vos panaches, vos fleurs, vos boules, vos calices,
A l'envi s'uniraient dans mes brillans travaux,
Et Van-Huysum lui-même envierait mes tableaux.

Pour vous à qui le ciel prodigua leur richesse,
Ménagez avec art leur pompe enchanteresse ;
Partagez aux saisons leurs brillantes faveurs ;
Que chacun apportant ses parfums, ses couleurs,

Reparaisse à son tour, et qu'au front de l'année
Sa guirlande de fleurs ne soit jamais fanée.
Ainsi votre jardin varie avec le temps :
Tout mois à ses bosquets, tout bosquet son printemps ;
Printemps bientôt flétri ! Toutefois votre adresse
Peut consoler encor de sa courte richesse.
Que par des soins prudens tous ces arbres plantés,
Quand ils seront sans fleurs, ne soient pas sans beautés.
Ainsi l'adroite Eglé, prolongeant son empire,
Au déclin des beaux ans sait encor nous séduire.

Le ciel même, malgré l'inclémence de l'air,
N'a pas de tous ses dons déshérité l'hiver.
Alors, des vents jaloux défiant les outrages,
Plusieurs arbres encor retiennent leurs feuillages.
Voyez l'if, et le lierre, et le pin résineux,
Le houx luisant armé de ses dards épineux,
Et du laurier divin l'immortelle verdure,
Dédommager la terre et venger la nature ;
Voyez leurs fruits de pourpre, et leurs glands de corail,
Au verd de leurs rameaux mêler un vif émail :

Au milieu des champs nuds leur parure m'enchante,
Et plus inespérée en paraît plus touchante.
De vos jardins d'hiver qu'ils ornent le séjour;
Là, vous venez saisir les rayons d'un beau jour;
Là, l'oiseau, quand la terre ailleurs est dépouillée,
Vole, et s'égaie encor sous la verte feuillée,
Et, trompé par les lieux, ne connaît plus les temps,
Croit revoir les beaux jours, et chante le printemps.
Toutefois de vos plants quels que soient les prodiges,
L'habitude souvent en détruit les prestiges,
Et le triste dégoût les voit sans intérêt.
N'est-il pas des moyens dont le charme secret
Vous rende leur beauté toujours plus attachante?
Oh! combien des Lappons l'usage heureux m'enchante!
Qu'ils savent bien tromper leurs hivers rigoureux!
Nos superbes tilleuls, nos ormeaux vigoureux,
De ces champs ennemis redoutent la froidure;
De quelques noirs sapins l'indigente verdure
Par intervalle à peine y perce les frimas:
Mais le moindre arbrisseau qu'épargnent ces climats,

Par des charmes plus doux, à leurs regards sait plaire ;
Planté pour un ami, pour un fils, pour un père,
Pour un hôte qui part emportant leurs regrets,
Il en reçoit le nom, le nom cher à jamais.

Vous, dont un ciel plus pur éclaire la patrie,
Vous pouvez imiter cette heureuse industrie :
Elle animera tout ; vos arbres, vos bosquets
Dès-lors ne seront plus ni déserts, ni muets ;
Ils seront habités de souvenirs sans nombre,
Et vos amis absens embelliront leur ombre.

Qui vous empêche encor, quand les bontés des dieux
D'un enfant desiré comblent enfin vos vœux,
De consacrer ce jour par les tiges naissantes
D'un bocage, d'un bois ?... Mais tandis que tu chantes,
Muse, quels cris dans l'air s'élancent à-la-fois ?
Il est né l'héritier du sceptre de nos rois !
Il est né ! Dans nos murs, dans nos champs, sur les ondes,
Nos foudres triomphans l'annoncent aux deux mondes.
Pour parer son berceau, c'est trop peu que des fleurs ;
Apportez les lauriers, les palmes des vainqueurs.

Qu'à ses premiers regards brillent des jours de gloire;
Qu'il entende en naissant, l'hymne de la victoire;
C'est la fête qu'on doit au pur sang des Bourbon.
Et toi, par qui le ciel nous fit cet heureux don,
Toi qui, le plus beau nœud, la chaîne la plus chère
Des Germains, des Français, d'un époux et d'un frère,
Les unis, comme on voit de deux pompeux ormeaux
Une guirlande en fleurs enchaîner les rameaux,
Sœur, mère, épouse auguste, enfin la destinée
Joint au deuil du trépas les fruits de l'hyménée;
Et, mêlant dans tes yeux les larmes et les ris,
Quand tu perds une mère, elle te donne un fils.
D'autres, dans les transports que ce beau jour inspire,
Animeront la toile, ou le marbre, ou la lyre;
Moi, l'humble ami des champs, j'irai dans ce séjour
Où Flore et les Zéphirs composent seuls ta cour,
J'irai dans Trianon; là, pour unique hommage,
Je consacre à ton fils des arbres de son âge,
Un bosquet de son nom. Ce simple monument,
Ces tiges, de tes bois le plus cher ornement,

Tes yeux les verront croître, et croissant avec elles,
Ton fils viendra chercher leurs ombres fraternelles.

Enfin vous jouissez ; et le cœur et les yeux
Chérissent de vos bois l'abri délicieux.
Au plaisir voulez-vous unir encor la gloire ?
Voulez-vous de votre art remporter la victoire ?
Déjà de nos jardins heureux décorateur,
Ajoutez à ces noms le nom de créateur.
Voyez comme en secret la nature fermente,
Quel besoin d'enfanter sans cesse la tourmente.
Et vous ne l'aidez pas ! Qui sait dans son trésor
Quels biens à l'industrie elle réserve encor ?
Comme l'art à son gré guide le cours de l'onde,
Il peut guider la sève ; à sa liqueur féconde
Montrez d'autres chemins, ouvrez d'autres canaux ;
Dans vos champs enrichis par des hymens nouveaux
Des sucs vierges encore essayez le mêlange ;
De leurs dons mutuels favorisez l'échange.
Combien d'arbres, de fruits, de plantes et de fleurs,
Dont l'art changea le goût, les parfums, les couleurs !

La pêche a dû sa gloire à ces métamorphoses.
D'un triple diadême ainsi brillent les roses;
De son panache ainsi l'œillet s'enorgueillit.
Osez : Dieu fit le monde, et l'homme l'embellit.

Que si vous n'osez pas essayer ces conquêtes,
Combien sous d'autres cieux de richesses sont prêtes !
Usurpez ces trésors. Ainsi le fier Romain,
Et ravisseur plus juste, et vainqueur plus humain,
Conquit des fruits nouveaux, porta dans l'Ausonie
Le prunier de Damas, l'abricot d'Arménie,
Le poirier des Gaulois, tant d'autres fruits divers :
C'est ainsi qu'il fallait s'asservir l'univers.
Quand Lucullus vainqueur triomphait de l'Asie,
L'airain, le marbre et l'or, frappaient Rome éblouie;
Le sage dans la foule aimait à voir ses mains
Porter le cerisier en triomphe aux Romains.
Et ces mêmes Romains n'ont-ils pas vu nos pères,
En bataillons armés, sous des cieux plus prospères,
Aller chercher la vigne, et vouer à Bacchus
Leurs étendards rougis du nectar des vaincus?

Du fruit de leurs exploits leurs troupes échauffées
Rapportaient, en chantant, ces précieux trophées :
Du pampre triomphal ils couronnaient leurs fronts;
Le pampre sur leurs dards s'enlaçait en festons.
Tel revint sur son char le dieu vainqueur du Gange :
Les vallons, les coteaux célébraient la vendange;
Et partout où coula le nectar enchanté
Coururent le plaisir, l'audace et la gaieté.

Enfans de ces Gaulois, imitons nos ancêtres;
Disputons, enlevons ces dépouilles champêtres.
Voyez dans ces jardins, fiers de se voir soumis
A la main qui porta le sceptre de Thémis,
Le sang des Lamoignons, l'éloquent Malesherbes
Enrichir notre sol de cent tiges superbes,
Nourrissons inconnus de vingt climats divers,
De la cime des monts, de la rive des mers.
Je voyage, entouré de leur foule choisie,
D'Amérique en Europe, et d'Afrique en Asie :
Tous, parmi nos vieux plants charmés de se ranger,
Chérissent notre ciel; et l'heureux étranger,

Des bords qu'il a quittés reconnaissant l'ombrage,
Doute de son exil, à leur touchante image,
Et d'un doux souvenir sent son cœur attendri.

Je t'en prends à témoin, jeune Potavéri.
Des champs d'O-Taïti, si chers à son enfance,
Où l'amour sans pudeur n'est pas sans innocence,
Ce sauvage ingénu, dans nos murs transporté,
Regrettait dans son cœur sa douce liberté,
Et son île riante, et ses plaisirs faciles.
Ébloui, mais lassé de l'éclat de nos villes,
Souvent il s'écriait : « Rendez-moi mes forêts ».
Un jour dans ces jardins où Louis, à grands frais,
Des quatre points du monde en un seul lieu rassemble
Ces peuples végétaux surpris de croître ensemble,
Qui, changeant à-la-fois de saison et de lieu,
Viennent tous à l'envi rendre hommage à Jussieu :
L'Indien parcourait leurs tribus réunies,
Quand tout-à-coup, parmi ces vertes colonies,
Un arbre qu'il connut dès ses plus jeunes ans
Frappe ses yeux : soudain avec des cris perçans,

Il s'élance, il l'embrasse, il le baigne de larmes,
Le couvre de baisers. Mille objets pleins de charmes,
Ces beaux champs, ce beau ciel, qui le virent heureux,
Le fleuve qu'il fendait de ses bras vigoureux,
La forêt dont ses traits perçaient l'hôte sauvage,
Ces bananiers chargés et de fruits et d'ombrage,
Et le toit paternel, et les bois d'alentour,
Ces bois qui répondaient à ses doux chants d'amour;
Il croit les voir encore, et son ame attendrie,
Du moins pour un instant retrouva sa patrie.

Quels que soient vos bosquets, vos bois et vos vergers,
Enfans de votre sol ou des champs étrangers,
L'art brillant des jardins, s'il veut long-temps nous plaire,
Exige encor de vous un soin plus nécessaire.
Quelquefois, en plantant, des artistes sans art
Entre eux et la campagne élèvent un rempart;
Leurs arbres sont un voile et non une parure :
Vous, sachez avec goût disposer leur verdure;
Que vos arbres divers, adroitement plantés,
Des plus vastes lointains vous livrent les beautés;

Par elle de vos parcs augmentez l'étendue,
Possédez par les yeux, jouissez par la vue.
Eh ! qui peut dédaigner ces aspects abondans
En tableaux variés, en heureux accidens ?
Par eux l'œil est charmé, la campagne est vivante.
  Là, d'un chemin public, c'est la scène mouvante ;
C'est le bœuf matinal qui suit le soc tranchant;
C'est le fier cavalier qui, distrait en marchant,
Du coursier, dont sa main abandonnait l'allure,
A l'aspect d'un passant relève l'encolure ;
C'est le piéton modeste, un bâton à la main,
A qui la rêverie abrège le chemin ;
C'est le pas grave et lent de la riche fermière;
C'est le pas leste et vif de la jeune laitière,
Qui, l'habit retroussé, le corps droit, va trottant,
Son vase en équilibre, et chemine en chantant;
C'est le lourd charriot, dont la marche bruyante
Fait crier le pavé sous sa charge pesante ;
Le char léger du fat qui vole en un instant
De l'ennui qui le chasse à l'ennui qui l'attend.

Regardez ce moulin, où tombent en cascades
Sur l'arbre de Cérès les ondes des Naïades;
Tandis qu'au gré d'Éole, un autre avec fracas
Tourne en cercle sans fin ses gigantesques bras.

Plus loin, c'est un vieux bourg que des bois environnent;
Là, de leurs longs crénaux les cités se couronnent,
Et le clocher, où plane un coq audacieux,
Court en sommet aigu se perdre dans les cieux.

Plus heureux! si, de loin, commande au paysage
Quelque temple fameux, monument du vieil âge,
Dont les royales tours se prolongent dans l'air;
Royaumont, Saint-Denis, ou le vieux Westminster,
Où dorment confondus le guerrier, le poëte,
Les grands hommes d'état, et Chatam à leur tête,
L'éloquent Westminster, où tout parle à l'orgueil
De grandeur, de néant, et de gloire, et de deuil.

Oublierai-je ce fleuve, et ses bords, et ses îles?
Et, si la vaste mer entoure vos asyles,
Quel tableau peut valoir son courroux, son repos,
Et ces vaisseaux lointains qui volent sur les flots?

O Nice ! heureux séjour, montagnes renommées,
De lavande, de thym, de citron parfumées;
Que de fois sous tes plants d'oliviers toujours verds,
Dont la pâleur s'unit au sombre azur des mers,
J'égarai mes regards sur ce théâtre immense !
Combien je jouissais ! soit que l'onde en silence,
Mollement balancée, et roulant sans efforts,
D'une frange d'écume allât ceindre ses bords;
Soit que son vaste sein se gonflât de colère;
J'aimais à voir le flot, d'abord ride légère,
De loin blanchir, s'enfler, s'alonger et marcher,
Bondir tout écumant de rocher en rocher,
Tantôt se déployer comme un serment flexible,
Tantôt, tel qu'un tonnerre, avec un bruit horrible,
Précipiter sa masse, et de ses tourbillons
Dans les rocs caverneux engloutir les bouillons :
Ce mouvement, ce bruit, cette mer turbulente,
Roulant, montant, tombant en montagne écumante,
Enivraient mon esprit, mon oreille, mes yeux;
Et le soir me trouvait immobile en ces lieux.

Donc, si ce grand spectacle entoure vos domaines,
Montrez, mais variez ces magnifiques scènes :
Ici que la mer brille à travers les rameaux ;
Là, dans l'enfoncement de ces profonds berceaux,
Comme au bout d'un long tube, une voûte la montre ;
Au détour d'un bosquet ici l'œil la rencontre,
La perd encore ; enfin la vue en liberté
Tout-à-coup la découvre en son immensité.

Sur ces aspects divers fixez l'œil qui s'égare ;
Mais, il faut l'avouer, c'est d'une main avare
Que les hommes, les arts, la nature et le temps,
Sèment autour de nous de riches accidens.

O plaines de la Grèce ! ô champs de l'Ausonie !
Lieux toujours inspirans, toujours chers au génie ;
Que de fois, arrêté dans un bel horizon,
Le peintre voit, s'enflamme, et saisit son crayon,
Dessine ces lointains, et ces mers, et ces îles,
Ces ports, ces monts brûlans et devenus fertiles ;
Des laves de ces monts encor tout menaçans,
Sur des palais détruits d'autres palais naissans,

Et, dans ce long tourment de la terre et de l'onde,
Un nouveau monde éclos des débris du vieux monde !

Hélas ! je n'ai point vu ce séjour enchanté,
Ces beaux lieux où Virgile a tant de fois chanté;
Mais j'en jure et Virgile et ses accords sublimes,
J'irai, de l'Apennin je franchirai les cimes;
J'irai, plein de son nom, plein de ses vers sacrés,
Les lire aux mêmes lieux qui les ont inspirés.

Vous, au lieu des beautés qu'étalent ces rivages,
N'avez-vous au-dehors que de froids paysages?
Formez-vous au-dedans un asyle enchanteur;
Tel le sage dans lui sait trouver son bonheur.
A vos scènes donnez l'air piquant du mystère;
Que votre art les promette, et que l'œil les espère.
Promettre, c'est donner; espérer, c'est jouir.

D'un vain luxe non plus n'allez pas m'éblouir.
L'utile a sa beauté; gardez-vous de l'exclure.
La richesse du luxe appauvrit la nature :
Ses plans infructueux un moment flattent l'œil;
Mais Vertumne et Palès, exilés par l'orgueil,

Maudissent ces bosquets et ces fleurs inutiles,
De leur fécond domaine usurpateurs stériles;
Bientôt le soc vengeur y revient sur leurs pas,
Et Cérès, en triomphe, a repris ses états.

Plantez donc pour cueillir. Que la grappe pendante,
La pêche veloutée, et la poire fondante,
Tapissant de vos murs l'insipide blancheur,
D'un suc délicieux vous offrent la fraîcheur;
Que sur l'oignon du Nil, et sur la verte oseille,
En globes de rubis descende la groseille;
Que l'arbre offre à vos mains la pomme au teint vermeil,
Et l'abricot doré par les feux du soleil.
A côté de vos fleurs, aimez à voir éclore,
Et le choux panaché que la pourpre colore,
Et les navets sucrés que Freneuse a nourris;
Pour qui mon dur censeur m'accusa de mépris:
Ma muse aux dieux des champs ne fit point cette injure:
Hôte aimable des bois, ami de la nature,
L'art des vers orne tout, et ne dédaigne rien;
Tout plaît mis à sa place: aussi gardez-vous bien

D'imiter le faux goût qui mêle en son ouvrage
L'inculte, l'élégant, le peigné, le sauvage;
Que tout soit près de vous, fraîcheur, grâces, attraits;
Et qu'ailleurs, au hasard désordonnant ses traits,
La nature reprenne une marche plus fière.

Enfin, pour vous donner un conseil moins vulgaire,
Toujours l'art de planter ne dicte pas des lois
Pour les vergers du sage, et les jardins des rois.

Il est des lieux publics où le peuple s'assemble,
Charmé de voir, d'errer, et de jouir ensemble;
Tant l'instinct social dans ses nobles desirs
Veut, comme ses travaux, partager ses plaisirs.
Là, nos libres regards ne souffrent point d'obstacle:
Ils veulent embrasser tout ce riche spectacle;
Ces panaches flottans; ces perles, ces rubis,
L'orgueil de la coiffure et l'éclat des habits;
Ces voiles, ces tissus, ces étoffes brillantes,
Et leurs reflets changeans, et leurs pompes mouvantes.
Tels, si dans ces jardins où la fable autrefois
A caché des héros, des belles et des rois,

Dans la tige des lys, des œillets et des roses,
Les dieux mettaient un terme à leurs métamorphoses;
Tout-à-coup nous verrions, par un contraire effet,
S'animer, se mouvoir l'hyacinthe et l'œillet,
Le lys en blancs atours, la jonquille dorée,
Et la tulipe errante en robe bigarrée.
Tels nous plaisent ces lieux aux champs élysiens;
Tel Paris réunit ses nombreux citoyens :
Au retour du printemps, tels viennent se confondre
Au parc de Kensington les fiers enfans de Londres;
Vaste et brillante scène où chacun est acteur,
Amusant, amusé, spectacle et spectateur.

Muse, quitte un instant les rives paternelles;
Revole vers ces lieux que tu pris pour modèles :
Chante ce Kensington qui retrace à-la-fois
Et la main de le Nôtre, et les parcs de nos rois,
Où, dans toute sa pompe, un grand peuple s'étale.

A peine l'alouette, à la voix matinale,
A du printemps, dans l'air, gazouillé le retour;
Soudain, du long ennui de ce pompeux séjour,

Où la vie est souffrante, où, des foyers sans nombre,
Mêlant aux noirs brouillards leur vapeur lente et sombre,
Par ces canaux fumeux élancés dans les airs,
S'en vont noircir le ciel de la nuit des enfers,
Tout sort : de Kensington tout cherche la montagne;
La splendeur de la ville étonne la campagne;
Tout ce peuple paré, tout ce brillant concours,
Le luxe du commerce, et le faste des cours;
Les harnois éclatans, ces coursiers dont l'audace
Du barbe généreux trahit la noble race,
Mouillant le frein d'écume, inquiets, haletans,
Pleins des feux du jeune âge et des feux du printemps;
Le hardi cavalier, qui, plus prompt que la foudre,
Part, vole, et disparaît dans des torrens de poudre;
Les rapides wiskis, les magnifiques chars,
Ces essaims de beautés dont les groupes épars,
Tels que dans l'Élysée, à travers les bocages,
Des fantômes légers glissent sous les ombrages,
D'un long et blanc tissu rasent le verd gazon;
L'enfant, emblême heureux de la jeune saison,

Qui, gai comme Zéphyre, et frais comme l'Aurore,
Des roses du printemps en jouant se colore;
Le vieillard dont le cœur se sent épanouir,
Et d'un beau jour encor se hâte de jouir;
La jeunesse en sa fleur, et la santé riante,
Et la convalescence à la marche tremblante,
Qui, pâle et faible encor, vient sous un ciel vermeil,
Pour la première fois, saluer le soleil.
Quel tableau varié! Je vois sous ces ombrages
Tous les états unis, tous les rangs, tous les âges.
Ici marche, entouré d'un murmure d'amour,
Ou l'orateur célèbre, ou le héros du jour:
Là, c'est le noble chef d'une illustre famille,
Une mère superbe, et sa modeste fille,
Qui, mêlant à la grâce un trouble intéressant,
Semble rougir de plaire, et plaît en rougissant;
Tandis que, tressaillant dans l'ame maternelle,
L'orgueil jouit tout bas d'être éclipsé par elle:
Plus loin, un digne Anglais, bon père, heureux époux,
Chargé de son enfant, et fier d'un poids si doux,

Le dispute aux baisers d'une mère chérie,
Et semble avec orgueil l'offrir à la patrie.

Voyez ce couple aimable enfoncé dans ces bois;
Là, tous deux ont aimé pour la première fois,
Et se montrent la place où, dans son trouble extrême,
L'un d'eux, en palpitant, prononça : Je vous aime.
Là, deux bons vieux amis vont discourant entre eux;
Ailleurs, un étourdi qu'emporte un char poudreux,
Jette, en courant, un mot que la rapide roue
Laisse bientôt loin d'elle, et dont Zéphyr se joue.
On se cherche, on se mêle, on se croise au hazard;
On s'envoie un salut, un sourire, un regard;
Cependant à travers le tourbillon qui roule,
Plus d'un grave penseur, isolé dans la foule,
Va poursuivant son rêve; ou peut-être un banni,
A l'aspect de ce peuple heureux et réuni,
Qu'un beau site, un beau jour, un beau spectacle attire,
Se souvient de Longchamps, se recueille, et soupire.

FIN DU SECOND CHANT.

LES JARDINS.

POËME.

CHANT TROISIÈME.

JE chantais les jardins, les vergers et les bois,
Quand le cri de Bellone a retenti trois fois.
A ces cris, arrachés des foyers de leurs pères,
Nos guerriers ont volé sur des mers étrangères,
Et Mars a de Vénus déserté les bosquets.
Dieux des champs! dieux! amis de l'innocente paix,
Ne craignez rien : Louis, au lieu de vous détruire,
Veut, sur des bords lointains, étendre votre empire;
Il veut qu'en liberté, les heureux Pensylvains
Puissent cueillir les fruits qu'ont cultivés leurs mains.

Et vous, jeunes guerriers qu'admire un autre monde,
Je ne puis vers Yorck, sur les gouffres de l'onde,
Suivre votre valeur; mais, pour votre retour,
Ma muse des jardins embellit le séjour.
Déjà j'ordonne aux fleurs de croître pour vos têtes;
Pour vous de myrtes verds des couronnes sont prêtes.
Je prépare pour vous le murmure des eaux,
Les tapis des gazons, les abris des berceaux,
Où mollement assis, oubliant les alarmes,
Tranquilles, vous direz la gloire de nos armes;
Tandis qu'entre la crainte et l'espoir suspendus,
Vos enfans frémiront d'un danger qui n'est plus.

Achevons cependant d'orner ces frais asyles.
Jadis dans nos jardins les sables infertiles,
Tristes, secs, et du jour réfléchissant les feux,
Importunaient les pieds, et fatiguaient les yeux;
Tout était nu, brûlant: mais enfin l'Angleterre
Nous apprit l'art d'orner et d'habiller la terre.
Soignez donc ces gazons déployés sur son sein:
Sans cesse l'arrosoir ou la faux à la main,

Désaltérez leur soif, tondez leur chevelure;
Que le roulant cylindre en foule la verdure;
Que toujours bien choisis, bien unis, bien serrés,
De l'herbe usurpatrice, avec soin délivrés,
Du plus tendre duvet ils gardent la finesse;
Et quelquefois enfin réparez leur vieillesse.
Réservez toutefois aux lieux moins éloignés
Ce luxe de verdure et ces gazons soignés.
Du reste, composez une riche pâture,
Et que vos seuls troupeaux en fassent la culture.
Ainsi, vous formerez des nourrissons nombreux,
Des engrais pour vos champs, des tableaux pour vos yeux:
Ne rougissez donc point, quoique l'orgueil en gronde,
D'ouvrir vos parcs au bœuf, à la vache féconde,
Qui ne dégradent plus ni vos parcs, ni mes vers.

Sur le climat encor réglez vos plants divers.
N'allez pas des gazons prodiguer la parure
Aux lieux où la chaleur dévore la verdure;
La terre s'en attriste, et de ces prés flétris
Les yeux avec regret parcourent les débris.

Ah ! quand le ciel brûlant sèche nos paysages,
Que ne puis-je, Albion, errer sur ces rivages
Où la beauté, foulant le tendre émail des fleurs,
Promène en paix ses yeux innocemment rêveurs!
Belle et fraîche Albion, fille aimable des ondes,
Qui nourris tes tapis de leurs vapeurs fécondes :
Là, même dans l'été, l'horizon le plus pur
D'un rideau nébuleux voile encor son azur;
Par un soleil plus doux les plantes épargnées,
D'une pluie insensible en tout temps sont baignées;
Sa secrète influence en nourrit la fraîcheur;
L'herbe tendre y renaît sous la main du faucheur;
Et l'Anglais sérieux, à son ciel chargé d'ombres,
Doit des gazons plus gais, et des pensers plus sombres.

Quel que soit le climat dans vos jardins rians,
C'est peu de déployer ces tapis verdoyans;
Il en faut avec goût savoir choisir les formes.
Craignez pour eux l'ennui des cadres uniformes :
En d'insipides ronds, ou d'ennuyeux carrés,
Je ne veux point les voir tristement resserrés;

Un air de liberté fait leur première grâce :
Que tantôt dans les bois, dont l'ombre les embrasse,
D'un air mystérieux ils aillent se cacher,
Et que tantôt les bois les reviennent chercher.
Telle est d'un beau gazon la force simple et pure.

Voulez-vous mieux l'orner ? imitez la nature :
Elle émaille les prés des plus riches couleurs.
Hâtez-vous ; vos jardins vous demandent des fleurs.
Fleurs charmantes ! par vous la nature est plus belle ;
Dans ses brillans travaux l'art vous prend pour modèle ;
Simples tributs du cœur, vos dons sont chaque jour
Offerts par l'amitié, hasardés par l'amour.
D'embellir la beauté vous obtenez la gloire ;
Le laurier vous permet de parer la victoire :
Plus d'un hameau vous donne en prix à la pudeur ;
L'autel même où de Dieu repose la grandeur,
Se parfume au printemps de vos douces offrandes ;
Et la religion sourit à vos guirlandes.
Mais c'est dans nos jardins qu'est votre heureux séjour.
Filles de la rosée et de l'astre du jour,

Venez donc de nos champs décorer le théâtre.
N'attendez pas pourtant qu'amateur idolâtre,
Au lieu de vous jeter par touffes, par bouquets,
J'aille de lits en lits, de parquets en parquets,
De chaque fleur nouvelle attendre la naissance,
Observer ses couleurs, épier leur nuance.
Je sais que dans Harlem plus d'un triste amateur
Au fond de ses jardins s'enferme avec sa fleur,
Pour voir sa renoncule avant l'aube s'éveille,
D'une anémone unique adore la merveille,
Ou, d'un rival heureux enviant le secret,
Achète au poids de l'or les taches d'un œillet.
Laissez-lui sa manie et son amour bizarre;
Qu'il possède en jaloux, et jouisse en avare.
Sans obéir aux lois d'un art capricieux,
Fleurs, parure des champs, et délices des yeux,
De vos riches couleurs venez peindre la terre:
Venez; mais n'allez pas dans les buis d'un parterre
Renfermer vos appas tristement relégués;
Que vos heureux trésors soient partout prodigués.

Tantôt de ces tapis émaillez la verdure ;
Tantôt de ces sentiers égayez la bordure ;
Serpentez en guirlande ; entourez ces berceaux ;
En Méandres brillans courez au bord des eaux,
Ou tapissez ces murs, ou, dans cette corbeille,
Du choix de vos parfums embarrassez l'abeille.
Que Rapin, vous suivant dans toutes les saisons,
Décrive tous vos traits, rappelle tous vos noms ;
A de si longs détails le dieu du goût s'oppose.
Mais qui peut refuser un hommage à la rose?
La rose, dont Vénus compose ses bosquets,
Le printemps sa guirlande, et l'amour ses bouquets ;
Qu'Anacréon chanta, qui formait avec grâce
Dans les jours de festin la couronne d'Horace ;
La rose au doux parfum, de qui l'extrait divin,
Goutte à goutte versé par une avare main,
Parfume, en s'exhalant, tout un palais d'Asie,
Comme un doux souvenir remplit toute la vie.
Mais ce riant sujet plaît trop à mes pinceaux
Destinés à tracer de plus mâles tableaux.

Cette variété, charme de la nature,
Dont ma muse tantôt vous traçait la peinture,
Et dont elle dictait les charmantes leçons,
Pour un autre sujet demande d'autres tons.

O vous, dont je foulais les pelouses fleuries,
Il faut donc vous quitter, agréables prairies!
Un site plus sévère appelle mes regards.

Voyez de loin ces rocs confusément épars.
De nos jardins voués à la monotonie
Leur sublime âpreté jadis était bannie.
Depuis qu'enfin le peintre y prescrivant des lois
Sur l'arpenteur timide a repris tous ses droits,
Nos jardins plus hardis de ces effets s'emparent;
Mais de quelque beauté que ces masses les parent,
Si le sol n'offre point ces blocs majestueux,
De la nature en vain rival présomptueux,
L'art en voudrait tenter une infidèle image.
Du haut des vrais rochers, sa demeure sauvage,
La nature se rit de ces rocs contrefaits,
D'un travail impuissant avortons imparfaits.

Loin de ces froids essais qu'un vain effort étale,
Aux champs de Midleton, aux monts de Dovedale,
Whately, je te suis; viens, j'y monte avec toi.
Que je m'y sens saisi d'un agréable effroi!
Tous ces rocs variant leurs gigantesques cimes,
Vers le ciel élancés, roulés dans des abîmes,
L'un par l'autre appuyés, l'un sur l'autre étendus,
Quelquefois dans les airs hardiment suspendus;
Les uns taillés en tours, en arcades rustiques;
Quelques-uns, à travers leurs noirâtres portiques,
Du ciel dans le lointain laissant percer l'azur;
Des sources, des ruisseaux le cours brillant et pur;
Tout rappelle à l'esprit ces magiques retraites,
Ces romantiques lieux qu'ont chantés les poëtes.
Heureux si ces grands traits embellissent vos champs!
Mais dans votre tableau leurs tons seraient tranchans.
C'est là, c'est pour domter leur inculte énergie
Qu'il faut d'un enchanteur le charme et la magie.
Cet enchanteur, c'est l'art; ses charmes sont les bois;
Il parle; les rochers s'ombragent à sa voix,

Et semblent s'applaudir de leur pompe étrangère.
Quand vous ornez ainsi leur sécheresse austère,
Variez bien vos plants; offrez aux spectateurs
Des contrastes de tons, de formes, de couleurs;
Que les plus beaux rochers sortent par intervalles.
N'interromprez-vous point ces masses trop égales ?
Cachez ou découvrez, variez à-la-fois
Les bois par les rochers, les rochers par les bois.

N'avez-vous pas encor, pour former leur parure,
Des arbustes rampans l'errante chevelure ?
J'aime à voir ces rameaux, ces souples rejetons,
Sur leurs arides flancs serpenter en festons;
J'aime à voir leurs fronts nus, et leurs têtes sauvages
Se coiffer de verdure, et s'entourer d'ombrages.
C'est peu. Parmi ces rocs un vallon précieux,
Un terrain moins ingrat vient-il rire à vos yeux ?
Saisissez ce bienfait; déployez à la vue
D'un sol favorisé la richesse imprévue.
C'est un contraste heureux; c'est la stérilité
Qui cède un coin de terre à la fertilité.

Ainsi vous subjuguez leur âpre caractère.

Non qu'il faille toujours les orner pour vous plaire ;
Votre art, qui doit toujours en adoucir l'horreur,
Leur permet quelquefois d'inspirer la terreur.
Lui-même il les seconde. Au bord d'un précipice,
D'une simple cabane il pose l'édifice :
Le précipice encore en paraît agrandi.
Tantôt d'un roc à l'autre il jette un pont hardi.
A leur terrible aspect je tremble, et de leur cime
L'imagination me suspend sur l'abîme.
Je songe à tous ces bruits du peuple répétés,
De voyageurs perdus, d'amans précipités ;
Vieux récits qui, charmant la foule émerveillée,
Des crédules hameaux abrègent la veillée,
Et que l'effroi du lieu persuade un moment.
Mais de ces grands effets n'usez que sobrement;
Notre cœur, dans les champs, à ces rudes secousses
Préfère un calme heureux, des émotions douces.
Moi-même, je le sens, de la cime des monts
J'ai besoin de descendre en mes rians vallons.

Je les ornai de fleurs, les couvris de bocages;
Il est temps que des eaux roulent sous leurs ombrages.
Eh bien! si vos sommets, jadis tout dépouillés,
Sont, grâce à mes leçons, richement habillés,
O rochers! ouvrez-moi vos sources souterraines;
Et vous, fleuves, ruisseaux, beaux lacs, claires fontaines,
Venez, portez partout la vie et la fraîcheur.
Ah! qui peut remplacer votre aspect enchanteur?
De près il nous amuse, et de loin nous invite:
C'est le premier qu'on cherche, et le dernier qu'on quitte.
Vous fécondez les champs; vous répétez les cieux;
Vous enchantez l'oreille, et vous charmez les yeux.
Venez: puissent mes vers, en suivant votre course,
Couler plus abondans encor que votre source,
Plus légers que les vents qui courbent vos roseaux,
Doux comme votre bruit, et pur comme vos eaux!
Et vous qui dirigez ces ondes bienfaitrices,
Respectez leurs penchans, et même leurs caprices.
Dans la facilité de ses libres détours
Voyez l'eau de ses bords embrasser les contours.

De quel droit osez-vous, captivant sa souplesse,
De ses plis sinueux contraindre la mollesse?
Que lui fait tout le marbre où vous l'emprisonnez?
Voyez-vous, les cheveux aux vents abandonnés,
Sans gêne, sans apprêt, sans parure étrangère,
Marcher, courir, bondir la folâtre bergère?
Sa grâce est dans l'aisance et dans la liberté.
Mais au fond d'un serrail contemplez la beauté:
En vain elle éblouit, vainement elle étale
De ses atours captifs la pompe orientale;
Je ne sais quoi de triste, empreint dans tous ses traits,
Décèle la contrainte, et flétrit ses attraits.

Que l'eau conserve donc la liberté qu'elle aime,
Ou changez en beauté son esclavage même.
Ainsi, malgré Morel dont l'éloquente voix
De la simple nature a su plaider les droits,
J'aime ces jeux où l'onde, en des canaux pressée,
Part, s'échappe, et jaillit avec force élancée.
A l'aspect de ces flots qu'un art audacieux
Fait sortir de la terre, et lance jusqu'aux cieux,

L'homme se dit : « C'est moi qui créai ces prodiges ».
L'homme admire son art dans ces brillans prestiges :
Qu'ils soient donc déployés chez les grands et les rois,
Mais, je le dis encor, loin du luxe bourgeois
Dont le jet d'eau honteux, n'osant quitter la terre,
S'élève à peine, et meurt à deux pieds du parterre.

C'est peu : tout doit répondre à ce riche ornement ;
Que tout prenne à l'entour un air d'enchantement.
Persuadez aux yeux que d'un coup de baguette
Une Fée, en passant, s'est fait cette retraite.
Tel j'ai vu de Saint-Cloud le bocage enchanteur ;
L'œil de son jet hardi mesure la hauteur ;
Aux eaux qui sur les eaux retombent et bondissent,
Les bassins, les bosquets, les grottes applaudissent ;
Le gazon est plus verd, l'air plus frais ; des oiseaux
Le chant s'anime au bruit de la chute des eaux ;
Et les bois, inclinant leurs têtes arrosées,
Semblent s'épanouir à ces douces rosées.

Plus simple, plus champêtre, et non moins belle aux yeux,
La cascade ornera de plus sauvages lieux.

De près est admirée, et de loin entendue,
Cette eau toujours tombante et toujours suspendue;
Variée, imposante, elle anime à-la-fois
Les rochers et la terre, et les eaux et les bois.
Employez donc cet art; mais loin l'architecture
De ces tristes gradins, où, tombant en mesure,
D'un mouvement égal, les flots précipités
Jusque dans leur fureur marchent à pas comptés.
La variété seule a le droit de vous plaire.

La cascade d'ailleurs a plus d'un caractère.
Il faut choisir. Tantôt d'un cours tumultueux
L'eau se précipitant dans son lit tortueux,
Court, tombe et rejaillit, retombe, écume et gronde :
Tantôt avec lenteur développant son onde,
Sans colère, sans bruit, un ruisseau doux et pur
S'épanche, se déploie en un voile d'azur.
L'œil aime à contempler ces frais amphithéâtres,
Et l'or des feux du jour sur les nappes bleuâtres,
Et le noir des rochers, et le verd des roseaux,
Et l'éclat argenté de l'écume des eaux.

Consultez donc l'effet que votre art veut produire ;
Et ces flots, toujours prompts à se laisser conduire,
Vont vous offrir, plus lents ou plus impétueux,
Des tableaux gais ou fiers, grands ou voluptueux ;
Tableaux toujours puissans ! Eh ! qui n'a pas de l'onde
Éprouvé sur son cœur l'impression profonde ?
Toujours, soit qu'un courant vif et précipité
Sur des cailloux bondisse avec agilité ;
Soit que sur le limon une rivière lente
Déroule en paix les plis de son onde indolente ;
Soit qu'à travers les rocs un torrent en courroux
Se brise avec fracas, triste ou gai, vif ou doux,
Leur cours excite, appaise, ou menace, ou caresse.
De Vénus, nous dit-on, l'écharpe enchanteresse
Renfermait les amours, et les tendres desirs,
Et la joie, et l'espoir précurseur des plaisirs.
Les eaux sont ta ceinture, ô divine Cybèle !
Non moins impérieuse elle renferme en elle
La gaieté, la tristesse, et le trouble, et l'effroi.
Eh ! qui l'a mieux connu, l'a mieux senti que moi.

Souvent, je m'en souviens, lorsque les chagrins sombres
Que de la nuit encore avaient noircis les ombres,
Accablaient ma pensée et flétrissaient mes sens,
Si d'un ruisseau voisin j'entendais les accens,
J'allais, je visitais ses consolantes ondes;
Le murmure, le frais de ses eaux vagabondes,
Suspendaient mes chagrins, endormaient ma douleur,
Et la sérénité renaissait dans mon cœur.
Tant du doux bruit des eaux l'influence est puissante!

Pour prix de ce bienfait, toi, dont le cours m'enchante,
Ruisseau, permets que l'art, sans trop t'enorgueillir,
T'embellisse à nos yeux, si l'art peut t'embellir.

Un ruisseau siérait mal dans une vaste plaine;
Son lit n'y tracerait qu'une ligne incertaine;
Modestes, au grand jour se montrant à regret,
Ses flots veulent baigner un bocage secret;
Son cours orne les bois; les bois sont ses délices:
Là, je puis à loisir suivre tous ses caprices,
Son embarras charmant, sa pente, ses replis,
Le courroux de ses flots par l'obstacle embellis.

Tantôt dans un lit creux qu'un noir taillis ombrage,
Cachant son onde agreste et sa course sauvage;
Tantôt à plein canal présentant son miroir,
Je le vois sans l'entendre, ou l'entends sans le voir.
Là, ses flots amoureux vont embrasser des îles;
Plus loin, il se sépare en deux ruisseaux agiles,
Qui, se suivant l'un l'autre avec rapidité,
Disputent de vîtesse et de limpidité;
Puis, rejoignant tous deux le lit qui les rassemble,
Murmurent enchantés de voyager ensemble.
Ainsi, toujours errant de détour en détour,
Muet, bruyant, paisible, inquiet tour à tour,
Sous mille aspects divers son cours se renouvelle.

Mais vers ces bords rians la rivière m'appelle.
Dans un champ plus ouvert, noble et pompeux tableau,
Son onde moins modeste en larges nappes d'eau
Roule, des feux du jour au loin étincelante;
Elle laisse au ruisseau sa gaieté pétulante,
Et son inquiétude et ses plis tortueux;
Son lit, en longs courans, des vallons sinueux

Suivra les doux contours et la molle courbure.

Si le ruisseau des bois emprunte sa parure,
La rivière aime aussi que des arbres divers,
Les pâles peupliers, les saules demi-verds,
Ornent souvent son cours. Quelle source féconde
De scènes, d'accidens! Là, j'aime à voir dans l'onde
Se renverser leur cime, et leurs feuillages verds
Trembler du mouvement et des eaux et des airs.
Ici, le flot bruni fuit sous leur voûte obscure;
Là, le jour par filets pènètre leur verdure;
Tantôt dans le courant ils trempent leurs rameaux,
Et tantôt leur racine embarrasse les flots;
Souvent, d'un bord à l'autre étendant leur feuillage,
Ils semblent s'élancer et changer de rivage.
Ainsi, l'arbre et les eaux se prêtent leurs secours:
L'onde rajeunit l'arbre, et l'arbre orne son cours;
Et tous deux, s'alliant sous des formes sans nombre,
Font un échange aimable et de fraîcheur et d'ombre.
Sachez donc les unir; ou si, dans de beaux lieux,
La nature sans vous fit cet hymen heureux,

Respectez-la. Malheur à qui ferait mieux qu'elle !
Tel est, cher Watelet, mon cœur me le rappelle,
Tel est le simple asyle où, suspendant son cours,
Pure comme tes mœurs, libre comme tes jours,
En canaux ombragés la Seine se partage,
Et visite en secret la retraite d'un sage.
Ton art la seconda; non cet art imposteur,
Des lieux qu'il croit orner hardi profanateur;
Digne de voir, d'aimer, de sentir la nature,
Tu traitas sa beauté comme une vierge pure
Qui rougit d'être nue, et craint les ornemens.
Je crois voir le faux goût gâter ces lieux charmans:
Ce moulin, dont le bruit nourrit la rêverie,
N'est qu'un songe importun, qu'une meule qui crie;
On l'écarte. Ces bords doucement contournés,
Par le fleuve lui-même en roulant façonnés,
S'alignent tristement. Au lieu de la verdure
Qui renferme le fleuve en sa molle ceinture,
L'eau dans des quais de pierre accuse sa prison;
Le marbre fastueux outrage le gazon,

Et des arbres tondus la famille captive
Sur ces saules vieillis ose usurper la rive.
Barbares ! arrêtez, et respectez ces lieux !
Et vous, fleuve charmant, vous, bois délicieux,
Si j'ai peint vos beautés, si, dès mon premier âge,
Je me plus à chanter les près, l'onde et l'ombrage,
Beaux lieux, offrez long-temps à votre possesseur
L'image de la paix qui règne dans son cœur.

Au défaut des courans formés par la nature,
L'art pourra vous prêter son heureuse imposture,
Sans doute; mais cet art veut un œil exercé.
Que les flots bien conduits, que leur cours bien tracé,
M'offrent de la rivière un portrait véritable;
Son lit, ses eaux, ses bords, que tout soit vraisemblable.
De ta rivière ainsi le cours fut façonné,
O toi, d'un couple auguste asyle fortuné,
Délicieux Oatlands ! ta plus riche parure,
Ce n'est point ton palais, tes fleurs et ta verdure,
Ni tes vastes lointains, ni cet antre charmant
Qui, d'une nuit arabe offre l'enchantement;

Mais ces superbes eaux qu'en un fleuve factice,
Le goût fit serpenter avec tant d'artifice :
L'œil charmé s'y méprend ; dans ses nombreux détours
De la Tamise encore il croit suivre le cours ;
Et par l'illusion d'une savante optique
Qui confond les lointains dans sa vapeur magique,
D'un vieux pont suspendu sur ce fleuve royal,
Montre de loin la voûte embrassant ton canal :
Tant l'art a de pouvoir, et tant la perspective
Qui prête à vos tableaux sa beauté fugitive,
Par sa douce féerie et ses charmes secrets,
Colorant, approchant, éloignant les objets,
De son brillant prestige embellit les campagnes,
Comble ici les vallons, là baisse les montagnes,
Déguise les objets, les distances, les lieux,
Et, pour les mieux charmer en impose à nos yeux !

Autant que la rivière, en sa molle souplesse,
D'un rivage anguleux redoute la rudesse ;
Autant les bords aigus, les longs enfoncemens,
Sont d'un lac étendu les plus beaux ornemens.

Que la terre tantôt s'avance au sein des ondes,
Tantôt qu'elle ouvre aux flots des retraites profondes;
Et qu'ainsi, s'appelant d'un mutuel amour,
Et la terre et les eaux se cherchent tour-à-tour.
Ces aspects variés amusent votre vue.
  L'œil aime dans un lac une vaste étendue;
Cependant offrez-lui quelques points de repos.
Si vous n'interrompez l'immensité des flots,
Mes yeux sans intérêt glissent sur leur surface.
Ainsi, pour abréger leur insipide espace,
Ou qu'un frais bâtiment, des chaleurs respecté,
Se présente de loin dans les flots répété;
Ou bien faites éclore une île de verdure :
Les îles sont des eaux la plus riche parure ;
Ou relevez leurs bords; ou qu'en bouquets épars
Des masses d'arbres verds arrêtent vos regards.
Par un contraire effet, si vous voulez l'étendre,
Aux bords trop exhaussés ordonnez de descendre;
Ou reculez vos bois, ou commandez que l'eau
Se perde en un bosquet, tourne au pied d'un coteau.

A travers ces rideaux où l'eau fuit et se plonge,
L'imagination la suit et la prolonge.
Ainsi votre œil jouit de ce qu'il ne voit pas;
Ainsi le goût savant prête à tout des appas,
Et des objets qu'il crée, et de ceux qu'il imite,
Resserre, étend, découvre, ou cache la limite.

Du frais miroir des eaux, de leurs nombreux reflets
Sachez aussi connaître et saisir les effets.
Quelle que soit leur forme, étang, lac, ou rivière,
Qu'il soit pour vos bosquets un centre de lumière,
Un foyer éclatant d'où les rayons du jour
Pénètrent doucement dans les bois d'alentour,
Et de l'onde au bocage, et du bocage à l'onde,
Promènent, en jouant, leur lueur vagabonde;
L'œil aime à voir glisser à travers les rameaux
Et leur clarté tremblante et leurs jours inégaux;
Là leur teinte est plus claire, ici plus rembrunie,
Et de leurs doux combats résulte l'harmonie.

Or, maintenant que l'art dans ses jardins pompeux
Insulte à mes travaux, dans mes jardins heureux,

Par-tout respire un air de liberté, de joie;
La pelouse riante à son gré se déploie;
Les bois indépendans relèvent leurs rameaux,
Les fleurs bravent l'équerre; et l'arbre, les ciseaux;
L'onde chérit ses bords; la terre, sa parure;
Tout est beau, simple et grand, c'est l'art de la nature.
Que dis-je? vos travaux sont encore imparfaits;
Ces étangs sont déserts; et ces lacs sont muets.
Eh bien! pour animer leur surface immobile,
L'art vous présente encor plus d'un moyen utile.
Pourquoi sur ces flots morts ne déployez-vous pas
Le flottant appareil des rames et des mâts?
Leur aspect vous amuse, et des barques légères
Votre œil de loin poursuit les traces passagères;
Zéphyre de la toile enfle les plis mouvans,
Et chaque banderole est le jouet des vents.
Faites plus; que la tanche, et la perche, et l'anguille,
Y propagent en paix leur nombreuse famille.
Donnez-leur quelque soin; que, docile à vos lois,
Leur troupe familière accoure à votre voix.

Joignez-y ces oiseaux qui, d'une rame agile,
Navigateurs ailés, fendent l'onde docile;
A leur tête s'avance, et nage avec fierté
Le cygne au cou superbe, au plumage argenté,
Le cygne à qui l'erreur prêta des chants aimables,
Et qui n'eut pas besoin du mensonge des fables;
A sa suite un essaim de ces oiseaux rameurs,
Tous différens de voix, de plumage, de mœurs,
Fend les eaux, bat les airs de ses ailes bruyantes;
Tout jouit, tout s'anime, et les eaux sont vivantes.

Et si des faits anciens, des traits miraculeux,
Des amours, des combats, ou vrais ou fabuleux,
Créés par les romans, ou vivans dans l'histoire,
D'un ruisseau, d'une source ont consacré la gloire;
De leur antique honneur ces flots enorgueillis
par d'heureux souvenirs sont assez embellis.
Quel cœur sans être ému trouverait Aréthuse,
Alphée, ou le Lignon, toi sur-tout, toi Vaucluse!
Vaucluse, heureux séjour, que sans enchantement
Ne peut voir nul poëte, et sur-tout nul amant?

Dans ce cercle de monts qui, recourbant leur chaine,
Nourrissent de leurs eaux ta source souterraine,
Sous la roche voûtée, antre mystérieux,
Où ta Nymphe, échappant aux regards curieux,
Dans un gouffre sans fond cache sa source obscure,
Combien j'aimais à voir ton eau qui, toujours pure,
Tantôt dans son bassin renferme ses trésors,
Tantôt en bouillonnant s'élève, et de ses bords
Versant parmi des rocs ses vagues blanchissantes,
De cascade en cascade au loin réjaillissantes,
Tombe et roule à grand bruit; puis, calmant son courroux,
Sur un lit plus égal répand des flots plus doux;
Et, sous un ciel d'azur, coule, arrose et féconde
Le plus riant vallon qu'éclaire l'œil du monde!
Mais ces eaux, ce beau ciel, ce vallon enchanteur,
Moins que Pétrarque et Laure intéressaient mon cœur.
La voilà donc, disais-je, oui, voilà cette rive
Que Pétrarque charmait de sa lyre plaintive!
Ici Pétrarque à Laure exprimant son amour,
Voyait naître trop tard, mourir trop tôt le jour;

Retrouverai-je encor sur ces rocs solitaires
De leurs chiffres unis les tendres caractères?
Une grotte écartée avait frappé mes yeux;
Grotte sombre, dis-moi si tu les vis heureux,
M'écriais-je! un vieux tronc bordait-il le rivage?
Laure avait reposé sous son antique ombrage:
Je redemandais Laure à l'écho du vallon;
Et l'écho n'avait point oublié ce doux nom.
Par-tout mes yeux cherchaient, voyaient Pétrarque et Laur
Et par eux ces beaux lieux s'embellissaient encore.
　Ah! si dans vos travaux, est toujours respecté
Le lieu par un grand homme autrefois habité,
Combien doit l'être un sol embelli par lui-même!
Dans ces sites fameux, c'est leur maitre qu'on aime.
Eh! qui, du Tusculum de l'orateur romain,
Du Tivoli si cher au Pindare latin,
Aurait osé changer la forme antique et pure?
Tout ornement l'altère, et l'art lui fait injure.
Loin donc l'audacieux qui, pour le corriger,
Profane un lieu célèbre, en voulant le changer!

Le grand homme au tombeau se plaint de cet outrage,
Et les ans seuls ont droit d'embellir son ouvrage.
Gardez donc d'attenter à ces lieux révérés;
Leurs débris sont divins, leurs défauts sont sacrés.
Conservez leurs enclos, leurs jardins, leurs murailles :
Telle on laisse sa rouille au bronze des médailles :
Tel j'ai vu ce Twicknham, dont Pope est créateur;
Le goût le défendit d'un art profanateur;
Et ses maîtres nouveaux, révérant sa mémoire,
Dans l'œuvre de ses mains ont respecté sa gloire.
Ciel! avec quel transport j'ai visité ce lieu,
Dont Mindipe est le maître, et dont Pope est le dieu!
Le plus humble réduit avait pour moi des charmes.
Le voilà ce musée où, l'œil trempé de larmes,
De la tendre Héloïse il soupirait le nom;
Là sa muse évoquait Achille, Agamemnon,
Célébrait Dieu, le monde, et ses lois éternelles,
Ou les règles du goût, ou les cheveux des belles;
Je reconnais l'alcove où, jusqu'à son réveil,
Les doux rêves du sage amusaient son sommeil;

Voici le bois secret, voici l'obscure allée
Où s'échauffait sa verve en beaux vers exhalée :
Approchez, contemplez ce monument pieux,
Où pleurait en silence un fils religieux :
Là, repose sa mère ; et des touffes plus sombres
Sur ce saint mausolée ont redoublé leurs ombres ;
Là du Parnasse anglais le chantre favori
Se fit porter mourant sous son bosquet chéri ;
Et son œil, que déjà couvrait l'ombre éternelle,
Vint saluer encor la tombe maternelle.
Salut, saule fameux que ses mains ont planté !
Hélas ! tes vieux rameaux dans leur caducité
En vain sur leurs appuis reposent leur vieillesse,
Un jour tu périras ; ses vers vivront sans cesse.
Console-toi pourtant ; celui qui, dans ses vers,
D'Homère, le premier, fit ouïr les concerts,
Bienfaiteur des jardins, ainsi que du langage,
Le premier sur les eaux suspendit ton ombrage :
A peine le passant voit ce tronc respecté,
La rame est suspendue, et l'esquif arrêté ;



Approchez, contemplez ce monument pieux
Où pleuroit en silence un fils religieux;

A. Monciau Del.t P.P. Choffard Sculp.t

Et même, en s'éloignant vers ce lieu qu'il adore,
Ses regards prolongés se retournent encore.
Mon sort est plus heureux; par un secret amour
Près de ces bois sacrés j'ai fixé mon séjour.
Eh! comment résister au charme qui m'entraine?
Par plus d'un doux rapport mon penchant m'y ramène.
Le chantre d'Ilion fut embelli par toi;
Virgile, moins heureux, fut imité par moi.
Comme toi, je chéris ma noble indépendance;
Comme toi, des forêts je cherche le silence.
Aussi dans ces bosquets par ta muse habités,
Viennent errer souvent mes regards enchantés:
J'y crois entendre encor ta voix mélodieuse;
J'interroge tes bois, ta grotte harmonieuse;
Je plonge sous sa voûte avec un saint effroi,
Et viens lui demander des vers dignes de toi.
Protège donc ma muse; et si ma main fidelle
Jadis à nos Français te montra pour modèle,
Inspire encor mes chants; c'est toi dont le flambeau
Guida l'art des jardins dans un chemin nouveau:

Ma voix t'en fait l'hommage, et, dans ce lieu champêtre,
Je viens t'offrir les fleurs que toi-même as fait naître.

FIN DU TROISIÈME CHANT.

LES JARDINS,

POËME.

CHANT QUATRIEME.

Non, je ne puis quitter le spectacle des champs.
Eh ! qui dédaignerait ce sujet de mes chants ?
Il inspirait Virgile, il séduisait Homère,
Homère, qui d'Achille a chanté la colère,
Qui nous peint la terreur attelant ses coursiers,
Le vol sifflant des dards, le choc des boucliers.
Le trident de Neptune ébranlant les murailles,
Se plaît à rappeler, au milieu des batailles,
Les bois, les prés, les champs ; et de ces frais tableaux
Les riantes couleurs délassent ses pinceaux ;

Et lorsque, pour Achille, il prépare des armes,
S'il y grave d'abord les siéges, les alarmes,
Le vainqueur tout poudreux, le vaincu tout sanglant,
Sa main trace bientôt, d'un burin consolant,
La vigne, les troupeaux, les bois, les pâturages:
Le héros se revêt de ces douces images,
Part, et porte à travers les affreux bataillons
L'innocente vendange et les riches moissons.
Chantre divin, je laisse à tes muses altières
Le soin de diriger ces phalanges guerrières;
Diriger les jardins est mon paisible emploi.
Déjà le sol docile a reconnu ma loi;
Des gazons l'ont couvert; et, de sa main vermeille,
Flore sur leur tapis a versé sa corbeille;
Des bois ont couronné les rochers et les eaux.
Maintenant, pour jouir de ces brillans tableaux,
Dans ces champs découverts, sous ces obscures voûtes,
D'agréables sentiers vont me frayer des routes.
Des scènes à ma voix naîtront de toutes parts;
Pour les orner enfin j'y conduirai les arts;

Et le ciseau divin, la noble architecture,
Vont de ces lieux charmans achever la parure.

Les sentiers, de nos pas guides ingénieux,
Doivent, en les montrant, nous embellir ces lieux.
Dans vos jardins naissans je défends qu'on les trace.
Dans vos plants achevés l'œil choisit mieux leur place :
Vers les plus beaux aspects sachez les diriger;
Voyez, lorsque vous-même, aux yeux de l'étranger,
Vous montrez vos travaux, votre art avec adresse
Va chercher ce qui plaît, évite ce qui blesse,
Lui découvre en passant des sites enchantés,
Lui réserve au retour de nouvelles beautés,
De surprise en surprise, et l'amuse et l'entraîne,
D'une scène qui fuit fait naître une autre scène;
Et toujours remplissant ou piquant son desir,
Souvent, pour l'augmenter, diffère son plaisir.
Eh bien, que vos sentiers vous imitent vous-même.

Dans leurs formes encor fuyez tout vain systême,
Enfant du mauvais goût, par la mode adopté.
La mode règne aux champs, ainsi qu'à la cité.

Quand, de leur symmétrique et pompeuse ordonnance,
Les jardins d'Italie eurent charmé la France,
Tout de cet art brillant fut prompt à s'éblouir :
Pas un arbre au cordeau n'osa désobéir;
Tout s'aligna. Partout, en deux rangs étalées,
S'alongèrent sans fin d'éternelles allées.
Autre temps, autre goût. Enfin, le parc anglais
D'une beauté plus libre avertit le Français;
Dès lors on ne vit plus que lignes ondoyantes,
Que sentiers tortueux, que routes tournoyantes.
Lassé d'errer, envain le terme est devant moi;
Il faut encore errer, serpenter malgré soi,
Et maudissant vingt fois votre importune adresse,
Suivre sans cesse un but qui recule sans cesse.
Évitez ces excès; tout excès dure peu.
De ces sentiers divers chaque genre a son lieu :
L'un conduit aux aspects, dont la grandeur frappante
De loin fixe mes yeux et nourrit mon attente;
L'autre m'égarera dans ces réduits secrets
Qu'un art mystérieux semble voiler exprès :

Mais rendez naturel ce dédale factice,
Qu'il ait l'air du besoin, et non pas du caprice ;
Que divers accidens rencontrés dans son cours,
Les bois, les eaux, le sol, commandent ces détours.
Dans leur forme j'exige une heureuse souplesse ;
Des longs alignemens si je hais la tristesse,
Je hais bien plus encor le cours embarrassé
D'un sentier qui, pareil à ce serpent blessé,
En replis convulsifs sans cesse s'entrelace,
De détours redoublés m'inquiète, me lasse ;
Et sans variété, brusque et capricieux,
Tourmente, et le terrein, et mes pas, et mes yeux.

Il est des plis heureux, des courbes naturelles,
Dont les champs quelquefois vous offrent des modèles ;
La route de ces chars, la trace des troupeaux
Qui, d'un pas négligent regagnent les hameaux,
La bergère indolente, et qui, dans les prairies,
Semble suivre au hasard ses tendres rêveries,
Vous enseignent ces plis mollement onduleux.
Loin donc de vos sentiers les contours anguleux ;

Sur-tout, quand vers le but un long détour nous mène,
Songez que le plaisir doit racheter la peine.

Des poëtes fameux osez imiter l'art;
Si leur muse, en marchant, se permet un écart,
Ce détour me rit plus que le chemin lui-même;
C'est Nisus défendant Euryale qu'il aime;
C'est au tombeau d'Hector son Andromaque en pleurs:
Qu'ainsi votre art m'égare en de douces erreurs.
Des plus rians objets égayez le passage,
Et qu'au terme arrivés, votre art nous dédommage
Par d'aimables aspects, de riches ornemens,
De ce vivant poëme épisodes charmans.
Ici, vous m'offrirez des antres verds et sombres,
Qu'habitent la fraîcheur, le silence et les ombres;
L'imagination y devance les yeux:
Plus loin, c'est un beau lac qui réfléchit les cieux;
Tantôt, dans le lointain, confuse et fugitive,
Se déploie une immense et noble perspective;
Quelquefois un bosquet riant, mais recueilli,
Par la nature et vous richement embelli,

Plein d'ombres et de fleurs, et d'un luxe champêtre,
Semble dire : « Arrêtez ! où pouvez-vous mieux être ? »
Soudain la scène change; au lieu de la gaité,
C'est la mélancolie et la tranquillité;
C'est le calme imposant des lieux où sont nourries
La méditation, les longues rêveries.
Là, l'homme avec son cœur revient s'entretenir,
Médite le présent, plonge dans l'avenir,
Songe aux biens, songe aux maux épars dans sa carrière;
Quelquefois rejetant ses regards en arrière,
Se plaît à distinguer, dans le cercle des jours,
Ce peu d'instans, hélas ! et si chers, et si courts,
Ces fleurs dans un désert, ces temps où le ramène
Le regret du bonheur et même de la peine.

Craignez donc d'imiter ces froids décorateurs
Qui ne veulent jamais que des objets flatteurs;
Jamais rien de hardi dans leurs froids paysages,
Par-tout de frais berceaux et d'élégans bocages,
Toujours des fleurs, toujours des festons; c'est toujours
Ou le temple de Flore, ou celui des Amours :

Leur gaîté monotone à la fin m'importune.
Mais vous, osez sortir de la route commune;
Inventez, hasardez des contrastes heureux;
Des effets opposés peuvent s'aider entre eux.
Imitez Le Poussin : aux fêtes bocagères,
Il nous peint les bergers et les jeunes bergères,
Les bras entrelacés, dansant sous des ormeaux,
Et près d'eux une tombe où sont écrits ces mots :
Et moi je fus aussi pasteur dans l'Arcadie.
Ce tableau des plaisirs, du néant de la vie,
Semble dire : « Mortels, hâtez-vous de jouir;
» Jeux, danses et bergers, tout va s'évanouir ».
Et dans l'ame attendrie, à la vive allégresse
Succède par degrés une douce tristesse.

Imitez ces effets; en de rians tableaux
Ne craignez point d'offrir des urnes, des tombeaux;
D'offrir de vos douleurs le monument fidèle.
Eh! qui n'a pas pleuré quelque perte cruelle?
Loin d'un monde léger, venez donc à vos pleurs,
Venez associer, les bois, les eaux, les fleurs.

Tout devient un ami pour les ames sensibles ;
Déjà pour l'embrasser de leurs ombres paisibles
Se penchent sur la tombe, objet de vos regrets,
L'if, le sombre sapin; et toi, triste cyprès,
Fidèle ami des morts, protecteur de leur cendre,
Ta tige, chère au cœur mélancolique et tendre,
Laisse la joie au myrte et la gloire au laurier;
Tu n'es point l'arbre heureux de l'amant, du guerrier,
Je le sais, mais ton deuil compatit à nos peines.

Dans tous ces monumens point de recherches vaines.
Pouvez-vous allier, dans ces objets touchans,
L'art avec la douleur, le luxe avec les champs ?
Sur-tout ne feignez rien. Loin ce cercueil factice,
Ces urnes sans douleur, que plaça le caprice ;
Loin ces vains monumens d'un chien ou d'un oiseau :
C'est profaner le deuil, insulter au tombeau.

Ah ! si d'aucun ami vous n'honorez la cendre,
Voyez sous ces vieux ifs la tombe où vont descendre
Ceux qui, courbés pour vous sur des sillons ingrats,
Au sein de la misère espèrent le trépas.

Rougiriez-vous d'orner leurs humbles sépultures ?
Vous n'y pouvez graver d'illustres aventures,
Sans doute. Depuis l'aube, ou le coq matinal
Des rustiques travaux leur donne le signal,
Jusques à la veillée, où leur jeune famille
Environne avec eux le sarment qui pétille,
Dans les mêmes travaux roulent en paix leurs jours ;
Des guerres, des traités n'en marquent point le cours :
Naître, souffrir, mourir, c'est toute leur histoire.
Mais leur cœur n'est point sourd au bruit de leur mémoire.
Quel homme vers la vie, au moment du départ,
Ne se tourne, et ne jette un triste et long regard,
A l'espoir d'un regret ne sent pas quelque charme ;
Et des yeux d'un ami n'attend pas quelque larme ?
Pour consoler leur vie honorez donc leur mort.
Celui qui, de son rang faisant rougir le sort,
Servit son Dieu, son Roi, son pays, sa famille,
Qui grava la pudeur sur le front de sa fille,
D'une pierre moins brute honorez son tombeau ;
Tracez-y ses vertus, et les pleurs du hameau :

Qu'on y lise : *Ci gît le bon fils, le bon père,*
Le bon époux. Souvent un charme involontaire
Vers ces enclos sacrés appellera vos yeux.
Et toi qui vins chanter sous ces arbres pieux,
Avant de les quitter, muse, que ta guirlande
Demeure à leurs rameaux suspendue en offrande.
Que d'autres dans leurs vers célèbrent la beauté;
Que leur muse, toujours ivre de volupté,
Ne se montre jamais qu'un myrthe sur la tête,
Qu'avec ses chants de joie, et ses habits de fête;
Toi, tu dis au tombeau des chants consolateurs,
Et ta main la première y jeta quelques fleurs.

Revenons, il est temps, sous de plus gais ombrages.
L'architecture encore au fond de ces bocages
M'attend pour les orner d'édifices charmans.
Ce ne sont plus du deuil les tristes monumens;
Ce sont d'heureux réduits, dont la riche parure,
D'arbres environnée, embellit leur verdure.
Mais j'en permets l'usage, et j'en proscris l'abus.
Bannissez des jardins tout cet amas confus

D'édifices divers, prodigués par la mode,
Obélisque, rotonde, et kiosk, et pagode,
Ces bâtimens romains, grecs, arabes, chinois,
Chaos d'architecture et sans but et sans choix,
Dont la profusion stérilement féconde
Enferme en un jardin les quatre parts du monde.

Dans Stow, je l'avouerai, l'art plus judicieux
Et choisit mieux leur forme, et les disposa mieux;
Je crois, en admirant leur pompe enchanteresse,
Ou voyager dans Rome, ou parcourir la Grèce.
Mais les Grecs, les Romains, et les âges passés,
Seuls dans ces grands travaux ne sont pas retracés;
Non, ces lieux embellis par vous, par vos ancêtres,
O couple vertueux! me parlent de leurs maîtres;
Ces murs que la concorde honore de son nom,
De votre heureux himen me montrent l'union;
Qui peut voir, sans songer à vos vertus publiques,
Ce monument sacré des vertus politiques?
Salut, temple des arts, temple de l'amitié...
Mais quoi! je n'y vois point l'autel de la pitié!

Qui pourtant mieux que vous connut sa douce flamme ?
Ah ! s'il n'est dans ces lieux, son temple est dans notre ame.
En vain cet Élysée, aimable et doux abri,
Croit être du bonheur le séjour favori ;
Il n'est point confiné dans ce riant asyle,
Il vous suit aux hameaux, à la cour, à la ville ;
Et faisant des heureux sans craindre des ingrats,
L'Elysée est partout où s'adressent vos pas.
Quels que soient leur grandeur, leur nombre, leur figure,
Des bâtimens divers que la forme soit pure.
N'y cherchez pas non plus un oisif ornement ;
Et sous l'utilité déguisez l'agrément.

La ferme, le trésor, le plaisir de son maître,
Réclamera d'abord sa parure champêtre.
Que l'orgueilleux château ne la dédaigne pas ;
Il lui doit sa richesse ; et ses simples appas
L'emportent sur son luxe, autant que l'art d'Armide
Cède au souris naïf d'une vierge timide.
La ferme ! A ce nom seul, les moissons, les vergers,
Le règne pastoral, les doux soins des bergers,

Ces biens de l'âge d'or, dont l'image chérie
Plut tant à mon enfance, âge d'or de la vie,
Réveillent dans mon cœur mille regrets touchans.
Venez, de vos oiseaux j'entends déjà les chants;
J'entends rouler les chars qui traînent l'abondance
Et le bruit des fléaux qui tombent en cadence.

Ornez donc ce séjour; mais, absurde à grand frais,
N'allez pas ériger une ferme en palais.
Élégante à-la-fois et simple dans son style,
La ferme est aux jardins ce qu'aux vers est l'ydille.

Ah! par les dieux des champs, que le luxe effronté
De ce modeste lieu soit toujours rejeté.
N'allez pas déguiser vos pressoirs et vos granges.
Je veux voir l'appareil des moissons, des vendanges;
Que le crible, le van, où le froment doré
Bondit avec la paille et retombe épuré,
La herse, les traineaux, tout l'attirail champêtre,
Sans honte à mes regards osent ici paraître;
Sur-tout des animaux que le tableau mouvant
Au-dedans, au-dehors, lui donne un air vivant.

Ce n'est plus du château la parure stérile,
La grâce inanimée, et la pompe immobile;
Tout vit, tout est peuplé dans ces murs, sous ces toits.
Que d'oiseaux différens et d'instinct et de voix,
Habitans sous l'ardoise, ou la tuile ou le chaume,
Famille, nation, république, royaume,
M'occupent de leurs mœurs, m'amusent de leurs jeux!
A leur tête est le coq, père, amant, chef heureux,
Qui, roi sans tyrannie, et sultan sans mollesse,
A son sérail ailé prodiguant sa tendresse,
Aux droits de la valeur joint ceux de la beauté,
Commande avec douceur, caresse avec fierté,
Et fait pour les plaisirs, et l'empire et la gloire,
Aime, combat, triomphe, et chante sa victoire.
Vous aimerez à voir leurs jeux et leurs combats,
Leurs haines, leurs amours, et jusqu'à leurs repas:
La corbeille à la main, la sage ménagère
A peine a reparu; la nation légère,
Du sommet de ses tours, du penchant de ses toits,
En tourbillons bruyans descend tout à-la-fois;

La foule avide en cercle autour d'elle se presse;
D'autres, toujours chassés et revenant sans cesse,
Assiégent la corbeille, et jusque dans la main,
Parasites hardis, viennent ravir le grain.

Soignez donc, protégez ce peuple domestique;
Que leur logis soit sain, et non pas magnifique.
Que leur font des réduits richement décorés,
Le marbre des bassins, les grillages dorés?
Un seul grain de millet leur plairait davantage.
La Fontaine l'a dit. O véritable sage!
La Fontaine, c'est toi qu'il faudrait en ces lieux;
Chantre heureux de l'instinct, ils t'inspireraient mieux;
Le paon, fier d'étaler l'iris qui le décore,
Du dindon rengorgé l'orgueil plus sot encore,
Pourraient à nos dépens égayer ton pinceau:
Là, de tes deux pigeons tu verrais le tableau,
Et deux coqs amoureux, à la discorde en proie,
Te feraient dire encore: « Amour! tu perdis Troie ».
Ainsi nous plaît la ferme, et son air animé.

Dans cet autre réduit quel peuple renfermé

De ses cris inconnus a frappé mes oreilles ?
Là sont des animaux, étrangères merveilles ;
Là, dans un doux exil vivent emprisonnés
Quadrupèdes, oiseaux, l'un de l'autre étonnés.
N'allez pas rechercher les espèces bizarres ;
Préférez les plus beaux, et non pas les plus rares ;
Offrez-nous ces oiseaux qui, nés sous d'autres cieux ;
Favoris du soleil, brillent de tous ses feux,
L'or pourpré du faisan, l'émail de la pintade ;
Logez plus richement ces oiseaux de parade,
Eux-mêmes sont un luxe ; et puisque leur beauté
Rachète à vos regards leur inutilité :
De ces captifs brillans que les prisons soient belles.
Sur-tout ne m'offrez point ces animaux rebelles
De qui l'orgueil s'indigne et languit dans nos fers.
Eh ! quel œil sans regret peut voir le roi des airs,
L'aigle, qui se jouait au milieu de l'orage,
Oublier aujourd'hui dans une indigne cage
La fierté de son vol et l'éclair de ses yeux ?
Rendez-lui le soleil et la voûte des cieux ;

Un être dégradé ne peut jamais nous plaire.

Tandis que, déployant leur parure étrangère,
Ces hôtes différens semblent briguer mon choix,
Mon odorat charmé m'appelle sous ces toits
Où, de même exilés et ravis à leur terre,
D'étrangers végétaux habitent sous le verre:
Entourez d'un air doux ces frêles rejetons;
Mais, vainqueur des climats, respectez les saisons;
Ne forcez point d'éclore, au sein de la froidure,
Des biens qu'à d'autres temps destinait la nature;
Laissez aux lieux flétris par des hivers constans
Ces fruits d'un faux été, ces fleurs d'un faux printemps;
Et lorsque le soleil va mûrir vos richesses,
Sans forcer ses présens, attendez ses largesses.

Mais j'aime à voir ces toits, ces abris transparens
Receler des climats les tributs différens,
Cet asyle enhardir le jasmin d'Ibérie,
La pervenche frileuse oublier sa patrie,
Et le jaune ananas, par ces chaleurs trompé,
Vous livrer de son fruit le trésor usurpé.

Tel nous plaît Trianon ; tel Paris nous étale
De deux mondes rivaux la pompe végétale.
Tel, formant une cour à l'épouse des rois,
Kiow des plants étrangers a rassemblé le choix ;
A ces sujets nouveaux leur reine vient sourire ;
Chacun, comme Albion, bénit son doux empire,
Et, retrouvant ici son climat, sa saison,
Pardonne son exil, et chérit sa prison.

Motivez donc toujours vos divers édifices,
Des animaux, des fleurs, agréables hospices.
Combien d'autres encore, adoptés par les lieux,
Approuvés par le goût, peuvent charmer nos yeux ?
Sous ces saules que baigne une onde salutaire
Je placerais du bain l'asyle solitaire ;
Plus loin une cabane où règne la fraîcheur,
Offrirait les filets et la ligne au pêcheur.

Vous voyez de ce bois la douce solitude ;
J'y consacre un asyle aux muses, à l'étude.
Dans ce majestueux et long enfoncement
J'ordonne un obélisque, auguste monument ;

Il s'élève, et j'écris sur la pierre attendrie :
A nos braves marins mourans pour la patrie.
Quelques pleurs, en passant, s'échappent de vos yeux.
  La-haut, c'est une tour où l'art ingénieux
Élève et fait jouer ces tablettes parlantes,
Qui, des faits confiés à leurs feuilles mouvantes,
Se transmettent dans l'air les rapides signaux.
Indignée à l'aspect de ces courriers nouveaux,
La déesse aux cent yeux, aux cent voix infidèles,
A brisé sa trompette, et replié ses ailes.
  Ainsi vos bâtimens, vos asyles divers
Ne seront point oisifs, ne seront point déserts.
Au site assortissez leur figure, leur masse;
Que chacun avec goût établi dans sa place,
Jamais trop resserré, jamais trop étendu,
Laisse briller la scène, et n'y soit point perdu.
  Sachez ce qui convient ou nuit au caractère.
Un réduit écarté, dans un lieu solitaire,
Peint mieux la solitude encore et l'abandon.
Montrez-vous donc fidèle à chaque expression ;

N'allez pas au grand jour offrir un hermitage ;
Ne cachez point un temple au fond d'un bois sauvage ;
Un temple veut paraître au penchant d'un coteau ;
Son site aérien répand dans le tableau
L'éclat, la majesté, le mouvement, la vie ;
Je crois voir un aspect de la belle Ausonie.

Par un contraire effet vous cacherez au jour
L'asyle du silence, ou celui de l'amour :
Ainsi de Radzivil se dérobe le temple ;
L'œil de loin le devine, et de près le contemple
Dans son île charmante, abri voluptueux.
Là, tout est frais, riant, simple, majestueux :
Au-dedans, un jour doux, le calme, le mystère,
Les traits chéris du dieu qu'en secret on révère :
Au-dehors, les parfums de cent vases divers
En nuage odorant exhalés dans les airs ;
Ce beau lac dont l'azur réfléchit son portique ;
Ces restes d'un vieux temple, et cette voûte antique
Qui voit d'heureux troupeaux dormir aux mêmes lieux
Où leur sang autrefois eût coulé pour les dieux ;

L'heureuse allégorie, et la fable et l'histoire,
Tout ce qui plaît aux yeux, et parle à la mémoire,
La nature et les arts, le génie et le goût,
Tout sert à l'embellir; lui-même embellit tout.
Heureux quand Radzivil daigne en orner les fêtes,
Et vient au dieu du temple assurer des conquêtes!
Telle est des bâtimens la grâce et la beauté.

Mais de ces monumens la brillante gaîté,
Et leur luxe moderne, et leur fraîche jeunesse,
D'un auguste débris valent-ils la vieillesse?
L'aspect désordonné de ces grands corps épars,
Leur forme pittoresque, attachent les regards;
Par eux le cours des ans est marqué sur la terre;
Détruits par les volcans, ou l'orage ou la guerre,
Ils instruisent toujours, consolent quelquefois
Ces masses qui du temps sentent aussi le poids,
Enseignent à céder à ce commun ravage,
A pardonner au sort. Telle jadis Carthage
Vit sur ses murs détruits Marius malheureux;
Et ces deux grands débris se consolaient entre eux.

Liez donc à vos plans ces vénérables restes.
Et toi qui, m'égarant dans ces sites agrestes,
Bien loin des lieux frayés, des vulgaires chemins,
Par des sentiers nouveaux guides l'art des jardins,
O sœur de la Peinture, aimable Poésie,
A ces vieux monumens viens redonner la vie;
Viens présenter au goût ces riches accidens,
Que de ses lentes mains a dessiné le temps.

Tantôt c'est une antique et modeste chapelle,
Saint asyle où jadis, dans la saison nouvelle,
Vierges, femmes, enfans, sur un rustique autel
Venaient, pour les moissons, implorer l'Éternel;
Un long respect consacre encore ces ruines;
Tantôt c'est un vieux fort qui, du haut des collines,
Tyran de la contrée, effroi de ses vassaux,
Portait jusques au ciel l'orgueil de ses créneaux;
Qui, dans ces temps affreux de discorde et d'alarmes,
Vit les grands coups de lance et les nobles faits d'armes
De nos preux chevaliers, des Baïards, des Henris;
Aujourd'hui la moisson flotte sur ses débris.

Ces débris, cette mâle et triste architecture
Qu'environne une fraîche et riante verdure ;
Ces angles, ces glacis, ces vieux restes de tours
Où l'oiseau couve en paix le fruit de ses amours,
Et ces troupeaux peuplant ces enceintes guerrières,
Et l'enfant qui se joue où combattaient ses pères ;
Saisissez ce contraste, et déployez aux yeux
Ce tableau doux et fier, champêtre et belliqueux.

Plus loin, une abbaye antique, abandonnée,
Tout-à-coup s'offre aux yeux de bois environnée.
Quel silence ! C'est là qu'amante du désert
La Méditation avec plaisir se perd
Sous ces portiques saints, où des vierges austères
Jadis, comme ces feux, ces lampes solitaires
Dont les mornes clartés veillent dans le saint lieu,
Pâles, veillaient, brûlaient, se consumaient pour Dieu.
Le saint recueillement, la paisible innocence
Semble encor de ces lieux habiter le silence ;
La mousse de ces murs, ce dôme, cette tour,
Les arcs de ce long cloître impénétrable au jour,

Les degrés de l'autel usés par la prière ,
Ces noirs vitraux , ce sombre et profond sanctuaire
Où peut-être des cœurs , en secret malheureux ,
A l'inflexible autel se plaignaient de leurs nœuds ,
Et pour des souvenirs encor trop pleins de charmes
A la religion dérobaient quelques larmes ;
Tout parle , tout émeut dans ce séjour sacré :
Là , dans la solitude en rêvant égaré ,
Quelquefois vous croirez , au déclin d'un jour sombre ,
D'une Héloïse en pleurs entendre gémir l'ombre.

Mettez donc à profit ces restes révérés ,
Augustes ou touchans , profanes ou sacrés.
Mais loin ces monumens dont la ruine feinte
Imite mal du temps l'inimitable empreinte ,
Tous ces temples anciens récemment contrefaits ,
Ces restes d'un château qui n'exista jamais ,
Ces vieux ponts nés d'hier , et cette tour gothique
Ayant l'air délabré sans avoir l'air antique ,
Artifice à-la-fois impuissant et grossier :
Je crois voir cet enfant , tristement grimacier ,

Qui, jouant la vieillesse et ridant son visage,
Perd, sans paraître vieux, les grâces du jeune âge.
Mais un débris réel intéresse mes yeux;
Jadis contemporain de nos simples aïeux,
J'aime à l'interroger, je me plais à le croire;
Des peuples et des temps il me redit l'histoire;
Plus ces temps sont fameux, plus ces peuples sont grands,
Et plus j'admirerai ces restes imposans.

O champs de l'Italie! ô campagnes de Rome!
Où dans tout son orgueil gît le néant de l'homme:
C'est là que des aspects fameux par de grands noms,
Pleins de grands souvenirs et de hautes leçons,
Vous offrent ces objets, trésors des paysages.
Voyez de toutes parts comment le cours des âges
Dispersant, déchirant de précieux lambeaux,
Jetant temple sur temple, et tombeaux sur tombeaux,
De Rome étale au loin la ruine immortelle;
Ces portiques, ces arcs, où la pierre fidèle
Garde du peuple-roi les exploits éclatans;
Leur masse indestructible a fatigué le temps:

Des fleuves suspendus ici mugissait l'onde,
Sous ces portes passaient les dépouilles du monde;
Partout confusément dans la poussière épars,
Les thermes, les palais, les tombeaux des Césars;
Tandis que de Virgile, et d'Ovide, et d'Horace,
La douce illusion nous montre encor la trace.
Heureux, cent fois heureux l'artiste des jardins,
Dont l'art peut s'emparer de ces restes divins!
Déjà la main du temps sourdement le seconde,
Déjà sur les grandeurs de ces maîtres du monde
La nature se plaît à reprendre ses droits.
Au lieu même où Pompée, heureux vainqueur des rois,
Étalait tant de faste, ainsi qu'au jour d'Évandre,
La flûte des bergers revient se faire entendre.
Voyez rire ces champs au laboureur rendus,
Sur ces combles tremblans ces chevreaux suspendus,
L'orgueilleux obélisque au loin couché sur l'herbe,
L'humble ronce embrassant la colonne superbe;
Ces forêts d'arbrisseaux, de plantes, de buissons,
Montant, tombant en grappe, en touffes, en festons,

Par le souffle des vents semés sur ces ruines ;
Le figuier, l'olivier, de leurs faibles racines
Achèvent d'ébranler l'ouvrage des Romains ;
Et la vigne flexible, et le lierre aux cent mains,
Autour de ces débris rampant avec souplesse,
Semblent vouloir cacher ou parer leur vieillesse.

Mais si vous n'avez pas ces restes renommés,
N'avez-vous pas du moins ces bronzes animés,
Et ces marbres vivans, déités des vieux âges,
Où l'art seul fut divin et força les hommages ?

Je sais qu'un goût sévère a voulu des jardins
Exiler tous ces dieux des Grecs et des Romains.
Et pourquoi ? Dans Athène et dans Rome nourrie,
Notre enfance a connu leur riante féerie ;
Ces dieux n'étaient-ils pas laboureurs et bergers ?
Pourquoi donc leur fermer vos bois et vos vergers ?
Sans Pomone vos fruits oseront-ils éclore ?
De l'empire des fleurs pouvez-vous chasser Flore ?
Ah ! que ces dieux toujours enchantent nos regards !
L'idolâtrie encore est le culte des arts :

Mais que l'art soit parfait ; loin des jardins qu'on chasse
Ces dieux sans majesté, ces déesses sans grâce.
A chaque déité choisissez son vrai lieu ;
Qu'un dieu n'usurpe pas les droits d'un autre dieu ;
Laissez Paon dans les bois. D'où vient que ces Naïades,
Que ces Tritons à sec se mêlent aux Driades ?
Pourquoi ce Nil en vain couronné de roseaux,
Et dont l'urne poudreuse est l'abri des oiseaux ?
Otez-moi ces lions et ces tigres sauvages ;
Ces monstres me font peur, même dans leurs images :
Et ces tristes Césars, cent fois plus monstres qu'eux,
Aux portes des bosquets sentinelles affreux,
Qui, tout hideux d'effroi, de soupçons et de crimes,
Semblent encor de l'œil désigner leurs victimes :
De quel droit s'offrent-ils dans ce riant séjour ?
Montrez-moi des mortels plus chers à notre amour ;
En des lieux consacrés à leur apothéose,
Créez un Élysée où leur ombre repose ;
Loin des profanes yeux, dans des vallons couverts
De lauriers odorans, de myrtes toujours verds,

En marbre de Paros offrez-nous leurs images ;
Qu'une eau lente se plaise à baigner ces bocages,
Et qu'aux ombres du soir, mêlant un jour douteux,
Diane aux doux rayons soit l'astre de ces lieux :
Leur tranquille beauté sous ces dais de verdure,
De ces marbres chéris la blancheur tendre et pure ;
Ces grands hommes, leur calme et simple majesté ;
Cette eau silencieuse, image du Léthé,
Qui semble, pour leurs cœurs exempts d'inquiétude,
Rouler l'oubli des maux et de l'ingratitude ;
Ce bois, ce jour mourant sous leur ombrage épais ;
Tout des mânes heureux y respire la paix.
Vous donc n'y consacrez que des vertus tranquilles.
Loin tous ces conquérans en ravages fertiles ;
Comme ils troublaient le monde, ils troubleraient ces lieux.
Placez-y les amis des hommes et des dieux,
Ceux qui, par des bienfaits, vivent dans la mémoire,
Ces rois dont leurs sujets n'ont point pleuré la gloire.
Montrez-y Fénélon à notre œil attendri ;
Que Sully s'y relève embrassé par Henri.

Donnez des fleurs, donnez; j'en couvrirai ces sages
Qui, dans un noble exil, sur des lointains rivages,
Cherchaient et répandaient les arts consolateurs.
Toi sur-tout, brave Cook, qui, cher à tous les cœurs,
Unis par les regrets la France et l'Angleterre;
Toi qui, dans ces climats où le bruit du tonnerre
Nous annonçait jadis Triptolème nouveau,
Apportais le coursier, la brebis, le taureau,
Le soc cultivateur, les arts de ta patrie,
Et des brigands d'Europe expiais la furie;
Ta voile, en arrivant, leur annonçait la paix;
Et ta voile, en partant, leur laissait des bienfaits.
Reçois donc ce tribut d'un enfant de la France.
Et que fait son pays à ma reconnaissance?
Ses vertus en ont fait notre concitoyen.
Imitons notre roi, digne d'être le sien.
Hélas! de quoi lui sert que deux fois son audace
Ait vu des cieux brûlans, fendu des mers de glace;
Que des peuples, des vents, des ondes révéré,
Seul sur des vastes mers son vaisseau fût sacré;

Que pour lui seul la guerre oubliât ses ravages ?
L'ami des arts, hélas ! meurt en proie aux sauvages.
Aux bords d'une eau limpide, en des bosquets fleuris,
Mêlez donc son image à ces bustes chéris ;
Et que son doux aspect, ses malheurs, et vos larmes,
A ces lieux enchantés prêtent encor des charmes.

Mais c'est peu d'enseigner l'art d'embellir les champs,
Il faut les faire aimer ; et peut-être en mes chants,
Bien mieux qu'un froid précepte, une histoire touchante
Rendra plus chers encor les travaux que je chante.
Ces doux soins qui du sage occupent les loisirs,
Quelquefois les rois même ont goûté leurs plaisirs.
C'est toi que j'en atteste, ô vieillard magnanime !
Toi, né du sang royal, modeste Abdolonyme.
Obscur et retiré dans son paisible enclos,
Entre son doux travail, et son heureux repos,
Le vieillard oubliait le sang qui le fit naître ;
Nul séjour n'égalait sa demeure champêtre ;
D'un côté, c'est Sidon, et son port, et ses mers ;
De l'autre, du Liban les cèdres toujours verds,

Dont les sommets pompeux, disposés en étage,
Levaient cime sur cime, ombrage sur ombrage;
Au flanc de la montagne, un fertile coteau,
Vêtu d'un verd tapis, s'étendait en plateau,
Et de là deux filets d'une onde crystalline
Tombaient en murmurant le long de la colline;
Au centre du jardin, vers le soleil naissant,
Un vallon fortuné se courbait en croissant,
Zone délicieuse, en tout temps ignorée
Et du midi brûlant et du fougueux Borée;
Dans le fond les sapins, les cyprès fastueux,
En cercle dessinaient leurs troncs majestueux;
Mille arbustes divers y versaient sans blessure
Le nard le plus parfait, la myrre la plus pure;
Au-devant, on voyait déployant son trésor,
Le citron, orgueilleux de son écorce d'or,
Et la rouge grenade, et la figue mielleuse,
Et du riche palmier la datte savoureuse;
Autour, quelques rochers, du marbre le plus pur,
Veinés d'or et d'argent, et de pourpre et d'azur,

Charmaient plus ses regards dans leurs masses rustiques
Que ceux dont l'art jadis décorait ses portiques ;
Sur leurs flancs ondoyaient des arbrisseaux en fleurs,
Différens de parfums, de formes, de couleurs ;
La rose les parait, et sur une onde pure
De vieux saules penchaient leur longue chevelure :
Plus loin c'est un troupeau qui, content sous ses lois,
Lui peignait l'origine et les devoirs des rois.
Les premiers souverains furent pasteurs des hommes,
Se disait-il souvent ; mais, dans l'âge où nous sommes,
Quels sages enviraient ces illustres dangers ?
Il disait, et content du sceptre des bergers,
Il soignait tour-à-tour ses troupeaux et ses plantes ;
Son fils le secondait de ses mains innocentes.
L'un est majestueux encore en son déclin ;
Sa barbe en flots d'argent se répand sur son sein ;
Sur son teint vigoureux une mâle vieillesse
N'a point décoloré les fleurs de la jeunesse ;
Sa marche est assurée, et son auguste front
Du temps et du malheur semble braver l'affront :

Son fils est dans sa fleur; mais de l'adolescence
Les traits déjà plus mûrs s'éloignent de l'enfance ;
La rose est sur sa joue, et d'un léger coton
Le duvet de la pêche ombrage son menton ;
Son air est doux, mais fier, et de sa noble race
Je ne sais quoi de grand conserve encor la trace.
Tous deux, lorsque le soir tempérait les chaleurs,
Au repos de la nuit abandonnant les fleurs,
Quelquefois de l'empire ils lisaient les annales,
Et du peuple et des grands les discordes fatales ;
Comment, au bruit confus de mille affreuses voix,
Le crime ensanglanta la demeure des rois,
Et du trône brisé fit tomber leurs ancêtres.
Le vieillard les pleurait ; mais sous ses toits champêtres
Tranquille, il était loin d'envier leur splendeur.
Tel n'était point son fils : un instinct de grandeur
Quelquefois dans son ame éveillait son courage
Au-dessus de son sort, au-dessus de son âge ;
Mais l'exemple d'un père arrêtant son essor,
A son labeur champêtre il se plaisait encor.

Tel un jeune arbrisseau, qui sur les vastes plaines
Doit déployer un jour ses ombres souveraines,
Dans un antique bois qu'a foudroyé le ciel,
Faible, se cache encor sous l'abri paternel.
Au centre du jardin est un autel champêtre;
Là tous deux des saisons ils adoraient le maître.
Un soir, après avoir fini leurs doux travaux,
Désaltéré leurs fleurs, taillé leurs arbrisseaux,
Au pied de cet autel couronné de guirlandes,
Tous deux agenouillés présentaient leurs offrandes;
L'air était en repos: les rayons du soleil
Glissant obliquement de l'occident vermeil,
Peignaient au loin les mers de leur pourpre flottante;
Les vaisseaux de Sidon dans leur voile ondoyante
A peine recueillaient quelque souffle de vents;
La vague avec lenteur roulait ses plis mouvans;
Enfin tout était calme, et la nature entière
Semblait avec respect écouter leur prière:
Chaque vœu vers le ciel s'élève en liberté;
Par les voûtes d'un temple il n'est point arrêté;

Et les fruits parfumés, les fleurs, et la verdure,
Formaient de mille odeurs l'encens de la nature.
Le vieillard, le premier, au maitre des humains
Levait, en suppliant, ses vénérables mains :
Il priait pour ses fruits, pour son fils, pour l'empire ;
Sur ses lèvres errait un auguste sourire ;
Son fils l'accompagnait de ses timides vœux ;
Leurs voix montaient ensemble à l'oreille des dieux :
Soixante ans de vertus recommandent le père ;
L'innocence du fils protège sa prière.
Un si touchant spectacle attendrissait le ciel,
Et dans le même instant, au pied du même autel,
Tout l'Olympe attentif contemplait en silence
Le malheur, la vertu, la vieillesse, et l'enfance.
Voilà que tout-à-coup résonne aux environs
L'éclatante trompette, et le bruit des clairons ;
Une troupe guerrière entoure cette enceinte ;
Le jeune Abdolonyme a tressailli de crainte :
Mon fils, dit le vieillard, ne t'épouvante pas !
Lorsque l'orgueil armé rassemble ses soldats,

Le riche peut trembler ; mais le pauvre est tranquille.
Il dit, reste à l'autel, et demeure immobile.
Mais la trompette sonne une seconde fois,
Et l'écho roule au loin prolongé dans les bois :
C'est le vainqueur de Tyr, c'est lui, c'est Alexandre.
Fatigué de marcher sur des palais en cendre,
Effroi du trône, il veut en devenir l'appui,
Et ce caprice auguste est digne encor de lui.
Des portes du jardin les pilastres rustiques
N'offraient point des palais les marbres magnifiques,
D'un simple bois de chêne ils étaient façonnés ;
Ces lieux d'un verd rempart étaient environnés ;
Les mûriers, les buissons, les blanches aubépines,
Ensemble composaient ces murs tissus d'épines.
Alexandre s'arrête ; et ce triomphateur,
Qui des plus fiers remparts abaissa la hauteur,
Contemple avec respect cette faible barrière ;
Il laisse hors des murs sa cohorte guerrière ;
Il porte dans l'enceinte un pas religieux,
Et craint de profaner le calme de ces lieux :



Il laisse hors des murs sa cohorte guerriere;
Il porte dans l'enceinte un pas religieux,
Et craint de profaner le calme de ces lieux.

Moreau Del.t *Saint Aubin Sculp.t*

A peine il les a vus, ses passions s'appaisent,
Son orgueil s'attendrit, ses victoires se taisent;
Et sur ce cœur fougeux, sur ce tyran des rois,
La nature un instant a repris tous ses droits.
Il cherche le vieillard, il le voit, il s'approche:
Ce lieu me fait, dit-il, un trop juste reproche;
Il me dit que j'ai trop méconnu le bonheur.
A terrasser les rois je mettais mon bonneur;
Je vais jouir enfin d'un charme que j'ignore:
Ton sang régna jadis, il doit régner encore;
Sors de l'obscurité: les peuples et les rois
Sont toujours criminels d'abandonner leurs droits.
Ne me refuse pas cette nouvelle gloire,
C'est le prix le plus doux qu'attendait ma victoire.
Viens donc, tout te rappelle au rang de tes aïeux,
Tes vertus, et ton peuple, Alexandre, et les dieux.

Ainsi ta main toujours dispose des couronnes;
Aux uns tu les ravis, aux autres tu les donnes,
Répondit le vieillard, et de tes fières lois
Le plus obscur réduit ne peut sauver les rois!

Hé bien ! à mes destins je suis prêt à souscrire ;
Pour le rendre à mon fils je reprends mon empire.
Toi, si tu peux des champs goûter encor la paix,
Contemple cet asyle, et conçois mes regrets :
Permets donc qu'en ces lieux le sommeil des chaumières
Pour cette nuit du moins ferme encor mes paupières,
Et qu'en ce doux abri prolongeant mon séjour,
Je dérobe aux grandeurs le reste d'un beau jour ;
Demain à mes devoirs je consens à me rendre.
Cette noble fierté plaît au cœur d'Alexandre ;
Mais, durant leurs adieux, le fils, dans le jardin
Ayant cueilli des fleurs qu'entrelace sa main,
A ces lauriers cruels qu'ensanglanta Bellone,
Demande à marier sa modeste couronne.
Le héros lui sourit ; et ce front triomphant
Se courbe avec plaisir sous la main d'un enfant ;
Il le prend, il l'embrasse, et fixant son visage,
Dans ses destins futurs aime à voir son ouvrage :
Il part enfin, s'éloigne, et s'arrache à regret
A ce couple innocent qu'il envie en secret ;

Il s'éloigne indigné de sa grandeur cruelle
Qui traîne le ravage et le deuil après elle,
Prend pitié de sa gloire, et sent avec douleur
Qu'il a conquis le monde, et perdu le bonheur;
Mais ce jour le console : il éprouve en lui-même
Ce plaisir pur qui fuit l'orgueil du diadême,
Qu'ignore la victoire; et quitte ces beaux lieux,
Fier d'un plus beau triomphe, et plus grand à ses yeux.
Le vieillard tout le soir suit sa tâche innocente;
Il va de fleur en fleur, erre de plante en plante,
Se hâte de jouir, et dans le fond du cœur
Recueille avidement un reste de bonheur.
A peine l'horizon avait rougi l'aurore,
Que pressant dans ses bras cet enfant qu'il adore,
Je vais régner, dit-il; et ce terrible emploi,
Mon fils, après ma mort, retombera sur toi :
Que je te plains! ces bois, ces fleurs, sujets fidèles,
Ne m'étaient point ingrats, ne m'étaient point rebelles;
Qu'un sort bien différent nous attend aujourd'hui!
Viens donc, ô cher enfant! viens, ô mon doux appui!

Du malheur de régner viens consoler ton père.
Et vous, objets charmans, toi, cabane si chère,
Vous que je cultivais, vergers délicieux,
Arbres que j'ai plantés, recevez mes adieux.
Hélas! coulant ici mes heures fortunées,
Heureux, par vos printemps je comptais mes années;
Ces fastes valaient bien les annales des rois.
Puisse du moins l'empire être heureux sous mes lois,
Et, me dédommageant de vos pures délices,
Par le bonheur commun payer mes sacrifices!
Il dit, promène encor ses regards attendris
Sur ces bois, sur ces fleurs, ses élèves chéris,
Et part environné d'une brillante escorte.
Mais du palais à peine il a touché la porte,
Mille resouvenirs se pressent sur son cœur:
Dans un confus transport de joie et de douleur,
En silence il parcourt le séjour de ses pères,
Témoin de leur grandeur, témoin de leurs misères.
Leur ombre l'y poursuit: il pense quelquefois
Entendre autour de lui leur gémissante voix:

Mais les flots d'un vin pur, et le sang des victimes
Acheve d'effacer la trace de ces crimes;
Il règne, et l'équité préside à ses projets:
Son sceptre est moins pesant, chéri par ses sujets.
Cependant quelquefois, loin d'un monde profane,
Il revient en secret visiter sa cabane,
Revient s'asseoir encore au pied de ses ormeaux,
De ses augustes mains emonde leurs rameaux;
Et s'occupant en roi, se délassant en sage,
D'un bonheur qu'il n'a plus adore encor l'image.

FIN DU DERNIER CHANT.

NOTES

DU POËME

DES JARDINS.

NOTES

DU

PREMIER CHANT.

Page 2, vers 14.

Dont le charme autrefois avait tenté Virgile.

Le lecteur ne me saura peut-être pas mauvais gré de rapporter ici l'esquisse rapide que Virgile a tracée des jardins, qu'il regrette de ne pouvoir chanter.

Si mon vaisseau, long-temps égaré loin du bord,
Ne se hâtait enfin de regagner le port,
Peut-être je peindrais les lieux chéris de Flore ;
Le narcisse en mes vers s'empresserait d'éclore ;

Les roses m'ouvriraient leurs calices brillans,
Le tortueux concombre arrondirait ses flancs;
Du persil toujours verd, des pâles chicorées,
Ma muse abreuverait les tiges altérées;
Je courberais le lière et l'acanthe en berceaux,
Et du myrte amoureux j'ombragerais les eaux.

On voit que cette composition de jardin est très-simple et très-naturelle. On y trouve mêlés l'utile et l'agréable; c'est à-la-fois le verger, le potager et le parterre: mais c'est là le jardin d'un habitant ordinaire des champs, tel qu'un sage, avec des goûts simples, voudrait l'orner, le cultiver lui-même, tel que l'aimable poète qui le décrit, eût aimé à l'emb llir. Il n'a pas prétendu parler des fameux jardins que le luxe des vainqueurs du monde, des Lucullus, des Crassus, des Pompée, et des César, avait remplis des richesses de l'Asie, et des dépouilles de l'univers.

Page 3, vers 5.

Du simple Alcinoüs le luxe encor rustique
Décorait un verger.

C'est un monument précieux de l'antiquité et de l'histoire des jardins que la description que fait Homère de celui d'Alcinoüs. On voit qu'elle tient de près à la naissance de l'art; que tout son luxe consiste dans l'ordre et la symmétrie, dans la richesse du sol, et dans la fertilité des arbres, dans les deux fontaines dont il est orné : et tous ceux qui voudraient un jardin pour en jouir, et non pour le montrer, n'en demanderaient pas d'autre.

Ibid., vers 6.

D'un art plus magnifique
Babylone éleva des jardins dans les airs.

Ces jardins suspendus existaient encore en partie, seize siècles après leur création, et firent l'étonnement d'Alexandre à son entrée dans Babylone.

Page 3, vers 8.

Quand Rome au monde entier eut envoyé des fers,
Les vainqueurs, dans des parcs ornés par la victoire,
Allaient calmer leur foudre et reposer leur gloire.

Il existe un monument très-précieux du goût et de la forme des jardins romains dans une lettre de Pline le jeune : on y voit qu'on y connaissait déjà l'art de tailler les arbres, et de leur donner différentes figures de vases ou d'animaux; que l'architecture et le luxe des édifices étaient un des principaux ornemens de leurs parcs; mais que tous avaient un objet d'utilité; ce qu'on a trop oublié dans les jardins modernes. J'emprunte la traduction de M. de Sacy pour mettre ce morceau sous les yeux du lecteur.

« La maison, quoique bâtie au bas de la col-
» line, a la même vue que si elle était placée au
» sommet. Cette colline s'élève par une pente si
» douce, que l'on s'aperçoit que l'on est monté
» sans avoir senti que l'on montait. Derrière la
» maison est l'Apennin, mais assez éloigné. Dans
» les jours les plus calmes et les plus sereins elle
» en reçoit des haleines de vent, qui n'ont plus
» rien de violent et d'impétueux, pour avoir perdu
» toute leur force en chemin. Son exposition est
» presque entièrement au midi, et semble inviter
» le soleil, en été vers le milieu du jour, en
» hiver un peu plutôt, à venir dans une galerie
» fort large, et longue à proportion. La maison

» est composée de plusieurs pavillons. L'entrée
» est à la manière des anciens. Au-devant de la
» galerie on voit un parterre dont les différentes
» figures sont tracées avec du buis. Ensuite est un
» lit de gazon peu élevé, autour duquel le buis
» représente plusieurs animaux qui se regardent.
» Plus bas, est une pièce toute couverte d'a-
» chantes, si doux et si tendres sous les pieds,
» qu'on ne les sent presque pas. Cette pièce est
» enfermée dans une promenade environnée d'ar-
» bres, qui, pressés les uns contre les autres,
» et diversement taillés, forment une palissade.
» Auprès est une allée tournante en forme de
» cirque, au-dedans de laquelle on trouve du
» buis taillé de différentes façons, et des arbres
» que l'on a soin de tenir bas. Tout cela est fermé
» de murailles sèches, qu'un buis étagé couvre et
» cache à la vue. De l'autre côté est une prairie,
» qui ne plait guère moins par ses beautés natu-
» relles, que toutes les choses dont je viens de
» parler par les beautés qu'elles empruntent de
» l'art. Ensuite sont des pièces brutes, des prai-
» ries et des arbrisseaux. Au bout de la galerie
» est une salle à manger, dont la porte donne
» sur l'extrémité du parterre, et les fenêtres sur

» les prairies et sur une grande partie des pièces » brutes. Par ces fenêtres on voit de côté le par» terre, et ce qui de la maison même s'avance » en saillie, avec le haut des arbres du manège. » De l'un des côtés de la galerie et vers le mi» lieu on entre dans un appartement qui environne » une petite cour ombragée de quatre planes, au » milieu desquels est un bassin de marbre, d'où » l'eau qui se dérobe, entretient, par un doux » épanchement, la fraîcheur des planes et des » plantes qui sont au-dessous. Dans cet appar» tement est une chambre à coucher; la voix, le » bruit, ni le jour, n'y pénètrent point : elle est » accompagnée d'une salle où l'on mange d'or» dinaire, et quand on veut être en particulier » avec ses amis. Une autre galerie donne sur cette » petite cour, et a toutes les mêmes vues que la » galerie que je viens de décrire. Il y a encore une » chambre qui, pour être proche de l'un des pla» nes, jouit toujours de la verdure et de l'ombre : » elle est revêtue de marbre tout au tour, à hauteur » d'appui; et au défaut du marbre, est une pein» ture qui représente des feuillages et des oiseaux » sur des branches, mais si délicatement, qu'elle » ne cède point à la beauté du marbre même. Au-

» dessous est une petite fontaine qui tombe dans
» un bassin, d'où l'eau, en s'écoulant par plu-
» sieurs petits tuyaux, forme un agréable mur-
» mure. D'un coin de la galerie on passe dans
» une grande chambre qui est vis-à-vis la salle à
» manger ; elle a ses fenêtres d'un côté sur le
» parterre, de l'autre sur la prairie : et immédia-
» tement au-dessous de ces fenêtres est une pièce
» d'eau qui réjouit également les yeux et les
» oreilles ; car l'eau, en y tombant de haut dans
» un grand bassin de marbre, paraît toute écu-
» mante, et forme je ne sais quel bruit qui fait
» plaisir. Cette chambre est fort chaude en hiver,
» parce que le soleil y donne de toutes parts. Tout
» auprès est un poêle qui supplée à la chaleur
» du soleil quand les nuages le cachent. De l'autre
» côté est une salle où l'on se déshabille pour
» prendre le bain ; elle est grande et fort gaie.
» Près de là on trouve la salle du bain d'eau froide,
» où est une baignoire très-spacieuse et assez
» sombre. Si vous voulez vous baigner plus au
» large et plus chaudement, il y a dans la cour
» un bain, et tout auprès un puits, d'où l'on
» peut avoir de l'eau froide quand la chaleur in-
» commode. A côté de la salle du bain froid est

» celle du bain tiède, que le soleil échauffe beau-
» coup, mais moins que celle du bain chaud, parce
» que celle-ci sort en saillie. On descend dans
» cette dernière salle par trois escaliers, dont
» deux sont exposés au grand soleil; le troisième
» en est plus éloigné, et n'est pourtant pas plus
» obscur. Au-dessus de la chambre où l'on quitte
» ses habits pour le bain, est un jeu de paume,
» où l'on peut prendre différentes sortes d'exer-
» cices, et qui pour cela est partagé en plu-
» sieurs réduits. Non loin du bain est un escalier
» qui conduit dans une galerie fermée, et au-
» paravant dans trois appartemens, dont l'un
» voit sur la petite cour ombragée de planes,
» l'autre sur la prairie, le troisième sur des
» vignes; en sorte que son exposition est aussi dif-
» férente que ses vues. A l'extrémité de la galerie
» fermée est une chambre prise dans la galerie
» même et qui regarde le manège, les villes, les
» montagnes. Près de cette chambre en est une
» autre fort exposée au soleil, sur-tout pendant
» l'hiver. De là on entre dans un appartement
» qui joint le manège à la maison. Voilà la façade
» et son aspect. A l'un des côtés, qui regarde le
» midi, s'élève une galerie fermée, d'où l'on ne

» voit pas seulement les vignes, mais d'où l'on
» croit les toucher. Au milieu de cette galerie on
» trouve une salle à manger, où les vents qui
» viennent de l'Apennin répandent un air fort
» sain. Elle a vue par de très-grandes fenêtres
» sur les vignes, et encore sur les mêmes vignes
» par deux portes à deux battans, d'où l'œil tra-
» verse la galerie. Du côté où cette salle n'a point
» de fenêtres, est un escalier dérobé, par où l'on
» sert à manger. A l'extrémité est une chambre,
» à qui la galerie ne fait pas un aspect moins
» agréable que les vignes. Au-dessous est une
» galerie presque souterraine, et si fraîche en été,
» que, contente de l'air qu'elle renferme, elle
» n'en donne et n'en reçoit point d'autre. Après
» ces deux galeries fermées est une salle à man-
» ger, suivie d'une galerie ouverte, froide avant
» midi, plus chaude quand le jour s'avance. Elle
» conduit à deux appartemens : l'un est composé
» de quatre chambres; l'autre de trois, qui, selon
» que le soleil tourne, jouissent ou de ses rayons
» ou de l'ombre. Au-devant de ces bâtimens si
» bien entendus et si beaux, est un vaste manège :
» il est ouvert par le milieu, et s'offre d'abord
» tout entier à la vue de ceux qui entrent, il est

» entouré de planes, et ces planes sont revêtus
» de lierres. Ainsi le haut de ses arbres est verd
» de son propre feuillage, et le bas est verd d'un
» feuillage étranger. Ce lierre court autour du
» tronc et des branches, et passant d'un plane à
» l'autre, les lie ensemble. Entre ces planes sont
» des buis, et ces buis sont par-dehors environnés
» de lauriers, qui mêlent leur ombrage à celui
» des planes. L'allée du manège est droite; mais
» à son extrémité elle change de figure, et se
» termine en demi-cercle. Ce manège est entouré
» et couvert de cyprès qui en rendent l'ombre et
» plus épaisse et plus noire. Les allées en rond
» qui sont au-dedans (car il y en a plusieurs les
» unes dans les autres) reçoivent un jour très-
» pur et très-clair. Les roses s'y offrent partout,
» et un agréable soleil y corrige la trop grande
» fraicheur de l'ombre. Au sortir de ces allées
» rondes et redoublées on rentre dans l'allée droite
» qui, des deux côtés, en a beaucoup d'autres,
» séparées par des buis. Là, est une petite prairie;
» ici, le buis même est taillé en mille figures dif-
» férentes, quelquefois en lettres, qui expri-
» ment tantôt le nom du maître, tantôt celui de
» l'ouvrier. Entre les buis vous voyez successi-

» vement de petites pyramides et des pommiers ;
» et cette beauté rustique d'un champ, que l'on
» dirait avoir été tout-à-coup transporté dans
» un endroit si peigné, est rehaussée vers le milieu
» par des planes, que l'on tient fort bas des deux
» côtés. De là vous entrez dans une pièce d'a-
» canthe flexible, et qui se replie sur lui-même,
» où l'on voit encore quantité de figures et de
» noms que les plantes expriment. A l'extrémité
» est un lit de repos de marbre blanc, couvert
» d'une treille soutenue par quatre colonnes de
» marbre de Cariste. On voit l'eau tomber de
» dessous ce lit comme si le poids de ceux qui se
» couchent l'en faisait sortir ; de petits tuyaux
» la conduisent dans une pierre taillée exprès,
» et de là elle est reçue dans un bassin de marbre,
» d'où elle s'écoule si imperceptiblement et si à
» propos, qu'il est toujours plein, et pourtant
» ne déborde jamais. Quand on veut manger en
» ce lieu, on range les mets les plus solides sur
» les bords de ce bassin, et on met les plus légers
» dans des vases qui flottent sur l'eau tout autour
» de vous, et qui sont faits les uns en navires,
» les autres en oiseaux. En face du bassin est une
» fontaine jaillissante, qui reçoit dans sa source

» l'eau qu'elle en a jetée ; car, après avoir été
» poussée en haut, elle retombe sur elle-même,
» et, par deux ouvertures qui se joignent, elle
» descend et remonte sans cesse. Vis-à-vis du lit
» de repos est une chambre qui lui donne autant
» d'agrémens qu'elle en reçoit de lui : elle est
» toute brillante de marbre ; ses portes sont en-
» tourées et comme bordées de verdure. Au-dessus
» et au-dessous des fenêtres hautes et basses on ne
» voit aussi que verdure de toutes parts. Auprès
» est un autre petit appartement qui semble s'en-
» foncer dans la même chambre, et qui en est
» pourtant séparé. On y trouve un lit ; et quoique
» cet appartement soit percé de fenêtres, partout
» l'ombrage qui l'environne le rend sombre ; une
» agréable vigne l'embrasse de ses feuillages, et
» monte jusqu'au faîte : à la pluie près que vous
» n'y sentez point, vous croyez être couché dans
» un bois. On y trouve aussi une fontaine qui se
» perd dans le lieu même de sa source. En diffé-
» rens endroits sont placés des siéges de marbre,
» propres ainsi que la chambre à délasser de la
» promenade. Près de ces siéges sont de petites
» fontaines ; et par-tout le manège vous entendez
» le doux murmure des ruisseaux qui, dociles à

» la main de l'ouvrier, se laissent conduire par de
» petits canaux où il lui plaît. Ainsi on arrose
» tantôt certaines plantes, tantôt d'autres; quel-
» quefois on les arrose toutes. J'aurais fini il y
» aurait long-temps, de peur de paraître entrer
» dans un trop grand détail; mais j'avais résolu
» de visiter tous les coins et recoins de ma maison
» avec vous. Je me suis imaginé que ce qui ne
» vous serait pas ennuyeux à voir, ne vous le serait
» pas à lire. »

Page 3, vers 28.

PHILIPPE m'encourage et mon sujet m'appelle.

Philippe. Ce mot désigne le comte d'Artois, frère de Louis XVI.

Page 5, vers 9.

Belœil, tout à la fois magnifique et champêtre.

Belœil est un jardin magnifique de M. le prince de Ligne.

Ibid., vers 11.

Tel que ce frais bouton,
Timide avant-coureur de la belle saison,
L'aimable Tivoli d'une forme nouvelle
Fit le premier en France entrevoir le modèle.

Le local de *Tivoli* se refusait aux grands effets pittoresques; mais M. Boutin a eu en effet le mérite d'en tirer le meilleur parti possible, et sur-tout d'avoir le premier essayé avec succès le genre irrégulier.

Ibid., vers 15.

Les Grâces en riant dessinèrent Montreuil.

Montreuil, près Versailles, appartient à madame Elisabeth, sœur du roi. Auprès de ce jardin et sous le même nom est celui de madame la comtesse Diane de Polignac, dame d'honneur de cette princesse.

Page 5, vers 16.

Maupertuis, le Désert, Rincy, Limours.

Maupertuis. Ce jardin, connu sous le nom de l'*Elysée*, appartient à M. le marquis de Montesquiou. Si de belles eaux, de superbes plantations, un mélange heureux de collines et de vallons font un beau lieu, l'Élysée est digne de son aimable nom.

Le Désert. Ce jardin a été dessiné avec beaucoup de goût par M. de Monville.

Rincy. Ce beau jardin appartient à monseigneur le duc d'Orléans.

Limours. Ce lieu, naturellement sauvage, a été très-embelli par madame la comtesse de Brionne, et a perdu un peu de sa rudesse, sans perdre son caractère.

Page 5, vers 19.

Semblable à son auguste et jeune déité,
Trianon joint la grâce avec la majesté.

Le petit Trianon, jardin de la reine, est un modèle de ce genre. La richesse y paraît avoir été toujours employée par le goût.

Page 6, vers 2.

Et toi, d'un prince aimable ô l'asyle fidèle,
Dont le nom trop modeste est indigne de toi!

Il s'agit du joli jardin de *Bagatelle*, qui a été composé avec beaucoup de goût pour monseigneur le comte d'Artois, et qui a l'avantage de se trouver placé au milieu d'un bois charmant qui semble en faire partie. Le pavillon est d'une élégance rare. (1)

Page 10, vers 15.

Fortuné Pulhavi, qui seul obtins des dieux
Les charmes que le ciel partage à d'autres lieux.

Magnifique jardin, appartenant à la princesse Crastoriska, également distinguée par son esprit, sa haute naissance, et l'élévation de son ame. Ce jardin est près de Cracovie en Pologne.

Page 28, vers 14.

Je ne décide point entre Kent et le Nôtre.

---

(1) Je n'ai pu nommer tous les jardins agréables qui ont été faits depuis quelques années. Il en est plusieurs qui auraient mérité de l'être; et de ce nombre sont, LA FALAISE, MORFONTAINE, ROISSY, LA MALMAISON, agréable par la beauté de ses bois, de ses eaux, de ses vues, et de sa situation.

Kent, architecte et dessinateur fameux en Angleterre, fut le premier qui tenta avec succès le genre libre qui commence à se répandre dans toute l'Europe. Les Chinois en sont sans doute les premiers inventeurs. Voici ce que dit de leurs jardins un artiste célebre d'Angleterre qui avait voyagé à la Chine. Le morceau est curieux, et l'ouvrage dont il est tiré est fort rare.

« Les jardins que j'ai vus à la Chine, dit M. » Chambers, étaient très-petits. Leur ordon- » nance cependant, et ce que j'ai pu recueillir des » diverses conversations que j'ai eues sur ce sujet » avec un fameux peintre chinois, nommé Lep- » qua, m'ont donné, si je ne me trompe, une » connaissance des idées de ces peuples sur ce » sujet.

« La nature est leur modèle, et leur but est de » l'imiter dans toutes ses belles irrégularités. D'a- » bord ils examinent la forme du terrein, s'il est » uni ou en pente, s'il y a des collines ou des » montagnes, s'il est étendu ou resserré, sec ou » marécageux, s'il abonde en rivières et en sour- » ces, ou si le manque d'eau s'y fait sentir. Ils

» font une grande attention à ces diverses circonstances, et choisissent les arrangemens qui conviennent le mieux avec la nature du terrein, qui exigent les moins de frais, cachent ses défauts, et mettent dans le plus beau jour tous ses avantages.

» Comme les Chinois n'aiment pas la promenade, on trouve rarement chez eux les avenues ou les allées spacieuses des jardins de l'Europe. Tout le terrein est distribué en une variété de scènes ; et des passages tournans, ouverts au milieu des bosquets, vous font arriver aux différens points de vue, chacun desquels est indiqué par un siége, par un édifice, ou par quelqu'autre objet.

» La perfection de leurs jardins consiste dans le nombre, dans la beauté, et dans la diversité de ces scènes. Les jardiniers chinois, comme les peintres européens, ramassent dans la nature les objets les plus agréables, et tâchent de les combiner de manière que non-seulement ils paraissent séparement avec le plus d'éclat, mais même que, par leur union, ils forment un tout agréable et frappant.

» Leurs artistes distinguent trois différentes

» espèces de scènes, auxquelles ils donnent les » noms de riantes, d'horribles, et d'enchantées. » Cette dernière dénomination répond à ce qu'on » nomme scène de roman; et nos Chinois se ser- » vent de divers artifices pour y exciter la sur- » prise. Quelquefois ils font passer sous terre une » rivière, ou un torrent rapide, qui, par son » bruit turbulent, frappe l'oreille, sans qu'on » puisse comprendre d'où il vient. D'autres fois » ils disposent les rocs, les bâtimens, et les au- » tres objets qui entrent dans la composition, de » manière que le vent, passant au travers des in- » terstices et des concavités qui y sont ménagées » pour cet effet, forme des sons étrangers et sin- » guliers. Ils mettent dans ces compositions les » espèces les plus extraordinaires d'arbres, de » plantes, et de fleurs : ils y forment des échos » artificiels et compliqués, et y tiennent différen- » tes sortes d'oiseaux et d'animaux monstrueux.

« Les scènes d'horreur présentent des rocs sus- » pendus, des cavernes obscures, et d'impétueuses » cataractes qui se précipitent de tous les côtés » du haut des montagnes; les arbres sont dif- » formes et semblent brisés par la violence des » tempêtes : ici on en voit de renversés qui inter-

» ceptent le cours des torrens, et paraissent
» avoir été emportés par la fureur des eaux; là
» il semble que frappés de la foudre, ils ont été
» brûlés et fendus en pièces. Quelques-uns des
» édifices sont en ruines; quelques autres consu-
» més à demi par le feu : quelques chétives cabanes,
» dispersées çà et là sur les montagnes, sem-
» blent indiquer à-la-fois l'existence et la misère
» des habitans. A ces scènes il en succède com-
» munément de riantes. Les artistes chinois sa-
» vent avec quelle force l'ame est affectée par les
» contrastes, et ils ne manquent jamais de mé-
» nager des transitions subites et de frappantes
» oppositions de formes, de couleurs et d'ombres.
» Aussi, des vues bornées vous font-ils passer à
» des perspectives étendues; des objets d'hor-
» reur à des scènes agréables; et des lacs et des
» rivières aux plaines, aux coteaux et aux bois.
» Aux couleurs sombres et tristes, ils en oppo-
» sent de brillantes, et des formes simples aux
» compliquées; distribuant, par un arrangement
» judicieux, les diverses masses d'ombre et de
» lumière, de telle sorte que la composition paraît
» distincte dans ses parties, et frappante en son
» tout.

« Lorsque le terrein est étendu, et qu'on y peut » faire entrer une multitude de scènes, chacune » est ordinairement appropriée à un seul point de » vue; mais lorsque l'espace est borné, et qu'il ne » permet pas assez de variété, on tâche de remé- » dier à ce défaut, en disposant les objets de ma- » nière qu'ils produisent des représentations dif- » férentes, suivant les divers points de vue : et » souvent l'artifice est poussé au point, que ces » représentations n'ont entre elles aucune res- » semblance.

« Dans les grands jardins, les Chinois se ména- » gent des scènes différentes pour le matin, le » midi et le soir, et ils élèvent aux points de vue » convenables des édifices propres aux divertis- » semens de chaque partie du jour. Les petits » jardins, où, comme on l'a dit, un seul ar- » rangement produit plusieurs représentations, » offrent de la même manière, aux divers points » de vue, des bâtimens qui, par leur usage » indiquent le point du jour le plus propre à » jouir de la scène dans sa perfection.

« Comme le climat de la Chine est excessive- » ment chaud, les habitans emploient beaucoup » d'eau à leurs jardins. Lorsqu'ils sont petits, et

» que la situation le permet, souvent tout le
» terrein est mis sous l'eau, et il n'y reste qu'un
» petit nombre d'isles et de rocs. On fait entrer
» dans les jardins spacieux des lacs étendus, des
» rivières et des canaux. On imite la nature en
» diversifiant, à son exemple, les bords des
» rivières et des lacs : tantôt ces bords sont arides
» et graveleux; tantôt ils sont couverts de bois
» jusqu'au bord de l'eau, plats en quelques en-
» droits, et ornés d'arbrisseaux et de fleurs; dans
» d'autres, ils se changent en rocs escarpés qui
» forment des cavernes, où une partie de l'eau se
» jette avec autant de bruit que de violence. Quel-
» quefois vous voyez des prairies remplies de
» bétail, ou des champs de riz qui s'avancent dans
» des lacs, et qui laissent entre eux des passages
» pour des vaisseaux; d'autres fois ce sont des
» bosquets pénétrés en divers endroits par des
» rivières et des ruisseaux capables de porter des
» barques. Ces rivages sont couverts d'arbres, dont
» les branchages s'étendent, se joignent et forment
» en quelques endroits des berceaux sous lesquels
» les bateaux passent. Vous êtes ainsi ordinaire-
» ment conduit à quelque objet intéressant, à un
» superbe bâtiment placé au sommet d'une mon-

» tagne coupée en terrasses, à un casin situé au » milieu d'un lac, à une cascade, à une grotte » divisée en divers appartemens, à un rocher » artificiel, ou à quelque autre composition sem- » blable.

« Les rivières suivent rarement la ligne droite; » elles serpentent et sont interrompues par di- » verses irrégularités : tantôt elles sont étroites, » bruyantes, et rapides; tantôt lentes, larges, » et profondes. Des roseaux et d'autres plantes et » fleurs aquatiques, entre lesquelles se distingue » le *lien-hoa*, qu'on estime le plus, se voient et » dans les rivières et dans les lacs. Les Chinois y » construisent souvent des moulins et d'autres » machines hydrauliques, dont le mouvement » sert à animer la scène. Ils ont aussi un grand » nombre de bateaux, de forme et de grandeur » différentes. Leurs lacs sont semés d'isles, les » unes stériles et entourées de rochers et d'é- » cueils, les autres enrichies de tout ce que la » nature et l'art peuvent fournir de plus parfait. » Ils y introduisent aussi des rocs artificiels; et » ils surpassent toutes les autres nations dans ce » genre de composition. Ces ouvrages forment

» chez eux une profession distincte. On trouve à
» Canton, et probablement dans la plupart des
» autres villes de la Chine, un grand nombre
» d'artisans constamment occupés à ce métier.
» La pierre dont ils se servent pour cet usage,
» vient des côtes méridionales de l'empire : elle
» est bleuâtre et usée par l'action des ondes en
» formes irrégulières. On pousse la délicatesse
» fort loin dans le choix de cette pierre. J'ai vu
» donner plusieurs taëls pour un morceau de la
» grosseur du poing, lorsque la figure en était
» belle, et la couleur vive. Ces morceaux choisis
» s'emploient pour les paysages des apparte-
» mens, les plus grossiers servent aux jardins;
» et, étant joints par le moyen d'un ciment
» bleuâtre, ils forment des rocs d'une grandeur
» considérable : j'en ai vus qui étaient extrême-
» ment beaux, et qui montraient dans l'artiste
» une élégance de goût peu commune. Lorsque
» ces rocs sont grands, on y creuse des cavernes
» et des grottes avec des ouvertures, au travers
» desquelles on apperçoit des lointains. On y voit
» en divers endroits des arbres, des arbrisseaux,
» des ronces et des mousses; et sur leur sommet
» on place de petits temples et d'autres bâtimens

» où l'on monte par le moyen de degrés raboteux » et irréguliers taillés dans le roc.

« Lorsqu'il se trouve assez d'eau, et que le » terrein est convenable, les Chinois ne man- » quent point de former des cascades dans leurs » jardins : ils y évitent toute sorte de régularités, » imitant les opérations de la nature dans ces » pays montagneux. Les eaux jaillissent des ca- » vernes et des sinuosités des rochers. Ici paraît » une grande et impétueuse cataracte ; là, c'est » une multitude de petites chûtes. Quelquefois » la vue de la cascade est interceptée par des ar- » bres dont les feuilles et les branches ne per- » mettent que par intervalles de voir les eaux » qui tombent le long des côtés de la montagne. » D'autres fois, au-dessus de la partie la plus ra- » pide de la cascade, sont jetés d'un roc à l'autre » des ponts de bois grossièrement faits ; et sou- » vent le courant des eaux est interrompu par » des arbres et des monceaux de pierres que la » violence du torrent semble y avoir transportés.

« Dans les bosquets, les Chinois varient tou- » jours les formes et les couleurs des arbres, » joignant ceux dont les branches sont grandes et » touffues avec ceux qui s'élèvent en pyramide,

» et les verds foncés avec les verds gais. Ils y
» entremêlent des arbres qui portent des fleurs,
» parmi lesquels il y en a plusieurs qui fleurissent
» la plus grande partie de l'année. Entre leurs
» arbres favoris est une espèce de Saule : on le
» trouve toujours parmi ceux qui bordent les ri-
» vières et les lacs, et ils sont plantés de manière
» que leurs branches pendent sur l'eau. Les Chi-
» nois introduisent aussi des troncs d'arbres,
» tantôt debout, tantôt couchés sur la terre, et
» ils poussent fort loin la délicatesse sur leurs
» formes, sur la couleur de leur écorce, et
» même sur leur mousse.

« Rien de plus varié que les moyens qu'ils
» emploient pour exciter la surprise. Ils vous
» conduisent quelquefois au travers de cavernes
» et d'allées sombres, au sortir desquelles vous
» vous trouvez subitement frappé de la vue d'un
» paysage délicieux, enrichi de tout ce que la
» nature peut fournir de plus beau D'autres fois
» on vous mène par des avenues et par des allées
» qui diminuent et qui deviennent raboteuses
» peu-à-peu. Le passage est enfin tout-à-fait
» interrompu ; des buissons, des ronces, et des
» pierres le rendent impraticable, lorsque tout-

» à-coup s'ouvre à vos yeux une perspective » riante et étendue, qui vous plaît d'autant plus, » que vous vous y étiez moins attendu.

« Un autre artifice de ces peuples, c'est de » cacher une partie de la composition par le » moyen d'arbres et d'autres objets intermé- » diaires; ce qui excite la curiosité du specta- » teur : il veut voir de près, et se trouve, en » approchant, agréablement surpris par quelque » scène inattendue, ou par quelque représenta- » tion totalement opposée à ce qu'il cherchait : » la terminaison des lacs est toujours cachée, pour » laisser à l'imagination de quoi s'exercer. La » même règle s'observe, autant qu'il est possible, » dans toutes les compositions chinoises.

« Quoique les Chinois ne soient pas fort ha- » biles en optique, l'expérience leur a cependant » appris que la grandeur apparente des objets » diminue, et que leurs couleurs s'affaiblissent à » mesure qu'ils s'éloignent de l'œil du spectateur. » Ces observations ont donné lieu à un artifice » qu'ils mettent quelquefois en œuvre. Ils for- » ment des vues en perspective, en introduisant » des bâtimens, des vaisseaux, et d'autres objets, » diminués à proportion de leur distance du point

» de vue. Pour rendre l'illusion plus frappante, » ils donnent des teintes grisâtres aux parties » éloignées de la composition, et ils plantent dans » le lointain des arbres d'une couleur moins vive, » et d'une hauteur plus petite que ceux qui pa- » raissent sur le devant : de cette manière, ce » qui en soi-même est borné et peu considérable, » devient en apparence grand et étendu.

« Ordinairement les Chinois évitent les lignes » droites ; mais ils ne les rejettent pas toujours. » Ils font quelquefois des avenues lorsqu'ils ont » quelque objet intéressant à mettre en vue. Les » chemins sont constamment taillés en ligne » droite, à moins que l'inégalité du terrein ou » quelque autre obstacle ne fournisse au moins » un prétexte pour agir autrement. Lorsque le » terrein est entièrement uni, il leur paraît » absurde de faire une route qui serpente : car, » disent-ils, c'est ou l'art ou le passage constant » des voyageurs qui l'a faite ; et dans l'un ou l'autre » cas, il n'est pas naturel de supposer que les » hommes voulussent choisir la ligne courbe, » quand ils peuvent aller par la droite.

« Ce que nous nommons en anglais *clump*, » c'est-à-dire peloton d'arbres, n'est point in-

» connu aux Chinois; mais il ne le mettent pas » en œuvre aussi souvent que nous ; jamais ils » n'en occupent tout le terrein. Leurs jardiniers » considèrent un jardin comme nos peintres » considèrent un tableau ; et les premiers groupent » leurs arbres de la même manière que les der- » niers groupent leurs figures, les uns et les autres » ayant leurs masses principales et secondaires ».

Page 31, vers 8.

Pour chercher un ami qui me parle du cœur.

Ce vers, comme on sait, est de Racine. L'auteur en fait l'application aux charmes du genre irrégulier et naturel, qui, moins éblouissant au premier coup-d'œil, est sans doute plus varié, et d'un intérêt plus durable.

Ibid., vers 15.

Regardez dans Milton, etc.

Plusieurs Anglais prétendent que c'est cette belle description du paradis terrestre, et quelques morceaux de Spencer, qui ont donné l'idée des jardins irréguliers ; et quoiqu'il soit probable, comme je l'ai déjà dit, que ce genre vient

des Chinois, j'ai préféré l'autorité de Milton comme plus poétique. D'ailleurs, j'ai cru qu'on verrait avec plaisir toute la magnificence du plus grand roi du monde, tous les prodiges des arts mis en opposition avec les charmes de la nature naissante, et l'innocence des premières créatures qui l'embellirent, et l'intérêt des premières amours. Je n'ai ni traduit, ni même imité Milton, qui a dû décrire Eden plus longuement que moi; et, quelque humiliante que soit pour moi la comparaison, je crois devoir insérer ici, pour le plaisir du lecteur, cette charmante description.

. . . Eden, where delicious Paradise
. . . crowns with her inclosure green,
As with a rural mound, the champain head
Of a steep wilderness; whose hairy sides
with thicket overgrown, grotesque, and wild,
Access deny'd: and over head up grevv
Insuperable height of loftiest shade,
Cedar, and pine, and fir, and branching palm,
A sylvan scene; and as the ranks ascend
Shade above shade, a woody theatre
Of stateliest view. Yet higher than their tops

The verd'rous wall of Paradise up sprung :
which to our general sire gave prospect large
Into his nether empire neighbouring round.
And higher than that wal a circling row
Of goodliest trees , leaden with fairest fruit ,
Blossoms and fruits , at once of golden hue
Appear'd , with gay enamel'd colours mix'd :
. . . . In this pleasant soil
His far more pleasant garden God ordain'd
Out of the fertil ground he caus'd to grow
All trees of noblest kind , for sight , smell , taste ;
And all amidst them stood the tree of life
High eminent , blooming , ambrosial fruit
Of vegetable gold ; and next to life
Our death , the tree of knowledge , grew fast by ;
Knowledge of good bought dear by knowing ill !
Southward through Eden went a river large ,
Nor chang'd his course , but through the shaggy hill
Pass'd underneath ingulf'd ; for God had thrown
That mountain , as his garden mold , high rais'd
Upon the rapid current , which through veins
Of porous earth with kindly thirst up drawn ,
Rose a fresh fountain , and with many a rill
water'd the garden ; thence united fell

Down the steep glade; and met the nether flood,
Which from his darksome passage now appears:
And now divided into four main streams,
Runs diverse, wand'ring many a famous realm
And country, whereof here needs no account;
But rather to tell how (if art could tell
How) from that saphir fount the crisped brooks
Rolling on oriental pearl, and sands of gold,
With masy error under pendent shades
Ran nectar, visiting each plant, and fed
Flow'rs worthy of Paradise, which not nice art
In beds and curious knots, but nature boon
Pour'd forth profuse on hill, and dale, and plain,
Both where the morning sun first warmly smote
The open field, and where the unpierc'd shade
Imbrown'd the noon-tide bow'rs. Thus was this place
A happy runal seat, of various views
Groves, whose rich trees wept odorous gums, and balm;
Others whose fruit, burnish'd with golden rind,
Hung amiable; Hesperian fables true,
If true, here only, and of delicious taste!
Betwixt them lawns, or level-downs, and flocks
Grazing the tender herb, were interpos'd;
Or palmy hillock, or the flowry lap,

Of some irriguous valley, spread her store;
Flow'rs of all hew, and without thorn the rose:
Another side, umbrageous grots, and caves
Of cool recess, o'er which the mantling vine
Lays forth her purple grape, and gently creeps
Luxuriant. Mean while murm'ring waters fall
Down the slope hills, dispers'd, or in a lake
That to the fringed bank, with myrtle crown'd,
Her crystal mirror holds, unite their streams.
The birds their choir apply: airs, vernal airs,
Breathing the smell of field and grove, attune
The trembling leaves, while universal Pan
Knit with the Graces, and the Hours in dance,
Led on th' eternal Spring. . . . .

Voici la traduction française de cet agréable morceau, pour ceux qui n'entendent pas l'anglais.

» Le jardin d'Eden était placé au milieu d'une » plaine délicieuse, couverte de verdure, qui » s'étendait sur le sommet d'une haute mon» tagne, et formait, en la couronnant, un rem» part inaccessible. Tous les côtés de la mon» tagne, escarpés et déserts, étaient hérissés de » buissons épais et sauvages qui en défendaient

» l'abord. Au milieu de ces buissons s'élevaient
» majestueusement, à une prodigieuse hauteur,
» des cèdres, des pins, des sapins, des palmiers,
» qui étendaient leurs branches, et, en s'em-
» brassant, offraient la décoration d'une scène
» champêtre. En élevant par degrés cimes sur
» cimes, ombrages sur ombrages, ils formaient
» un amphithéâtre dont les yeux étaient en-
» chantés. Les arbres les plus élevés portaient
» leurs têtes jusqu'à la verte palissade, qui,
» comme un mur, environnait le paradis. Du
» centre de ce beau séjour qui dominait tout le
» reste, notre premier père pouvait librement
» promener sa vue sur son empire, et en con-
» sidérer les contrées voisines. Au-dessus de la
» palissade, et dans l'enceinte du paradis, ré-
» gnaient tout alentour des arbres superbes,
» chargés des plus beaux fruits et de fleurs
» émaillées des plus brillantes couleurs.

« Au milieu de ce charmant paysage, un jardin
encore plus délicieux avait eu Dieu lui-même
» pour ordonnateur. Il avait fait sortir de ce fer-
» tile sein tous les arbres les plus propres à
» charmer les yeux, à flatter l'odorat et le goût.
» Au milieu d'eux s'élevait l'arbre de vie, d'où

» découlait l'ambroisie d'un or liquide. Non loin » était l'arbre de la science du bien et du mal, » qui nous coûte si cher ; arbre fatal dont le » germe a produit la mort !

« Dans ce jardin coulait, vers le midi, une large » rivière, dont le cours ne changeait point, mais » qui disparaissait sous la montagne du paradis, » dont la masse le couvrait entièrement ; le » Seigneur ayant posé cette montagne, qui servait » de fondement à son jardin, sur cette onde ra- » pide, qui, doucement attirée par la terre al- » térée et poreuse, montait dans ses veines jusqu'au » sommet, d'où elle sortait en claire fontaine, » et se partageait en plusieurs ruisseaux, qui, » après avoir arrosé tout le jardin, se réunis- » saient pour se précipiter du haut de cette mon- » tagne escarpée, et après avoir formé une su- » perbe escadre, se divisaient en quatre princi- » pales rivières, et traversaient différens empires.

« Que n'est-il possible à l'art de décrire cette » fontaine de saphir, dont les ruisseaux argentins » et tortueux, roulant sur des perles orientales et » sur des sables d'or, formaient des labyrinthes » infinis sous les ombrages qui les couvraient, » en versant le nectar sur toutes les plantes, et

» nourrissant des fleurs dignes du paradis ! Elles » n'étaient point rangées en compartimens sy- » métriques, ni en bouquets façonnés par l'art. » La nature bienfaisante les avait répandues avec » profusion sur les collines, dans les vallons, » dans les plaines découvertes qu'échauffaient » doucement les rayons du soleil, et dans ces » berceaux où des ombrages épais conservaient » pendant l'ardeur du jour une agréable fraîcheur.

« Cette heureuse et champêtre habitation » charmait les yeux par sa variété : la nature, » encore dans son enfance, et méprisant l'art » et les règles, y déployait toutes ses grâces et » toute sa liberté. On y voyait des champs et » des tapis verds admirablement nuancés, et en- » vironnés de riches bocages remplis d'arbres de » la plus grande beauté : des uns coulaient les » baumes précieux, la myrrhe et les gommes » odoriférantes ; aux autres étaient suspendus des » fruits brillans et dorés, qui charmaient l'œil » et le goût. Tout ce que la fable attribue de » merveilleux aux vergers des Hespérides, s'offrait » réellement dans l'admirable jardin d'Eden. » Entre ces arbres paraissaient des tapis de ver- » dure : sur les penchans des vallons et des petites

» collines on voyait des troupeaux qui paissaient
» l'herbe tendre. Ici, les palmiers couvraient
» de jolis monticules; là, des ruisseaux ser-
» pentaient dans le sein d'un vallon couvert de
» fleurs et de roses sans épines. D'un autre côté,
» paraissaient des grottes impénétrables aux
» rayons du soleil, et des cavernes où régnait
„ une fraîcheur délicieuse. Elles étaient couver-
„ tes de vignes qui, étendant de tous côtés
„ leurs branches flexibles, offraient en abon-
„ dance des grappes de pourpre. Les ruisseaux
„ coulant avec un doux murmure, formaient
„ d'agréables cascades le long des collines, et
„ se dispersaient ensuite, ou se réunissaient dans
„ un beau lac, qui présentait son miroir de
„ crystal à ses rivages émaillés de fleurs et cou-
„ ronnés de myrtes. Les oiseaux formaient un
„ chœur mélodieux, et les zéphyrs, portant
„ avec eux les odeurs suaves des vallons et des
„ bocages, murmuraient entre les feuilles légè-
„ rement agitées, tandis que Pan, dansant avec
„ les Grâces et les Heures, menait à sa suite un
„ printemps éternel. „

Page 34, vers 17.

Tel est Bleinheim, Bleinheim la gloire de ses maitres.

Bleinheim est un château orné de superbes jardins, et situé à quelques milles de Londres. Ce château a été construit en vertu d'un arrêté du parlement pour être offert au duc de Marlborough, en récompense de ses brillans services. Voici la description que fait de Bleinheim Tikell, poëte anglais, dans son ode sur la paix.

From fields of death to woodstock's peaceful glooms,
(The poet's haunt) Britannia's hero comes;
Begin, my Muse, and softly touch the string:
Here Henry lov'd; and Chaucer learn'd to sing.
Hail, fabled grotto! hail, Elysian soil!
Thou fairest spot of fair Britannia's isle!
where kings of old, conceal'd, forgot the throne,
And beauty was content to shine unknovvn;
where love and vvar by turns pavilions rear,
And Henry's bow'rs near Bleinheim's dome appear,
The weary'd champion lull in soft alcoves,
The noblest, boast of thy romantik groves.
Oft, if the Muse presage, shall he be seen
By Rosamonda fleeting o'er the green,

In dreams be hail'd by heroes' mighty sl ad s,
And hear old Chaucer arble throughw the glades,
O'er the fam'd echoing vaults his name shall bound,
And hill to hill reflect the favourite sound.

Page 35, vers 6.

Je songe, ô Rosamonde, à ta touchante histoire.

Rosamonde, fille du baron Walter de Clifford, a été la première maîtresse de Henri II, roi d'Angleterre, et une des plus belles femmes du royaume. Elle habitait le palais du roi à Woodsock, où a été bâti depuis le château de Bleinheim; elle quitta ce lieu pour aller s'enfermer dans un couvent où elle mourut pénitente. Addisson a fait de Rosamonde le sujet d'un de ses drames.

Page 38, vers 3.

Ah, pour comble d'honneur, puisse un Spencer nouveau...

Spencer, nom de famille du duc de Marlborough.

Page 39, vers 17.

Adieu, Bleinheim, Chambord à son tour me rappelle.

Chambord est un château situé près de Blois, qui a été construit pour le maréchal de Saxe.

NOTES

DU

SECOND CHANT.

Page 46, vers 9.

Il est des temps affreux où des champs de leurs pères
Des proscrits sont jetés aux terres étrangères.

M. Thomas Weld Esquire a fourni un établissement aux religieux de la Trappe, sur ses terres à Lulworth, près Wareham.

Bar, dans sa description des ordres religieux, etc., donne sur les pères de la Trappe, les détails suivans :

L'abbaye de la Trappe a été fondée en 1140, par Rotrou, comte du Perche. Elle fut longtemps célèbre par l'éminente vertu de ses abbés et de ses religieux; mais elle eut enfin le sort de plusieurs autres maisons de cet ordre, où les religieux, dégénérant de la vertu de leurs pères, abandonnèrent les observances régulières. Cette abbaye ayant été saccagée plusieurs fois pendant les guerres survenues en France, les religieux, réduits à manquer de tout, se soutinrent pendant quelque temps; mais ils furent enfin contraints de se séparer, et ne revinrent dans leur maison que lorsque les troubles furent finis. Ils étaient alors bien différens de ce qu'ils avaient été, par la corruption qu'ils avaient contractée dans le monde. Depuis cette époque, le déréglement fit de si grands progrès dans cette abbaye, que les religieux devinrent le scandale du pays, vivaient dispersés çà et là, et ne se rassemblaient que pour faire des parties de chasse et de divertissement. Tel était l'état des choses, quand Armand-Jean le Bouthilier de Rancé, qui en était abbé, conçut le dessein de les réformer, et de rétablir parmi eux la discipline monastique autant que le malheur des temps pouvait le permettre.

Peu-à-peu on vit renaître dans cette maison les pratiques les plus austères, et ceux qui avaient embrassé la réforme s'efforcer de tendre à la plus haute perfection; leur vie était partagée entre la lecture, le travail et la prière. A l'heure du travail chacun quittait sa coule, et, retroussant l'habit de dessous, suivait la tâche qui lui était assignée; car il ne leur était pas libre de choisir ce qui convenait le plus à leur inclination.

Page 68, vers 4.

Je t'en prends à témoin, jeune Potaveri.

C'est le nom d'un habitant d'O-Taïti, amené en France par M. de Bougainville, célèbre par plus d'un genre de courage, et connu si avantageusement et comme militaire et comme voyageur. Le trait que je raconte ici de ce jeune O-Taïtien est très-connu et très-intéressant. Je n'ai fait que changer le lieu de la scène, que j'ai placée au jardin royal des plantes. J'aurais voulu mettre dans mes vers toute la sensibilité qui respire dans le peu de mots qu'il prononçait en embrassant l'arbre qu'il reconnut, et qui lui

rappelait sa patrie. *C'est O-Taïti*, disait-il ; et en regardant les autres arbres, *Ce n'est pas O-Taïti.* Ainsi ces arbres et sa patrie s'identifiaient dans son esprit. J'ai cru que ce trait si touchant et si nouveau pourrait fournir un épisode heureux.

Page 68, vers 6.

Où l'amour sans pudeur n'est pas sans innocence,

On a remarqué, dans tous les peuples où la société a fait peu de progrès, une certaine innocence dans les mœurs, très-différente de la réserve et de la pudeur qui accompagnent toujours la vertu dans les femmes des nations civilisées. Dans l'ile d'O-Taïti, dans la plupart des autres iles de la mer du Sud, à Madagascar, etc., les femmes mariées croient se devoir exclusivement à leurs maris, et manquent rarement à la fidélité conjugale : mais les filles n'y attachent aucune idée de crime, ni même de honte ; elles ne s'assujettissent, ni dans leurs discours, ni dans leur habillement, ni dans leurs manières, à ce que nous regardons comme des devoirs pour

leur sexe. Mais, chez elles c'est simplicité, et non corruption : elles ne méprisent point les règles de la décence, elles les ignorent. Dans ce pays la nature est grossière ; mais elle n'y est pas dépravée : voilà ce que j'ai essayé de rendre par ce vers.

Page 74, vers 14.

Que votre art les promette, et que l'œil les espère :
Promettre, c'est donner ; espérer, c'est jouir.

Ce dernier hémistiche se trouve dans un épitre charmante de M. de Saint-Lambert ; c'est par réminiscence qu'il s'est glissé dans mon ouvrage.

Page 77, vers 10.

Au parc de Kensington les fiers enfans de Londre.

Kensington est un château de la couronne, à une demi-lieue de Londres ; mais que le roi régnant n'a jamais habité. Les jardins sont très-étendus et d'une grande beauté ; ils sont contigus à Hyde-Parck, grande promenade de Londres.

NOTES

DU

TROISIÈME CHANT.

Page 86, vers 7.

Je sais que dans Harlem plus d'un triste amateur
Au fond de ses jardins s'enferme avec sa fleur.

HARLEM est une ville de Hollande où se fait un grand commerce de fleurs. On sait à quel degré d'extravagance des amateurs ont porté dans ce genre l'amour de la rareté et des jouissances exclusives.

Page 88, vers 18.

Du haut des vrais rochers, sa demeure sauvage,
La nature se rit de ces rocs contrefaits,
D'un travail impuissant avortons imparfaits.

En général on ne peut bien imiter les rochers, pas plus que tous les grands effets de la nature. Elle ne permet à l'art de tenter des hardiesses que lorsqu'il combat avec toutes les ressources du génie et de l'opulence. C'est ainsi que s'est formé, d'après les dessins de M. Robert, le superbe rocher de Versailles, dont l'effet ne peut être deviné que par l'imagination, qui le fait voir d'avance coiffé de beaux arbres, et orné de ce que le temps seul peut lui donner de vraisemblance et de beauté.

Page 89, vers 2.

Aux champs de Midleton, aux monts de Dovedale,
Whately, je te suis; viens, j'y monte avec toi.

Midleton et *Dovedale*, vallons dans le Desbychire, renommés par les formes pittoresques de

leur chaîne de rochers, décrits par M. Whately, fameux dessinateur de jardins anglais, dont j'ai, ainsi que M. Morel dans son charmant traité des Jardins, emprunté quelques traits, tel que celui de la cabane et du pont suspendus sur des précipices. Mais j'ai tâché d'exprimer d'une manière qui m'appartînt, les sensations que font naître ces aspects effrayans.

Page 101, vers 17.

Délicieux Oatlands ! ta plus riche parure, etc.

Oatlands, château dans les environs de Richmond, et résidence de LL. AA. les duc et duchesse d'Yorck.

Page 109, vers 7.

Tel j'ai vu ce Twicknham dont Pope est créateur.

Twicknham, village situé à trois lieues de Londres, et sur les bords de la Tamise : on y voit encore la maison et le jardin qui avaient appartenu à Pope, et qu'il avait achetés avec le

produit de sa traduction d'Homère. Cette propriété, illustrée par Pope, était passée au lord Clair, trop connu par ses exactions dans les Indes et par sa fin déplorable.

NOTES

DU

QUATRIEME CHANT.

Pag. 120, vers 5.

Imitez le Poussin : aux fêtes bocagères
Il nous peint les bergers et les jeunes bergères.

Ce fameux tableau est sans doute le plus beau des tableaux de paysages. Si l'on ne savait d'ailleurs combien l'imagination de Poussin s'était nourrie des ouvrages des grands poëtes anciens, ce tableau suffirait pour le prouver. Presque toutes les odes voluptueuses d'Horace ont le même caractère : par-tout au milieu des fêtes et des plaisirs, il montre la mort dans le lointain ;

« Hâtez-vous, dit-il : qui sait si nous vivrons » demain ? Nous mourrons ; il faudra quitter » cette belle maison, cette femme charmante ; » et, de tous ces arbres que vous cultivez, le » seul cyprès suivra son maître, hélas ! trop » peu durable ».

C'est cette même philosophie, puisée dans les poëtes anciens, qui dictoit à Chaulieu ces vers pleins d'une si douce mélancolie :

Muses qui, dans ce lieu champêtre,
Avec soin me fîtes nourrir,
Beaux arbres qui m'avez vu naître,
Bientôt vous me verrez mourir.

Ces contrastes de sensations moitié voluptueuses, moitié tristes, agitant l'ame en sens contraire, font toujours une impression profonde ; et c'est ce qui m'a engagé à jeter au milieu des scènes riantes des jardins, la vue mélancolique des urnes et des tombeaux consacrés à l'amitié ou à la vertu.

Pag. 121, vers 18.

Voyez sous ces vieux ifs la tombe où vont descendre
Ceux qui, courbés pour vous sur des sillons ingrats,
Au sein de la misère espèrent le trépas.

Dans ces vers, consacrés aux humbles sépultures des habitans de la campagne, j'ai imité quelques vers du cimetière de Gray.

Pag. 124, vers 7.

Dans Stovv, je l'avouerai, l'art plus judicieux, etc.

Stow, château et jardins situés dans le comté de Buckingham. Le propriétaire actuel est lord *Temple*. C'est le jardin de Stow qui a fourni le premier modèle des jardins dits *anglais*.

Pag. 131, vers 4.

Kiovv des plants étrangers a rassemblé le choix.

Kiovv, résidence royale, à deux lieues de Londres; on en admire le jardin botanique, où se trouvent les plantes les plus rares des deux hémispheres.

Pag. 137, vers 13.

Mais loin ces monumens dont la ruine feinte
Imite mal du temps l'inimitab'e empreinte.

M. de Chabanon, dans une épitre fort agréable, écrite en faveur des jardins du genre régulier, a remarqué avant moi, que les vieux monuments réveillaient des souvenirs; avantage que n'ont pas les ruines factices. Cette idée se trouve dans d'autres ouvrages, et particulièrement dans celui de M. Whately : et d'ailleurs, elle est si naturelle, qu'elle était facile à trouver. Peut-être n'était-il pas aussi aisé de la bien rendre, sur-tout après M. de Chabanon; mais si je me suis rencontré avec lui, ce que j'ai tâché d'éviter, je répète que ses vers ont été faits avant les miens.

Page 143, vers 4.

Toi, sur-tout, brave Cook, etc.

Tout le monde connoît les voyages instructifs et courageux du célèbre et malheureux Cook, et l'ordre que fit donner Louis XVI de respecter son vaisseau sur toutes les mers; ordre qui fait un égal honneur aux sciences, à cet illustre voyageur, et au roi dont il devenoit, pour ainsi dire, le sujet par ce genre nouveau de bienfaisance et de protection.

FIN.

At quos æquoreæ formosa Doride natæ,
Candida felici solvite vela choro.
Si quando vestras labens Amor attigit unda
Mansuetis socio parcite littoribus.

